

Les Russes de la Société Métallurgique de Normandie (1919 – 1941)



Mémoire de master de civilisation française

Claude Rouget

Département des langues et civilisations européennes

Faculté des Lettres



UiO : Universitetet i Oslo

Mai 2014

**Les Russes de la Société Métallurgique
de Normandie (1919 – 1941)**

Claude Rouget

Masteroppgave

Europeiske og amerikanske studier, studieretning Frankrike

Institutt for litteratur, områdestudier og europeiske språk

Det humanistiske fakultet

Universitetet i Oslo

Vår 2014

Veileder : Svein Erling Lorås

Remerciements

Ce mémoire de master n'aurait pas pu voir le jour – ou du moins aurait été largement moins intéressant à réaliser – sans le concours de nombreuses personnes et institutions que je veux remercier ici pour leur aimable collaboration.

D'abord, mon intérêt pour l'histoire de l'immigration en général et celle des émigrés russes en particulier n'aurait jamais abouti à un mémoire de master de civilisation française sans le soutien et la grande confiance que mon directeur de mémoire Svein Erling Lorås m'a prodigués depuis près d'un an. Je lui suis très reconnaissant de m'avoir donné la possibilité de mener à bien ce travail et de m'avoir toujours laissé une grande liberté de manœuvre tant dans le choix des méthodes que dans la rédaction du produit final. Ses relectures attentives de mes différents chapitres ont permis d'éradiquer un bon nombre d'étourderies ainsi que d'améliorer la qualité de la langue et la précision du propos.

Je souhaite ensuite rendre honneur aux dizaines de personnes rencontrées pendant mes séjours à Caen ainsi que celles avec qui je n'ai pu avoir qu'un contact téléphonique. Ce furent toujours pour moi – et j'espère que ce mémoire en garde des traces tangibles – des moments intenses d'écoute de récits passionnants, certains pleins d'humour, d'autres très émouvants. Beaucoup ont commencé par dire : « *Vous savez, je n'ai pas grand-chose à raconter !* », ce qui en général se concrétisait par un enregistrement d'une heure avec une foule de détails nouveaux pour moi ! Je ne peux pas citer tous les noms de ceux qui ont bien voulu répondre à mes questions : je risquerai d'en oublier et ce serait injuste pour ceux qui seraient victimes de ma négligence involontaire. Mais je tiens à remercier particulièrement deux personnes que j'ai sollicitées plus que les autres et qui m'ont toujours répondu avec patience et beaucoup de gentillesse : Madame Véra Kirillova et Monsieur Nicolas Tchemitcheff. Enfin, un grand merci à Monsieur Vladimir Bykadoroff qui non seulement m'a donné de précieux renseignements au téléphone, mais m'a aussi envoyé des photos de scouts et d'enfants d'émigrés de Colombelles.

Merci à Jacques Dauphin et François Lopez pour une présentation en profondeur de la SMN spécialement pour moi. Merci également à Gérard Prokop pour une visite guidée du Plateau (deux heures n'étaient pas trop!) et à Norbert Crespelle pour une excursion en voiture sur les emplacements des divers cantonnements SMN d'avant 1940, une excursion agrémentée de ses souvenirs d'enfant (français) grandi au cantonnement russe de 1937 à 1944. Enfin, merci à Maria Miniejew pour son aide patiente à la bibliothèque russe de Colombelles.

Les spécialistes d'histoire et de sociologie régionale m'ont apporté une aide précieuse qui mérite d'être mentionnée. Je remercie Marc Pottier, Alain Leménorel, Pierre Coftier et Jean Ferrette pour

l'intérêt qu'ils ont porté à mon travail et pour nos échanges très enrichissants. Une mention spéciale pour Pierre Coftier qui m'a lancé à de nombreuses reprises sur des pistes fructueuses et dont j'ai particulièrement apprécié le soutien professionnel et l'aide amicale et efficace.

Un mémoire comme celui-ci consiste en grande partie à (re)mettre en lumière des documents rangés sur des rayonnages et non touchés depuis des années, voire des décennies. Les nombreux bibliothécaires et archivistes que j'ai sollicités m'ont toujours apporté une aide professionnelle de haute qualité et un service très aimable. Certain(e)s sont allé(e)s bien au-delà de ce qu'on pouvait raisonnablement attendre de leur conscience professionnelle et ont trouvé pour moi des documents dont j'ignorais l'existence. Je leur exprime ici toute mon admiration. Je tiens à remercier spécialement les personnels des Archives départementales du Calvados, du Fonds normand de la bibliothèque municipale de Caen, de la bibliothèque universitaire et de la bibliothèque de l'UFR de langues vivantes étrangères à Caen. Un *большой спасибо*¹ à madame Tatiana Gladkova, bibliothécaire à la BDIC à Nanterre et à la bibliothèque Tourgueniev à Paris. Enfin mes pensées reconnaissantes vont à tous les spécialistes qui ont donné une réponse – souvent très informative – à mes courriels : professeurs d'université, auteurs de livres, responsables d'associations, syndicalistes, etc.

A la fin de ma première session de recherches à Caen, en octobre 2013, j'ai présenté les résultats provisoires de cette étude au cours de deux conférences, l'une pour le club d'espéranto d'Hérouville, l'autre pour l'association culturelle Davaï à Caen. Les réactions positives du public ont été un facteur important de motivation pour continuer ce travail. Merci à tous pour des commentaires encourageants. J'ose espérer que ce mémoire répondra à beaucoup des questions laissées alors en suspens.

Enfin, je n'oublie pas toute l'aide logistique reçue à Caen, notamment des *kamaradoj* du club d'espéranto déjà cité et de son président Yves Nicolas que j'ai largement mis à contribution comme « secrétaire à distance ».

Je terminerai par une personne qui a joué un rôle clé dans le démarrage de ce mémoire. Il s'agit de Nadejda Stettler, la dynamique présidente de l'association Davaï pour la promotion de la culture russe à Caen. C'est elle qui organisa une conférence sur l'émigration russe à Caen en décembre 2011 et qui, involontairement, éveilla ma curiosité pour les Russes de la SMN dont j'ignorais à l'époque jusqu'à l'existence. Ce fut un grand plaisir de pouvoir répondre positivement à sa demande de communication, en octobre 2013, sur mes premières découvertes devant les membres de l'association et d'autres personnes intéressées. Je sais que je peux compter sur elle pour faire connaître l'existence de ce mémoire aux petits-enfants de Russes de la SMN et à tous ceux qui s'intéressent à la culture russe en Normandie.

1 « Merci beaucoup » en russe (pron. «bolchoï spaciba»)

Avant-propos

Le but de ce mémoire n'est pas seulement d'obtenir un diplôme de master. Je dirais même que le diplôme est petit à petit presque devenu un effet secondaire de mon travail de recherche. En effet, au fur et à mesure de ma collecte d'informations et de l'intérêt porté par mes nombreux interlocuteurs à mon travail sur les Russes de la SMN, mon désir de contribuer à l'histoire locale s'est peu à peu affirmé. Il existe pour l'instant peu d'articles et encore moins d'ouvrages consacrés aux communautés étrangères qui ont travaillé à la SMN, avec l'exception notable de *Normands de tous pays* de Marc Pottier. Ce mémoire ne compte pas rivaliser avec le très bon livre de Monsieur Pottier, qui a une perspective plus large que les Russes et la SMN. Je pense tout de même apporter ici des éléments nouveaux pour qui s'intéresse à l'histoire de la Société Métallurgique de Normandie et de ses ouvriers.

Mais l'amateur d'histoire locale ou le petit-fils d'émigrés russes sont en droit de s'étonner : un mémoire sur les Russes de la SMN écrit par un étudiant de l'Université d'Oslo ? Le lecteur mérite une explication sur les motivations et les compétences de l'auteur de ces lignes. Ajoutons d'abord, avec un brin de provocation, encore plus de confusion ! Je n'ai aucune racine russe, je ne suis pas normand² et aucun de mes parents proches ou lointains n'a mis les pieds à la SMN. L'idée de cette thématique ne m'a pas non plus été soufflée par mon directeur de mémoire, qui certes connaissait l'existence de la SMN, mais ne savait pas grand-chose sur les Russes qui y ont travaillé. D'où vient donc l'idée d'explorer cette page d'histoire locale ?

Ma femme est russe, ce qui explique la majeure partie de ma motivation première pour cette communauté. Nous avons habité à Caen en 2011–2012 à une époque où je finissais une licence de civilisation russe dans mon université en Norvège. Dans le cadre d'un module dont le thème était laissé au libre choix de l'étudiant, j'avais choisi d'explorer quelle réalité se cachait derrière le cliché « émigrés russes en France = aristocrates devenus chauffeurs de taxi à Paris ». Ce mini-mémoire de 15 pages (écrit en norvégien) m'a mis l'eau à la bouche. Parallèlement, j'ai découvert, grâce à un séminaire de l'association pour la promotion de la culture russe *Davaï* en décembre 2011, qu'il existait une importante communauté russe à Colombelles dans l'entre-deux-guerres.

A la suite de ma licence de civilisation russe à l'Université de Tromsø, j'ai commencé un master de civilisation française à l'Université d'Oslo. J'ai parlé de mon travail sur les émigrés russes aux professeurs du département de langues et civilisations européennes et ils m'ont incité à poursuivre sur la même thématique, cette fois en français et non plus en norvégien.

2 La branche paternelle de ma famille est toutefois originaire du Pays de Caux et du Vexin normand.

Voilà donc pourquoi je suis revenu à Caen en août-octobre 2013, puis de nouveau en février 2014. J'ai collecté pendant quinze semaines plusieurs centaines de pages de notes manuscrites et plus d'une vingtaine d'heures d'interviews de personnes qui ont vécu auprès des émigrés russes : leurs enfants, collègues, voisins, etc. Depuis 2011, j'ai lu plusieurs milliers de pages en français, en anglais et en russe, sur l'histoire de la Russie, sur la Révolution et l'émigration, sur la diaspora et la culture russes hors-frontières. Donc, mes connaissances sur le sujet ne sont pas dérisoires. A cela s'ajoute une bonne connaissance de l'histoire économique et sociale de la France dans la première moitié du XX^e siècle.

Mais le savoir n'ouvre pas toutes les portes de l'intellect et du cœur. Mes compétences linguistiques ou le fait d'être marié à une Russe ne me qualifient guère plus qu'un autre à mener à bien ce travail de recherche sur les Russes à la SMN. Par contre, ma position d'émigré, certes volontaire, et ma qualité de père d'une enfant pluriculturelle m'ont sans doute permis de mieux percevoir le « grand écart » mental qu'implique le processus d'intégration dans un nouveau milieu et une nouvelle culture. Ce point commun entre ces émigrés russes et moi-même, qui touche le domaine émotionnel plus que le domaine intellectuel, est la seule garantie que je puisse donner au lecteur de mon empathie, et donc de mon profond respect, pour ces émigrés russes qui visiblement ont réussi à combiner – les témoignages de leurs enfants le prouvent – la loyauté envers la France, la préparation de leurs enfants à s'intégrer dans la société française et la transmission des valeurs de cette Russie toujours présente dans leur cœur, même après un demi-siècle passé en France.

J'espère que mon travail rendra une image fidèle de ce qu'ils furent et de ce qu'ils voulurent transmettre à leurs enfants.

Claude Rouget
Caen/Tromsø
10 mai 2014

Table des matières

Remerciements.....	I
Avant-propos.....	III
Introduction.....	1
Première partie : Sources, méthodes et définitions.....	3
1.1 Sources.....	3
Sources primaires.....	5
Sources secondaires.....	8
1.2 Définitions, concepts et chiffres.....	9
Nationalité et citoyenneté.....	10
Représentativité de mon échantillon.....	11
1.3 La Société Métallurgique de Normandie.....	12
Deuxième partie : Les travailleurs militaires russes (1919).....	15
2.1 Le Corps expéditionnaire russe de 1916.....	15
2.2 La Compagnie 3/1 de T.M.R.....	17
Travailleurs militaires ou prisonniers libérés ?.....	19
2.3 Combien de T.M.R. aux Hauts-Fourneaux ?.....	20
2.4 Les soldats russes à la SNM – données démographiques et sociales.....	21
2.5 Où et comment vivaient les soldats russes de la SNM ?.....	23
L'énigme du camp russe	23
Conditions de travail et de salaire.....	27
2.6 Les travailleurs militaires – agitateurs politiques ?.....	28
2.7 Les soldats russes qui ne sont pas repartis en 1919.....	30
Le rapatriement – des dates erronées.....	30
Les retours en Russie.....	32
Les soldats russes qui font souche en Normandie.....	33
Troisième partie : Les Russes de la SMN dans les années 20.....	35
3.1 La Russie, les émigrés et l'Europe.....	35
3.2 Russes et autres immigrés – comparaisons régionales.....	36
3.3 Les recrutements collectifs.....	40
Types de recrutements et de contrats.....	41
3.4 Une énorme rotation de la main-d'œuvre.....	44
Où vont les Russes après leur départ de la SMN ?	47
Les retours d'émigrés en Russie.....	48
Maladie, accidents du travail et décès.....	49
3.5 Les groupes et les individuels.....	50
Les militaires et les Cosaques.....	50
Les Russes arrivés individuellement.....	52

3.6 Où vivaient les Russes ?	54
Disposition des cantonnements et des cités	54
Le cantonnement russe	57
3.7 Vellétités d'installation et d'organisation	58
Les activités culturelles	58
L'église orthodoxe de Colombelles	61
Les débuts de la bibliothèque russe	63
Quatrième partie : Les Russes dans les années 30	65
4.1 La crise économique à la SMN	65
La crise vue par la direction de la SMN	65
La crise vécue par les ouvriers russes	67
4.2 Le paternalisme de la SMN	70
Les œuvres patronales pour le personnel	71
Paternalisme ou maternalisme ?	72
Les limites du maternalisme	74
4.3 Les Russes des années 30 – données démographiques	74
Vieillesse de la population et augmentation des décès	75
De nombreux mariages et des unions durables	76
Un baby-boom franco-russe	78
4.5 Les Russes devenus citoyens français	80
Nombre et caractéristiques des naturalisés	81
Raisons de la demande de naturalisation	82
4.6 Conservation de la culture russe	83
La conservation des rapports sociaux à l'intérieur de la communauté	83
L'église comme élément unificateur	85
Le développement de la bibliothèque russe	86
Les activités pour les enfants	88
Les jardins potagers et les élevages d'animaux domestiques	92
4.7 L'intégration à la société française	93
L'engagement syndical et politique	95
Ilya Ilitch – un Russe bien intégré ?	97
Épilogue : La fin des Russes ou la fin d'une époque?	98
La date de départ : 1941, 1942 ou 1944 ?	98
1 ^{er} mars 1941 : départ pour l'Allemagne	98
28 août 1942 : mise au chômage	100
5 juin 1944 : la fin de l'usine	100
Pourquoi les Russes ne sont-ils pas revenus ?	101
Conclusion	103
Annexes	108
Abréviations	108
Liste des personnes interviewées	108
Carte de la région avant l'implantation de la SMN	109
Carte du Plateau vers 1930	109
Sources et bibliographie	110
Archives	110
Livres et autres sources secondaires	111

Introduction

L'idée de ce mémoire est née d'une curiosité personnelle pour ces Russes découverts au détour d'une conférence à Caen en décembre 2011. Je m'intéressais alors, pour diverses raisons, à l'émigration russe en France. Et voilà qu'on me servait quelques centaines de Russes établis vers 1920 autour de la plus grosse entreprise sidérurgique de la région : la Société Métallurgique de Normandie (SMN) !

Qui étaient donc ces Russes venus à Colombelles, une commune rurale située à six kilomètres au nord-ouest de Caen où la SMN avait construit ses hauts-fourneaux ? Combien étaient-ils exactement ? Quel était leur profil sociologique ? Voilà ce à quoi je me proposai de répondre. Bientôt, je remarquai que je n'étais pas le premier à m'être interrogé sur ce sujet. Le géographe Armand Frémont pose en effet des questions proches des miennes :

Les minorités polonaise et russe ont fortement marqué la vie ouvrière de la banlieue Est de Caen, probablement très au-delà de leur nombre respectif. Une étude historique mériterait d'être conduite sur ces deux communautés, sur leurs origines exactes, sur les filières de recrutement, sur les effectifs recensés à chaque époque, sur les liens conservés avec les pays d'origine ou à l'intérieur de chaque communauté au sein de la Basse-Normandie, entre May et Mondeville notamment, sur leur influence dans le domaine politique et syndical enfin.³

Après bien des errements, des retours en arrière, l'abandon de pistes trop ambitieuses pour un mémoire de master ou trop incertaines quant à l'interprétation des résultats obtenus, je suis arrivé à sensiblement la même problématique que celle qu'Armand Frémont invitait à explorer. Je me limite aux Russes et je me propose d'essayer de répondre aux questions : Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Qu'ont-ils conservé de leur « russitude » ? Comment se sont-ils intégrés à la société française, autour de l'entreprise qui les avait recrutés ?

Ce mémoire, par son sujet, se situe à la croisée d'une histoire sociale, celle d'une immigration locale, et d'une histoire d'entreprise, celle de la SMN. A cause du lien très fort qui unit la communauté russe du Calvados à l'usine sidérurgique, il est inévitable que les deux aspects s'imbriquent l'un dans l'autre. Il serait d'ailleurs artificiel de parler des Russes de Colombelles sans dire mot de la SMN, de même que passer sous silence le rôle des Russes dans l'histoire des Hauts-Fourneaux relèverait presque de la falsification historique, tellement ceux-ci ont laissé une empreinte visible à l'intérieur comme à l'extérieur de l'usine. Aujourd'hui encore, alors que l'usine, fermée en 1993, a été démontée et partiellement revendue en Chine, trône sur le coteau, bien visible du canal de Caen à la mer et de la voie verte qui le longe, l'église orthodoxe, construite par et pour les Russes en 1927 et utilisée aux mêmes fins spirituelles sans interruption depuis près de 90 ans.

3 Armand Frémont, *Ouvriers et ouvrières à Caen*, 1978, p.20 (pour l'énoncé complet des ouvrages mentionnés en notes de bas de page, se reporter à la bibliographie en fin de mémoire)

Le produit de mes recherches – ce mémoire – est le résultat d'un va et vient entre des sources, surtout primaires, le traitement statistique informatisé d'un grand nombre de données et la rédaction du mémoire lui-même. Commencé en août 2013 par un travail de collecte d'informations aux Archives départementales du Calvados, il a continué en Norvège à partir de novembre 2013 par le triage des données et le test d'un certain nombre d'hypothèses. Bientôt, les lacunes de ma première collecte sont apparues au grand jour. Il a fallu retourner consulter le fonds SMN à Caen, ainsi que les archives du Service historique de la Défense à Vincennes. Ce second séjour, qui a pris tout le mois de février, a permis non seulement de confirmer des hypothèses – et d'en abandonner d'autres, trop peu étayées par la documentation disponible – mais aussi de découvrir de nouveaux aspects de l'émigration russe à Colombelles. La rédaction définitive du mémoire laisse encore quelques zones d'ombre, qu'une troisième plongée dans les archives aurait peut-être réussi à dissiper, mais le temps imparti à un mémoire de master n'a pas permis de supprimer tous les conditionnels du texte qui suit.

Le mémoire se présente dans un découpage chronologique traditionnel. La première partie s'intéresse aux sources, aux méthodes et aux définitions. Les trois parties suivantes entrent dans le vif du sujet en suivant des coupures qui correspondent à des stades bien définis de la présence russe à Colombelles. La deuxième partie est ciblée sur une période très courte : février à novembre 1919. Les premiers Russes arrivent alors à la SMN. Ceux-là ne sont pas des émigrés mais des soldats envoyés en France par le tsar Nicolas II en 1916. La troisième partie est centrée sur le défilé continu d'émigrés russes à l'usine à partir de juin 1922 jusqu'à la grande crise économique qui atteint la SMN au milieu de 1931. Certains Russes restent, mais la plupart repartent très vite. La communauté russe se construit toutefois petit à petit autour du cantonnement russe et de l'église inaugurée en décembre 1927. La quatrième partie, moins empreinte de statistiques, s'attache à mettre en relief différents aspects liés à l'installation définitive des Russes à Colombelles en ces temps de crise. L'épilogue pose la question des raisons de l'éclatement de la communauté russe pendant la Seconde Guerre mondiale.

Enfin, dans la conclusion, je ferai un tour d'horizon des questions auxquelles je n'ai pas répondu dans ce mémoire et que d'autres, étudiants de russe ou historiens locaux, pourront traiter. J'espère que mon travail les aidera à y voir plus clair. J'ai moi-même profité du travail de mes prédécesseurs, et rien ne serait plus souhaitable que mon travail soit utile à d'autres qui voudraient explorer les questions laissées sans réponse.

Première partie :

Sources, méthodes et définitions

1.1 Sources

Les sources utilisées pour ce mémoire sont de plusieurs types : écrites, audio-visuelles, orales, matérielles. Il s'agit à la fois de sources primaires et de sources secondaires, le même support pouvant d'ailleurs être utilisé comme source primaire à certaines fins et comme source secondaire dans un autre contexte. Globalement, les sources sont en français, mais quelques-unes sont en russe, notamment la presse émigrée de l'époque et plusieurs outils de recherche sur Internet.

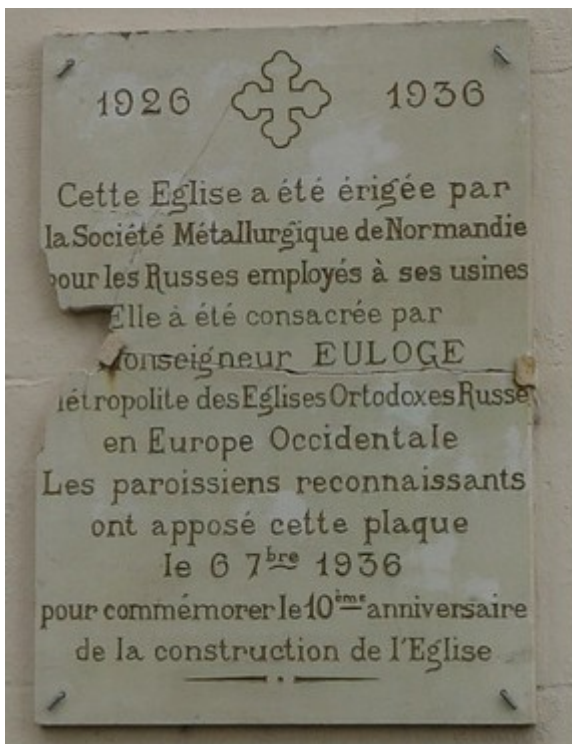
J'ai rapidement pris conscience qu'il n'existe aucune source parfaite pour mon travail, et que toutes les sources ont leurs lacunes et, plus grave, aucune n'est exempte d'erreurs. Même les registres d'état-civil et les listes nominatives de recensement, comparés les uns avec les autres, mettent en évidence des incohérences sur les dates et lieux de naissance, sur la nationalité et sur la profession des émigrés. Même si les erreurs sont rarement importantes, il faut toujours être prudent avant de conclure. J'ai, dans la mesure du possible, tenté de toujours recouper deux sources – ou davantage – pour tester la fiabilité des informations qu'elles contiennent. Le résultat est que je dois constamment remettre en cause des affirmations publiées par des sources secondaires qui se sont trop attachées à une seule source primaire, dont la fiabilité s'est avérée douteuse. On trouvera donc dans ce mémoire des affirmations qui vont quelquefois à l'encontre de « vérités établies », mais pour lesquelles j'argumenterai toujours avec soin. Ce n'est pas pour faire preuve de pédantisme que je déferai un certain nombre de ces idées reçues, mais par souci de rétablir une vérité historique que je prétends avoir mise à jour.

La comparaison des sources est rendue malaisée à cause de deux facteurs particuliers liés à mon sujet. D'une part les noms russes sont maltraités dans tous les registres français, ce qui rend les recherches difficiles dans des données informatisées ou de longues séries classées par ordre alphabétique. Seule la maîtrise du russe aide à comprendre pourquoi Jean Petroff, domicilié dans la cité ouvrière de la SMN en 1921 n'existe pas dans le fichier du personnel de l'usine et pourquoi il apparaît soudain dans une autre boîte sous le nom Pietroff. De la même façon, il n'était a priori pas évident que MM. Tchielovsky cité par l'historien Marc Pottier et Пчелянский (=Ptcheliensky) recensé dans le *Dictionnaire biographique de l'émigration russe en France* étaient la même personne. Je reviendrai plus tard sur le cas d'Ilya Ilitch (dont le nom apparaît souvent dans des lettres en russe de la fin des années 1930), un personnage apparemment important dans la communauté russe et pourtant introuvable

dans le fichier du personnel comme dans les listes nominatives du recensement. La deuxième difficulté est due à la dispersion des ouvriers sur trois communes (Colombelles, Mondeville et Giberville) qui pratiquent chacune leur propre mode d'enregistrement des étrangers. L'état nominatif des étrangers qu'elles doivent tenir chaque année varie tellement dans sa forme d'une commune à l'autre qu'il est impossible d'en agglomérer les résultats, sauf à ne faire que de simples comptages sans grand intérêt.

La présentation qui suit ne recense que les sources principales utilisées pour ce mémoire, d'abord parce qu'un inventaire exhaustif remplirait inutilement de nombreuses pages et parce que les sources citées ci-après ont joué un rôle majeur par rapport à d'autres sources plus anecdotiques. Je ne ferai pas une critique systématique de chaque type de source, parce que celle-ci dépend davantage de l'usage de la source que de la source elle-même. Pour ne pas alourdir inutilement cette première partie, j'ai choisi ainsi d'incorporer les éventuelles remarques sur la fiabilité de mes diverses sources dans le premier chapitre où j'y fais référence.

Mais prenons toutefois un exemple concret pour illustrer les défis que pose l'utilisation de différentes sources : il s'agit de la date de construction de l'église orthodoxe de Colombelles. Tous les auteurs – y compris Marèse Drouin dans son article bien documenté sur l'histoire de la paroisse orthodoxe⁴ – mentionnent la consécration de l'église en septembre 1926. En fait, l'église n'est consacrée qu'en décembre 1927. En soi, cette différence de quinze mois n'a pas d'importance. Il ne s'est rien passé de spécial, ni à Colombelles, ni en Russie, qui donne à ce laps de temps une signification particulière. Mais d'où vient cette mention unanime de septembre 1926 et comment puis-je être aussi catégorique en affirmant que tous les auteurs se trompent ? Il semble qu'une plaque apposée depuis 1936 à l'entrée de l'église soit à l'origine de cette confusion de dates.



Ainsi, on aurait commémoré le 6 septembre 1936 le dixième anniversaire de la fin de la construction de l'église ou de sa consécration. Le problème, pour un chercheur toujours soucieux de contrôler ses sources, c'est qu'on ne trouve aucune mention de cette église dans la presse en septembre 1926. Le métropolite Euloge écrit dans ses Mémoires qu'il est venu consacrer l'église de Colombelles en décembre 1927. Certes, le haut dignitaire a pu faire une erreur de date, surtout si ses Mémoires ne sont pas fondés sur un journal ou des notes prises au jour le jour. Mais une recherche dans *L'Ouest-Éclair* et dans le journal des émigrés *Les dernières nouvelles* confirme les écrits de Mgr. Euloge : l'église a bien été consacrée le 11 décembre 1927.

⁴ cf. *Histoire de la paroisse orthodoxe Saint-Serge* : http://www.exarchat.org/IMG/pdf/Histoire_Colombelles.pdf

Nous avons donc quatre documents très divers et dans leur forme et dans leur origine : d'une part, deux sources contemporaines de l'événement et parfaitement indépendantes l'une de l'autre, des sources qu'on peut considérer comme primaires, en l'absence de sources plus directement liées au fait relaté⁵ et, d'autre part, deux sources qui en sont plus éloignées dans le temps. Il ne s'agit pas de compter combien de sources disent 1926 et combien 1927, mais de se demander pour chaque source quelle est sa fiabilité, dans quel but l'information a été diffusée ou conservée, et enfin s'il existe d'autres sources fiables et indépendantes qui viennent la confirmer – ou éventuellement la contredire. Dans ce cas concret, ce ne sont pas les Mémoires de Mgr. Euloge qui ont pesé le plus, mais les deux articles parus au moment de la consécration, indépendamment l'un de l'autre, et dont on peut difficilement imaginer une bonne raison pour que ces articles ne disent pas la vérité. Voilà donc la méthode d'approche critique des sources que j'ai tenté de suivre tout au long de ces recherches sur les Russes de Colombelles.

Sources primaires

Le fichier du personnel SMN

La SMN a employé plus de 50 000 ouvriers au cours de ses 80 ans d'existence (1912–1993). Le fichier du personnel né avant 1914, qui consiste en 120 boîtes contenant environ 400 dossiers chacune, est aussi le seul fichier consultable, après autorisation écrite d'ArcelorMittal, juridiquement propriétaire du fonds SMN. Ce fichier est en temps passé à le dépouiller et en quantité d'informations recueillies de loin la source la plus importante de mes données. Mais il m'est très tôt apparu que le dépouillement systématique des 120 boîtes aurait exigé plusieurs mois de travail et il a donc fallu se résigner à n'en étudier qu'une partie. J'ai accédé à ce fichier de trois façons différentes : un échantillon « aveugle », une liste nominative et quelques fiches spéciales.

Un échantillon de 830 Russes anonymes

Afin de pouvoir établir des statistiques qui aient une certaine fiabilité, j'ai enregistré systématiquement toutes les fiches de Russes trouvées dans 24 boîtes – un cinquième – du fichier du personnel. Les 830 Russes recensés représentent cependant plus de 20% des effectifs des Russes à la SMN, parce que j'ai sciemment choisi deux boîtes parmi les 24, où j'étais sûr de trouver beaucoup de Russes : la boîte contenant les Ivanov (un nom très courant en Russie) et la boîte des noms commençant par « Tch ». Ces deux boîtes renferment les dossiers de 199 Russes en tout, mais les données recueillies ne se démarquent pas des autres fichiers. Le nombre de frères ou de parents portant le même nom est insignifiant, autant pour les deux boîtes consciemment sélectionnées que pour les autres prises au hasard. Toutes les données ont été par prudence d'abord notées dans un cahier avant d'être entrées dans une feuille de calcul pour pouvoir être traitées et triées en fonction de ce que je voulais faire apparaître.

5 Cf. l'ouvrage méthodologique de base des étudiants d'histoire en Norvège : Knut Kjeldstadli, *Fortida er ikke hva den en gang var : en innføring i historiefaget*, Oslo : Universitetsforlaget 2013 [1992], p.178

Le parcours de 300 Russes travaillant à la SMN en 1940

A mi-chemin de mes recherches, j'ai découvert par hasard un carton du fonds SMN contenant plusieurs listes nominatives et dossiers d'étrangers travaillant à la SMN dans les années 1930. L'un de ces dossiers avait été établi en application de la directive du Ministère de l'armement du 15 mai 1940. Une chemise épaisse réunissait toutes les demandes de sursis d'incorporation concernant les 268 ouvriers (et trois ouvrières) de nationalité russe encore employés à l'usine en 1940, chaque formulaire comportant des indications sur le poste de l'ouvrier, sa situation de famille, son adresse et enfin l'appréciation de son chef de service sur l'utilité du salarié dans l'entreprise. J'ai recherché dans le fichier du personnel le dossier individuel de ces 271 Russes, qui pour la quasi-totalité sont restés à la SMN pendant toute la décennie 1930. A ceux-là, j'ai ajouté 28 Russes naturalisés français. Bien sûr, un certain nombre de ces 300 Russes se retrouvent dans mon échantillon aléatoire de 830 Russes – un peu plus d'un quart – mais l'utilisation de ces deux registres est différente.

Dans le cas des 830 Russes, je suppose que l'échantillon est représentatif de l'ensemble des quelque 3200 Russes passés à la SMN dans l'entre-deux-guerres. Les 300 Russes de 1940, eux, peuvent être appréhendés d'une manière à la fois plus exhaustive et plus précise. Voilà pourquoi la troisième partie de ce mémoire, basée sur les 830 Russes, présente beaucoup plus de statistiques et de tableaux que la partie suivante, où je tente de donner une image plus vivante de ces 300 Russes qui s'installent plus ou moins définitivement en Normandie.

Enfin, il faut ajouter quelques dizaines de fiches recensées pour leur caractère particulier, parce que leur contenu éclaire d'une lumière vive certains traits de l'émigration russe dans le Calvados ou du rapport entre les Russes et la SMN. Ces fiches trouvées généralement par hasard (ou recherchées à la suite d'un article lu dans *L'Ouest-Éclair*) ne font pas l'objet d'un traitement statistique, ce qui n'aurait aucun sens, mais font parfois l'objet d'encadrés dans les deuxième et quatrième parties à la fois pour illustrer mon propos par un cas concret et pour montrer la diversité des parcours des Russes passés à Colombelles entre la Première et la Seconde Guerre mondiale.

Les autres archives du fonds SMN

Le fonds SMN conservé aux Archives départementales du Calvados est très riche, mais surtout pour la période après-guerre, une partie des archives de l'usine ayant été détruite pendant les bombardements de 1944. Parmi les quelques cartons concernant l'entre-deux-guerres, j'ai surtout utilisé les nombreux plans de constructions (dont ceux des cités ouvrières) ainsi que les rapports du Conseil d'administration aux Assemblées générales ordinaires de 1919 à 1944. A vrai dire, les Russes en tant que tels ne sont jamais mentionnés dans ces rapports, mais les analyses économiques de la direction expliquent un certain nombre de décisions qui ont eu des conséquences pour les ouvriers, entre autres les Russes.

Les registres municipaux

Les archives communales livrent trois types de documents très différents et dont les informations peuvent le plus souvent se compléter mais aussi quelquefois se contredire.

Les actes de mariage des Russes et les actes de naissance de leurs enfants donnent des renseignements uniques sur les individus concernés. L'origine sociale de l'intéressé et du conjoint, la qualité des témoins, le domicile des parents, le niveau d'éducation (partiellement trahi par l'assurance de la signature) peuvent être interprétés à condition – comme d'habitude – d'être prudent et de ne pas conclure sur un seul critère.

Les listes nominatives des recensements quinquennaux informent quant à eux sur la constitution des ménages et renseignent quelquefois sur le parcours des émigrés (par exemple : premier enfant né à Odessa en 1920, deuxième enfant né en Serbie et troisième à Colombelles). Les lieux de naissance ne sont toutefois pas toujours très fiables et le même individu peut être né dans deux pays différents d'un recensement à l'autre !

Enfin, les états nominatifs des étrangers, tenus annuellement, comblent les vides laissés entre deux listes nominatives de recensements. Mais leur format n'est pas aussi standardisé que ces dernières, ce qui complique la tâche du chercheur. Ainsi, Colombelles n'indique pas de lieu de naissance des étrangers, mais donne l'adresse précise de chaque famille, dont tous les membres sont répertoriés les uns après les autres. Giberville indique les lieux de naissance, mais sépare hommes, femmes et enfants, ce qui rend difficile la reconstitution des ménages quand les parents ne sont pas mariés. Enfin, Mondeville n'indique qu'une seule adresse pour tous – Mondeville ! – et la liste n'est ordonnée ni par noms de rues comme à Colombelles, ni par ordre alphabétique des noms de famille comme à Giberville. En conséquence, les informations qu'on peut tirer de tels états nominatifs ne peuvent qu'être parcellaires et ne se prêtent que difficilement à une analyse statistique.

Les traces matérielles

Parmi les traces matérielles de la présence russe à Colombelles, la plus évidente et la seule toujours dans son usage originel est l'église orthodoxe, bien visible de plusieurs axes routiers et du canal de Caen à la mer. J'y ai fait plusieurs visites et j'ai également passé plusieurs dimanches dans la bibliothèque russe adjacente à l'église.

J'ai relevé toutes les tombes orthodoxes ou russes que j'ai pu repérer dans les vieux cimetières de Colombelles et Mondeville, et dans les cimetières actuels de ces communes et de Giberville. Les inscriptions en russe, les noms, le choix des croix (orthodoxe ou catholique ou même l'absence de croix), les symboles, notamment le trident ukrainien sur certaines tombes, m'ont donné des renseignements précieux sur la communauté russe à différentes étapes de son évolution.

Les sources orales

Les interviews que j'ai conduites représentent la majorité de mes sources orales. Une vingtaine de personnes qui ont connu les Russes de Colombelles ont bien voulu se prêter à un entretien non-directif avec moi. J'ai choisi une forme ouverte pour pouvoir capter certains aspects qui m'auraient échappé si j'avais choisi un questionnaire prévu à l'avance. Je suis d'ailleurs satisfait de ce choix, même si la retranscription des éléments intéressants de plus de 20 heures d'enregistrement a pris du temps. En

plus de recevoir des informations sur des sujets que j'ignorais au départ, l'interview libre permet de ne pas enfermer la personne interrogée dans un choix qu'elle n'aurait pas fait au départ. Les Russes qui m'ont parlé de « l'élite » ou des « moujiks » l'ont par exemple fait d'eux-mêmes. Il m'est bien sûr arrivé de proposer des thèmes de conversation, avec une question du style : « J'ai entendu parler des scouts russes. Vous en avez fait partie ? ». La plupart des interviews ont été faites en français, parfois avec des passages en russe, que beaucoup maîtrisent encore parfaitement malgré toute une vie passée en France.

Sources secondaires

Nous abordons ici ce qu'on appelle communément les sources secondaires, c'est-à-dire les sources qui ont puisé à d'autres sources. D'une certaine manière, la classification est abstraite et critiquable, dans la mesure où même une liste de recensement ou un article de presse de 1919 peuvent être vus comme des sources secondaires.

La presse régionale et la presse russe

J'ai utilisé la presse régionale pour tenter d'éclairer des phénomènes sociaux repérés dans le fichier du personnel : arrivée en masse de soldats russes en 1919, d'émigrés en 1922, faits de grève, etc. La version numérisée et interrogeable de *L'Ouest-Éclair*⁶ a été explorée systématiquement avec de nombreux mots-clés ainsi qu'avec plusieurs centaines de noms de Russes. Cela a résulté en une collection de plus d'une centaine de petits articles d'intérêt variable sur les faits et méfaits concernant des Russes de Colombelles. Que le lecteur soit rassuré : je n'ai trouvé aucun meurtre, aucun viol, aucune attaque à main armée dont un Russe se soit rendu coupable !

Pour avoir une idée du point de vue des Russes sur leur situation, j'ai tenté d'exploiter la presse de l'émigration russe à la BDIC à Nanterre. Je me suis intéressé particulièrement à trois journaux : *Le soldat-citoyen russe en France*, *Les dernières nouvelles* et *La Renaissance*⁷.

Le soldat-citoyen russe en France était une publication de l'YMCA (une organisation chrétienne d'inspiration protestante) à destination des soldats du Corps expéditionnaire russe de 1916. Le journal est entièrement en russe et a cessé de paraître en 1920.

Les dernières nouvelles fut le quotidien le plus lu par les émigrés russes pendant toute la durée de sa parution de 1920 à 1940. Fondé et dirigé par le constitutionnel-démocrate et ancien ministre Pavel Milioukov, ce journal est plutôt classé à gauche. Les émigrés lisaient *Les dernières nouvelles* pour le sérieux de ses informations plus que pour l'engagement politique de son directeur. *La Renaissance* fut fondée en 1924 comme le pendant de droite des *Dernières nouvelles*. Il n'eut cependant jamais le nombre de lecteurs et la popularité du journal auquel il souhaitait donner la réplique.

6 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb41193642z/date>

7 Pour *La Renaissance*, j'ai surtout utilisé la version intelligemment numérisée par la bibliothèque de l'Université de Princeton : <http://diglib4.princeton.edu/historic/cgi-bin/historic?a=cl&cl=CL1&sp=vozrozhdenie>

La presse émigrée russe était beaucoup plus riche que les deux titres cités. Mais le dépouillement ou même la consultation de dizaines de revues en russe publiées à Paris, Prague, Berlin ou Riga dans les années 20 et 30 aurait dépassé largement le cadre d'un mémoire de master. Au vu du faible nombre d'articles trouvés sur les Russes de Colombelles dans la presse quotidienne de l'émigration, il est d'ailleurs douteux qu'un dépouillement des nombreux hebdomadaires et mensuels culturels eût donné davantage d'éléments intéressants.

Les livres et sources audio-visuelles

Les ouvrages d'historiens sur ma problématique sont de deux ordres : ceux qui traitent de la SMN et ceux qui portent sur l'émigration russe en France en général. Deux historiens et un sociologue ont fait un travail scientifique sur la SMN. Dans ce mémoire, je fais référence à leurs ouvrages essentiels : le livre sur l'histoire de la SMN d'Alain Leménorel, le mémoire de maîtrise sur Mondeville entre 1911 et 1926 de Marc Pottier ainsi que son livre sur l'immigration en Basse-Normandie, deux ouvrages où il aborde la question des Russes à la SMN. Enfin, la thèse de sociologie de Jean Ferrette sur la SMN m'a aussi été utile.

Sur l'émigration russe en France dans l'entre-deux-guerres, il existe de nombreux ouvrages de qualité diverse. J'en ai lu plus d'une dizaine, mais aucun n'égale l'étude de Catherine Gousseff *L'exil russe*. Catherine Gousseff, qui est chercheuse au CNRS, offre à mon avis les meilleures garanties de critique par rapport aux sources habituellement utilisées pour l'histoire de l'émigration russe. Elle est à ma connaissance la seule qui remet en cause, à la lumière de sources incontestables, les chiffres souvent avancés sur l'importance numérique de l'émigration russe en France.

La SMN a engendré quelques mémoires de maîtrise dont j'ai tiré des informations peu accessibles ailleurs. J'ai également utilisé quelques travaux d'étudiants non répertoriés dans les catalogues de la bibliothèque universitaire, entre autres le mémoire très utile de Maria Miniejew sur la bibliothèque russe de Colombelles. Ce répertoire des collections de la bibliothèque russe, écrit en russe, mériterait d'ailleurs d'être consultable à la bibliothèque des langues vivantes de l'Université de Caen.

1.2 Définitions, concepts et chiffres

Il convient ici de présenter un certain nombre de notions et de nombres, sur lesquels il paraît faussement facile de se mettre d'accord. Des conceptions différentes entre la culture russe et la culture française m'obligent à préciser ceux que je compte comme Russes dans l'exposé qui suit. En effet, qu'est-ce qu'un Russe ? La question peut surprendre par son apparente naïveté. Mais elle est plus complexe qu'il n'apparaît d'abord. Il y a deux écueils à la définition d'un Russe : d'une part la notion même de nationalité est complètement différente en français et en russe, d'autre part la classification Russe / non-Russe ne se recouvre pas dans les deux langues.

Nationalité et citoyenneté

En français, la nationalité est définie par les droits et devoirs des citoyens d'un État. Si un individu est né en France de parents eux-mêmes nés en France, il est automatiquement Français. C'est le fameux droit du sol, qu'on oppose volontiers au droit du sang, plus courant dans les pays germaniques et slaves. Un Français qui prend par exemple la nationalité norvégienne, n'est plus considéré dans son pays d'origine comme Français : il est dorénavant Norvégien.

La culture russe fait une différence entre nationalité et citoyenneté. Le premier terme renvoie à une définition ethnique, le second réfère au fait qu'on est sujet d'un État. On peut donc tout à fait être Allemand, Tatar ou Juif de Russie. Les Allemands que l'impératrice Catherine II a fait venir en Russie à la fin du XVIII^e siècle sont toujours Allemands de culture, voire de langue maternelle. A la fin de la période tsariste, la Russie était donc constituée de Russes, de Polonais, d'Allemands, de Juifs, etc, et tous étaient sujets de l'empire.⁸

Comment peut-on être Ukrainien ?

Un autre problème soulevé par la différence de définition du terme « nationalité » concerne les Ukrainiens. Là, la situation se complique, d'une part parce que la France a en 1918 en partie reconnu une nationalité ukrainienne, même en l'absence d'État ukrainien indépendant⁹, et d'autre part parce que les Russes ne sont pas d'accord entre eux. Historiquement, il ne fait aucun doute que Kiev est le berceau de l'ancienne Russie. Mais les aléas de l'histoire politique, des conquêtes et des dominations culturelles ont peu à peu éloigné les Ukrainiens des Russes. La langue ukrainienne est très proche du russe, et fut souvent considérée par les intellectuels russes comme un dialecte du russe. La religion est pratiquement la même, même si les gréco-catholiques ukrainiens – ou uniates – reconnaissent le pape de Rome comme le chef de leur Église. Dans les rites et la liturgie, il n'y a pas de différences notables entre Russes orthodoxes, Ukrainiens orthodoxes et Ukrainiens gréco-catholiques. Les velléités indépendantistes de l'Ukraine en 1917–1918 ont considérablement compliqué la donne. Pour bon nombre de Russes, déjà avant la Révolution d'octobre, l'Ukraine est seulement une entité géographique. Même la très sérieuse encyclopédie russe *Brockhaus & Efron* parle en 1907 de la Petite-Russie à propos de l'Ukraine. En 1920, si la grande majorité de ceux qui ont fui la Révolution bolchevique viennent d'un territoire qui est aujourd'hui situé en Ukraine, leur identité comme Russes ou Ukrainiens est très variable. D'autant plus qu'une dernière composante doit être mentionnée : les Cosaques.

Cosaques : un peuple ou un statut social ?

On est frappé, quand on parle avec des enfants d'émigrés russes nés en France, d'en entendre certains distinguer entre Russes et Cosaques. Mais quand on leur demande quelle est la différence, la réponse devient fréquemment évasive. Les enfants ont répété ce qu'ils ont entendu dire de leurs parents, ils sont devenus adultes et continuent à utiliser des dénominations qu'ils peuvent difficilement définir. Ce

8 L'URSS conservera d'ailleurs cette distinction et les passeports soviétiques comportaient une mention pour la nationalité : on pouvait être Ukrainien ou Allemand et citoyen soviétique.

9 Source : Daniel Beauvois dans *La fabrique de l'histoire* (France Culture) du 3 mars 2014 (voir bibliographie).

n'est guère étonnant, puisque les encyclopédies elles-mêmes divergent dans leurs définitions. L'encyclopédie russe *Brockhaus & Efron* donne une définition à tendance ethnique, les encyclopédies françaises donnent plutôt une définition socio-historique. La réalité est sans doute quelque part entre les deux. Les Cosaques furent en effet un mélange d'éléments d'origine tatare et de paysans russes qui se sont ralliés à ces rebelles au servage.

A l'époque de la Révolution russe, on peut tout de même admettre que l'élément ethnique des Cosaques avait fait place au statut social et au rôle militaire de ces cavaliers du tsar aux frontières de l'empire. Dans le *Dictionnaire de la Russie* de Pascal Cauchy, les Cosaques sont ainsi présentés :

Ce terme désigne les communautés de paysans-soldats établis aux confins méridionaux des terres des Slaves de l'Est pour échapper successivement à l'emprise des khans mongols de la Horde d'Or, des princes moscovites et/ou de l'État polono-lituanien. Organisées en communautés autonomes situées sur un territoire allant des côtes septentrionales de la mer Noire (actuelle Ukraine méridionale) à la Sibérie, dirigées par un chef « ataman » ou « hetman », élu ou coopté, les Cosaques ont joué un rôle clef dans l'histoire russe et ukrainienne : tantôt défenseurs et explorateurs pour le compte des Empires, tantôt rebelles et gardiens de leur autonomie politique.¹⁰

Il est intéressant de noter que le terme prend volontiers une couleur politique, puisque les Cosaques ont souvent combattu les bolcheviques. Leur assimilation aux Russes blancs est toutefois problématique, de par leur spécificité culturelle et sociale et aussi par une certaine distance politique par rapport aux dirigeants de la Contre-révolution, par exemple le général Denikine.

En conclusion, il s'agit d'être très prudent quand on parle de nationalités dans le cadre de l'émigration russe. Dans ce mémoire, je serai amené à préciser, lorsque ce sera nécessaire, quelle définition du mot « Russe » j'utilise. D'une manière générale, je prendrai la définition dans son sens le plus vaste : quand je parle d'émigrés russes, cela englobe tous ceux qui ont fui la Révolution bolchevique, qu'ils se définissent comme Grands-Russes, Cosaques ou Ukrainiens.

Représentativité de mon échantillon

Quel pourcentage représentent les 830 Russes de mon échantillon par rapport à l'effectif total ? En comparant mes chiffres avec les effectifs connus des Russes à la SMN, on obtient les données suivantes :

	Effectif total ¹¹	Échantillon	Pourcentage
Au 30.06.1919	292	91 – 98	32,5%
Au 30.06.1924	314	115	36,6%
Au 31.12.1928	437 (+2)	143	32,6%
Au 31.12.1934	314 (+11)	85	26,2%
Au 30.06.1940	271 (+28)	78	26,1%

Ce tableau demande quelques explications. D'abord, aux chiffres d'Alain Leménorel (colonne de gauche), j'ai ajouté les ouvriers russes qui ont obtenu la nationalité française (28 en 1940). Pour la direction de la SMN, ce ne sont plus des Russes. Pour eux-mêmes et leurs camarades, ils continuent à

¹⁰ Pascal Cauchy (réd.), *Dictionnaire de la Russie*, 2008, p.156–157

¹¹ Les effectifs des étrangers m'ont été aimablement communiqués par l'historien de la SMN Alain Leménorel.

être Russes. Ensuite, en ce qui concerne les Russes embauchés en 1919, j'ai dans ma liste sept individus pour lesquels la fiche n'indique pas la date de sortie, d'où l'intervalle de 91 à 98 Russes travaillant à la SMN au 30 juin 1919. Enfin, mon échantillon semble davantage représenter les Russes des années 1920 que ceux des années 1930. L'anomalie s'explique par le fait que lors de mon premier séjour à Caen, je n'ai enregistré que la date d'entrée à l'usine et la date de sortie définitive ; je n'ai alors pas senti l'utilité de noter toutes les sorties intermédiaires et les réembauches. Dans les années 1920, ces passages intermittents à la SMN sont courants, de sorte que le nombre de 115 Russes au 30 juin 1924 dans mon échantillon est exagéré : il y avait en effet 115 Russes qui n'étaient pas sortis définitivement de l'usine, mais certains peuvent être sortis en 1923 et être revenus aux Hauts-Fourneaux en 1929. A partir de l'automne 1931, les réembauches ont presque totalement cessé, si bien que les chiffres de 1934 et 1940 correspondent au nombre de Russes effectivement présents à la SMN.

Dans ce mémoire, les chiffres que j'avancerai sur la base de mon échantillon seront calculés d'après le postulat que mes 830 Russes représentent 26% des effectifs réels. Ainsi, je peux d'ores et déjà considérer que près de 3200 Russes ($830 / 0,26$) sont passés à la SMN entre 1919 et 1941.

1.3 La Société Métallurgique de Normandie

Le géographe André Frémont décrit ainsi en 1978 la perception de la SMN par la population :

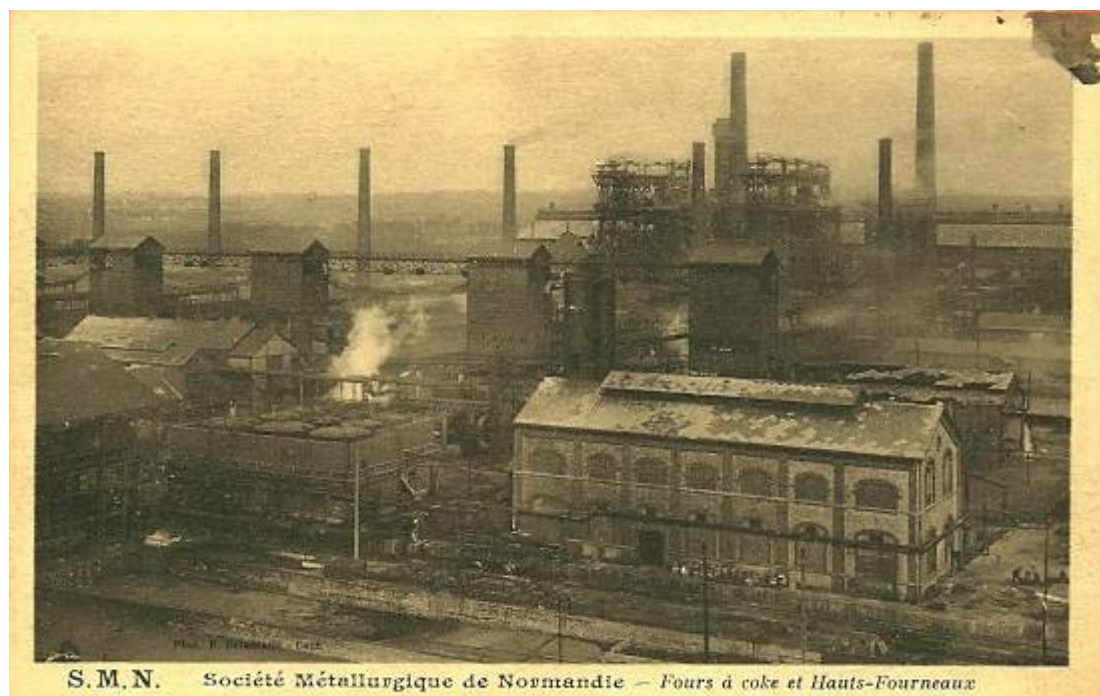
Même le visiteur le plus distrait ne peut effacer de sa mémoire la silhouette des trois hauts-fourneaux, des fours à coke, des nouvelles aciéries surmontées d'une gigantesque hotte métallique [...] La nuit, le ciel de la ville et de la campagne voisine s'éclaire de larges rougeoiements, d'un jeu éclatant où les reflets du métal incandescent le disputent à la masse sombre et lourde des nuages, d'une gamme mobile du rouge au bleu sombre haletant comme une respiration, lorsque les métallurgistes projettent un violent courant d'oxygène dans l'acier en fusion [...] Pour quelques longues minutes, le ciel de Caen est celui de la S.M.N.¹²

Cette envolée lyrique donne une image vivante de la façon dont la SMN, dès la mise en route du premier haut-fourneau en 1917, a pu être vécue par tous ceux qui n'y passaient pas leurs journées.

L'industriel allemand Auguste Thyssen lance l'idée en 1910. Déjà propriétaire de nombreuses mines de charbon dans la Ruhr et de mines de fer en Basse-Normandie, Thyssen comprend que la position géographique de ses mines normandes est un atout économique non négligeable. Elles sont peu éloignées du port de Caen, relié à la mer par un canal navigable depuis le milieu du XIX^e siècle, et il suffirait d'installer une usine au bord de l'Orne, entre Caen et la mer, et d'y faire venir d'une part du charbon par bateau et du minerai de fer bas-normand par train pour avoir une position stratégique quant à l'exportation de fer et d'acier. La Société des Hauts-Fourneaux et Aciéries de Caen (HFAC) voit ainsi le jour le 11 mars 1912 et la construction de l'usine commence. Mais en 1914, toutes les possessions allemandes en France sont mises sous séquestre. C'est la fin des HFAC et un arrêt provisoire de la construction de l'usine. Schneider, déjà propriétaire du Creusot, est finalement associé au capital de la nouvelle Société Normande de Métallurgie (SNM). La construction de l'usine reprend, entre autres grâce à l'apport de prisonniers de guerre, de travailleurs coloniaux et chinois embauchés pour rempla-

12 Armand Frémont, *op.cit.*, 1978, p.8

cer les ouvriers français mobilisés. En 1917, le ministre de l'Armement Albert Thomas inaugure la mise en fonction du premier haut-fourneau. Avec l'armistice repartent les prisonniers de guerre qui sont, en partie, remplacés par les premiers Russes embauchés à la SNM en 1919. Puis les Chinois, trop peu intégrés dans leurs campements pour célibataires, sont renvoyés chez eux au début des années 1920.

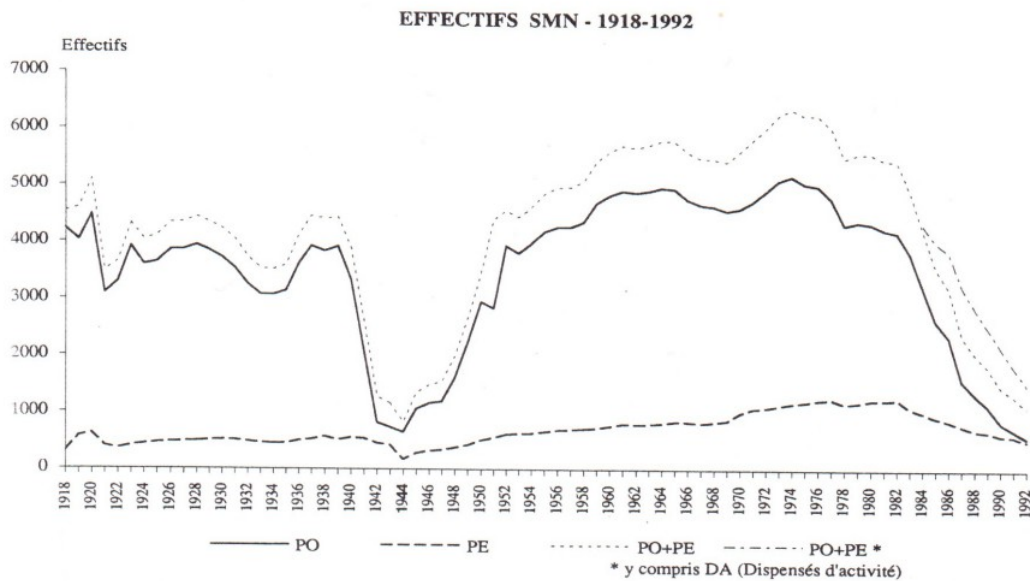


En 1922 arrivent les premiers Russes blancs, bientôt suivis de Polonais par centaines, tandis que des Yougoslaves, des Tchécoslovaques et des Français affluent de partout. Entre temps, la SNM a déposé son bilan le 10 juillet 1922. La conjoncture économique du début des années 1920 est trop difficile pour une jeune entreprise très endettée et qui n'a pas les débouchés nécessaires pour financer ses investissements. L'usine continue toutefois à tourner. Pour les ouvriers, peu de changements entre la SNM de 1922 et la nouvelle SMN (Société Métallurgique de Normandie) à partir de 1924. La SMN poursuit ses investissements et fait rapidement des bénéfices. A l'exception de quatre années, un dividende est distribué aux actionnaires tous les ans de 1928 à 1941. Les profits de 1940 permettent une dernière fois (pour longtemps) la rémunération des actions lors de l'Assemblée générale de 1941.

Donc, de 1924 à 1941, la SMN marche bien. Elle investit, embauche, construit des cités pour ses ouvriers et ses employés, fait des bénéfices et montre les signes positifs d'un paternalisme généreux. Les effectifs de la SMN oscillent entre 3000 et 5000 salariés, d'où seulement environ 500 sont des employés de bureau et de la direction.¹³ Même dans les moments de conjoncture économique défavorable, le nombre des ouvriers ne descend pas au-dessous de 3000 hommes. La SMN a recommencé à embaucher dès 1935 et n'a pas beaucoup souffert des accords de Matignon sur la semaine de 40 heures et les congés payés, comme l'indique le rapport du Conseil d'administration : « Les congés payés ont été appliqués d'une manière régulière pendant l'année 1936 ; ils nous ont obligés à deux

13 Cf. le graphique sur la page suivante, tiré du livre d'Alain Leménorel, *La SMN, une forteresse ouvrière*, 2005, p.89.

arrêts partiels de l'usine, de chacun une semaine [...] mais grâce aux dispositions prises, nous avons pu éviter des répercussions trop graves sur la marche de notre usine »¹⁴.



En 1941 et 1942, la guerre et l'occupation du pays contraignent la SMN à réduire sa production, faute de charbon. La grande catastrophe intervient cependant trois ans plus tard, en juin et juillet 1944, lorsque l'usine et les cités ouvrières du Plateau¹⁵ sont bombardées par les Alliés et anéanties. L'usine s'arrête, les ouvriers fuient vers les départements au sud du Calvados, l'Orne en premier lieu, et c'est la dispersion définitive d'une grande part de l'émigration russe.

La SMN ne s'avoue pas vaincue. La seule usine sidérurgique de l'Ouest reconstruit tout. En 1952, le Conseil d'administration propose à l'Assemblée générale, pour la première fois depuis 1941, une répartition de dividende. L'optimisme des Trente Glorieuses s'estompe avec les crises industrielles qui se succèdent à partir de 1977. De plans de sauvetage en vagues de licenciements, de rachats en démantèlements, la SMN est finalement fermée en octobre 1993 puis démontée et vendue en Chine.

La liquidation de la SMN a été ressentie comme une tragédie humaine sans précédent dans toute l'agglomération caennaise, même si les salariés craignaient une telle fin depuis plusieurs années. L'usine de Mondeville¹⁶ est encore bien présente dans la mémoire collective des Caennais, 20 ans après sa fermeture. Les commémorations de ce triste vingtième anniversaire, qui se sont étalées sur plusieurs mois en 2013-2014, ont connu un vif succès. On ne voit plus les rougeoiements dont parlait Armand Frémont et les fenêtres des cités ouvrières ne se couvrent plus de suie, mais le souvenir de la SMN est encore vivant et celui des Russes aussi.

14 Rapport du Conseil d'administration à l'Assemblée générale ordinaire du 22 juin 1937, p.1-2 (fonds SMN)

15 Le Plateau est la dénomination habituelle de l'ensemble de la « ville-SMN » : la cité des employés, les services centraux (écoles, Grands-Bureaux, salle des fêtes et autres), les cités familiales ouvrières, etc. Voir carte p.109

16 Les Grands-Bureaux sont situés sur le territoire de Mondeville, tandis que l'usine est construite sur Colombelles. On ne s'étonnera donc pas que j'utilise dans ce mémoire indifféremment le nom des deux communes comme raccourcis pour désigner l'entreprise sidérurgique. Je me servirai également de l'expression *les Hauts-Fourneaux* comme le faisait la presse de l'époque, c'est-à-dire comme une figure de style pour désigner la SMN.

Deuxième partie :

Les travailleurs militaires russes (1919)

Un chercheur qui dépouillerait systématiquement le fichier du personnel de la SMN né avant 1914 ne manquerait pas d'être surpris par le nombre considérable de Russes embauchés aux Hauts-Fourneaux à la date précise du 14 février 1919. A priori, on pourrait penser qu'il s'agit là des premiers émigrés russes après la Révolution d'octobre 1917. En fait, il n'en est rien ! Ces Russes massivement recrutés par l'usine métallurgique sont en effet arrivés en France plus d'un an avant la Révolution. Ce ne sont pas des émigrés, mais des soldats ! A vrai dire, rien ou presque dans le fonds SMN ne permet de deviner l'origine de ces premiers Russes aux Hauts-Fourneaux. Seule la mention « Service Champagne » sur certaines fiches peut évoquer quelque chose à qui a entendu parler d'un certain Corps expéditionnaire russe en France en 1916...

Pour trouver toutes les explications sur cet afflux soudain de Russes à la SNM en février 1919, il faut se rendre au Service historique de la Défense (SHD) à Vincennes, où sont conservées, entre autres, les archives militaires concernant la Première Guerre mondiale. Dans le carton coté 17 N 660¹⁷, on trouve un télégramme envoyé le 8 février 1919 d'Évreux, siège de la 3^e Région militaire française, à la base russe de Laval avec le texte suivant :

Officier Régional travailleurs militaires russes à Général Commandant la base Russe Laval – Deux cent soixante travailleurs disponibles – la Société normande métallurgie Caen doit me demander la semaine prochaine deux cent cinquante hommes.

Pour comprendre qui sont ces travailleurs militaires russes (souvent abrégés T.M.R. par les autorités militaires françaises), il faut revenir quelques années en arrière et broser ici à grands traits l'histoire du Corps expéditionnaire russe puis sa transformation en compagnies de travailleurs. Il faudra aussi les distinguer d'un autre contingent d'anciens soldats russes présents pendant toute l'année 1919 sur le territoire français, à savoir les prisonniers de guerre russes libérés d'Allemagne (P.R.L.).

2.1 Le Corps expéditionnaire russe de 1916

A la veille de la Grande Guerre, la France est partie prenante dans une alliance militaire (la Triple Entente) avec le Royaume-Uni et la Russie, contre la Triple Alliance établie par l'Empire allemand, l'Empire austro-hongrois et l'Italie. C'est cette alliance franco-russe qui, formellement, lance la France

17 Les archives du SHD ne sont pas faciles d'accès. Même l'inventaire que j'ai utilisé, pourtant librement disponible sur la Toile, est difficile à localiser sur le site du SHD. Pour le trouver, le mieux est de noter le nom du fichier dans un moteur de recherche : [FRSHD_PUB_00000008_0003.pdf](https://www.shd.fr/FRSHD_PUB_00000008_0003.pdf)

dans la Première Guerre mondiale le 4 août 1914, au lendemain de la déclaration de guerre de la Russie à l'Empire allemand. Devant l'ampleur de cette guerre qui ne devait durer que quelques semaines, quelques mois tout au plus, la France prend rapidement conscience de son manque d'hommes. Le président de la commission de la guerre au Sénat, Paul Doumer, est donc envoyé en décembre 1915 à Petrograd pour conclure un accord avec le tsar en vue d'échanger des armements, dont la Russie a grand besoin, contre 400 000 soldats.¹⁸ Finalement, ce ne seront que quatre brigades, composées de deux régiments chacune, soit environ 40 000 soldats en tout, qui quitteront la Russie courant 1916 pour se joindre aux Alliés. La 2^e et la 4^e brigades, sitôt arrivées en France, sont immédiatement embarquées à Marseille pour le front oriental à Salonique, tandis que la 1^{ère} et la 3^e brigades sont envoyées dès l'été 1916 sur le front en Champagne. La 1^{ère} brigade est partie de Russie en plein hiver par le Transsibérien jusqu'à Dalian (Mandchourie) puis est transportée par bateau jusqu'à Marseille, où elle arrive fin avril, après deux mois de transport dans des conditions insupportables. A ces conditions de voyage très éprouvantes, s'ajoute une discipline de fer exercée par des officiers empreints de leur position sociale et de leur place dans la société russe tsariste. La distance mentale et politique entre l'encadrement et les soldats est renforcée dans le cas du 1^{er} régiment de la 1^{ère} brigade par le recrutement de ses soldats dans les masses prolétarisées des grandes villes industrielles de Russie. Ce premier régiment est tellement différent des autres qu'il ne faudra pas s'étonner de voir préciser dans ce mémoire, là où c'est possible, l'origine des soldats russes dont je parlerai. Pour éviter les problèmes engendrés par le long voyage de la 1^{ère} brigade, les trois brigades suivantes quittent la Russie par le port d'Arkhangelsk. Les sept navires qui transportent la 3^e brigade en juillet-août 1916 débarquent leurs 10 000 hommes à Brest et à La Rochelle après seulement une dizaine de jours en mer.¹⁹

Les deux brigades se battent héroïquement en Champagne pendant l'été et l'automne 1916, mais après avoir vu mourir des milliers de camarades dans des batailles perdues d'avance, les soldats russes commencent à manquer de motivation. Loin de leur patrie, dirigés par des officiers qui utilisent sans retenue des châtiments corporels pourtant interdits dans l'armée russe depuis 1905, les soldats russes commencent à se rebeller. Par peur de la contagion sur les soldats français qui montrent également des signes de lassitude, les autorités françaises choisissent d'isoler les Russes au camp militaire de La Courtine, dans la Creuse. Là, les soldats russes prennent le pouvoir et forment un soviet de soldats. Entre temps, le tsar a abdiqué et le gouvernement provisoire ne maîtrise pas la situation en Russie. Après avoir maté la tentative d'autogestion des soldats russes, la France leur donne le choix entre retourner à la guerre ou former des brigades de travailleurs militaires dans l'agriculture et l'industrie françaises. Quelques centaines d'hommes, surtout des officiers, repartent à la guerre, mais la grande majorité des soldats choisissent les brigades de travailleurs. En fait, ils réclament presque tous de retourner chez eux, mais cette possibilité ne leur est pas offerte. Un rapport non daté (mais rédigé après le traité de Brest-Litovsk en mars 1918) note la mentalité des soldats russes en France :

18 Rémi Adam, *Histoire des soldats russes en France (1915–1920)*, 1996, p.19–20

19 *Ibid.* p.30

La majorité des soldats veulent rentrer en Russie tout simplement parce qu'ils croient que depuis la Révolution leur pays est devenu le plus heureux du monde et que la vie y est comparable à celle du paradis terrestre. La lutte civile, la famine, les horreurs de l'occupation allemande sont pour eux autant de choses inventées par les Alliés pour les retenir ici. Les informations publiées par les différents journaux, y compris le journal russe « Le Soldat-citoyen » sont considérées par eux comme entièrement fausses ou truquées par les agents des Gouvernements Alliés.²⁰

Après le coup d'État perpétré par les bolcheviques en novembre 1917, le rapatriement des soldats russes, dont les tendances probolcheviques sont connues, est envisagé mais freiné par le manque de moyens de transport disponibles. Malgré les intérêts économiques et politiques en jeu, les communistes refusant de reconnaître les emprunts contractés par l'ancien régime, la France ne souhaite pas garder ces soldats qui refusent désormais de se battre. Les soldats russes changent alors de statut en janvier 1918 et deviennent dans leur immense majorité des travailleurs militaires dépendant non plus de leurs officiers russes mais de la base russe de Laval dirigée par des officiers français.

2.2 La Compagnie 3/1 de T.M.R.

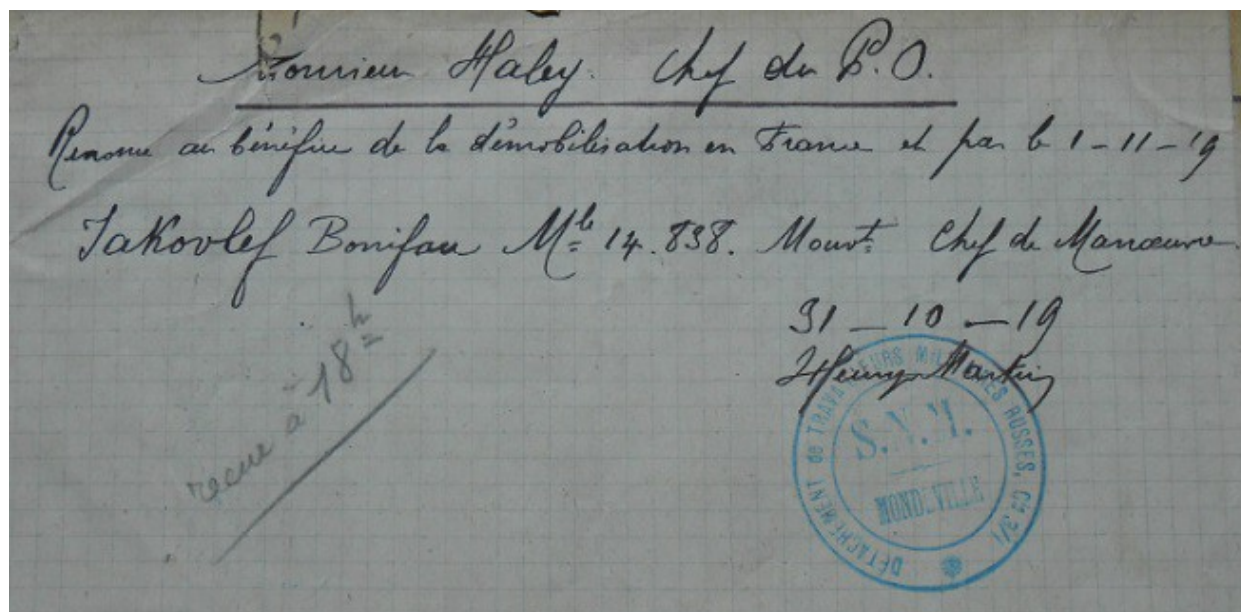
A partir de janvier 1918, des compagnies de travailleurs, généralement constituées d'environ 500 Russes, sont formées et envoyées dans toutes les régions militaires françaises, sauf dans celles dévastées du Nord-Est. Dans la 3^e Région militaire, composée des départements de la Seine-Inférieure, de l'Eure et du Calvados, une seule compagnie est formée : c'est la Compagnie 3/1, où le chiffre 3 ne renvoie pas à la brigade russe d'origine mais à la 3^e Région militaire et le chiffre 1 indique de quelle compagnie il s'agit ; en décembre 1918, la Compagnie 3/1 compte 840 hommes.²¹ Son siège est à Évreux et un officier français, le lieutenant Lestideau, a la charge de la gestion de ces quelque 800 travailleurs militaires russes et des relations avec la base russe de Laval. La correspondance conservée entre l'officier régional et la base russe constitue l'essentiel des informations concernant les T.M.R. à la Société Normande de Métallurgie en 1919. Le fonds SMN géré par les Archives départementales du Calvados ne contient apparemment rien sur cette période lointaine. Seul un document, trouvé par hasard au dos d'une fiche d'un T.M.R. atteste du caractère officiel du détachement de T.M.R. aux Hauts-Fourneaux.²²

La SNM ne parle explicitement de ces travailleurs militaires russes ni dans ses rapports du Conseil d'administration, ni dans aucun autre document à caractère public. Mais c'est bien un détachement de la compagnie de travailleurs militaires 3/1 qui débarque à Colombelles le 13 février 1919 et qui y restera jusqu'à sa dissolution le 31 octobre de la même année.

20 « La question des troupes russes en France : La situation des contingents russes en France » (SHD, cote 17 N 689)

21 Effectifs mentionnés sur une carte des régions militaires, datée du 3 décembre 1918 (SHD, cote 17 N 689)

22 Voir photo de ce document sur la page suivante.



Tampon officiel du détachement de travailleurs militaires russes de la Compagnie 3/1 à la S.N.M.

Avant de faire connaissance avec ces premiers Russes de la SNM, il convient de tenter de répondre à deux questions : où étaient ces soldats russes entre janvier 1918 (date de création des compagnies de T.M.R.) et février 1919 ? Et pourquoi la SNM, qui était sans doute bien renseignée, n'a-t-elle pas fait appel à eux plus tôt ?

Le dossier de la compagnie 3/1 au SHD ne donne pas de réponse à la première question. Il semble que dans la 3^e région militaire, seul Le Havre et Caen (c'est-à-dire la SNM) étaient en 1919 des lieux de recrutement importants pour les Russes.²³ Les travailleurs militaires trouvaient cependant de l'ouvrage aussi bien dans l'agriculture que dans l'industrie. L'un des ex-soldats de la SMN fut ainsi bûcheron à Balleroy (Calvados) avant d'entrer à l'usine sidérurgique.²⁴ En avril 1919, on dénombrait dans le Calvados, selon les statistiques de la base russe, 291 travailleurs militaires russes dans l'industrie et 80 dans l'agriculture.²⁵

Quant à l'intérêt tardif de la SNM pour cette main-d'œuvre disponible, il peut s'expliquer par la structure du personnel de l'usine à la fin de la guerre et les changements qui interviennent avec l'armistice. L'usine employait de nombreux prisonniers de guerre allemands qu'il a fallu libérer à la fin des hostilités. D'ailleurs le rapport du conseil d'administration de la SNM en juin 1919 en fait mention : « Nous avons dû remplacer le contingent important de prisonniers qui avaient été affectés à notre Usine ».²⁶ Le rapport ne précise pas qui remplace les prisonniers, mais les dates concordent. Si les prisonniers de guerre allemands ont quitté la SNM fin 1918 ou début 1919, la place était vacante pour plusieurs centaines de Russes début février. Une lettre de l'officier régional à la base russe de Laval confirme la présence de prisonniers allemands à Colombelles encore à la mi-février 1919 : « Comme un certain nombre de prisonniers austro-allemands sont partis, les Russes ont été mis dans une partie

²³ Lettre du général Brulard au ministre de la Guerre, 17 mars 1919 (SHD, cote 17 N 656)

²⁴ Interview de Bernadette Polouchkine, belle-fille de Khariton Polouchkine, T.M.R. à la SNM (15 octobre 2013)

²⁵ Rapport de l'officier régional à la base russe de Laval (SHD, cote 17 N 660)

²⁶ Rapport du CA à l'Assemblée générale ordinaire du 28 juillet 1919 (fonds SMN, cote 57 J 17)

des cantonnements réservés aux prisonniers ; des travaux sont en cours pour isoler complètement les prisonniers des Russes. »²⁷

Travailleurs militaires ou prisonniers libérés ?

S'il ne fait aucun doute que les 200 premiers Russes embauchés à la SNM sont d'anciens soldats, on ne peut a priori en conclure qu'il s'agit de membres du Corps expéditionnaire envoyé par Nicolas II. En effet, en 1919 arrivent en France des milliers de soldats russes qui se sont battus sur le front oriental entre 1914 et 1917 et qui ont été faits prisonniers en Allemagne. A l'armistice, ces prisonniers russes sont libérés des camps allemands. Mais la Pologne, alors en guerre contre la Russie bolchevique, refuse leur passage sur son territoire. Ces ex-prisonniers viennent donc provisoirement grossir les rangs des travailleurs militaires russes en France. Comme les anciens soldats du Corps expéditionnaire, ils sont administrés par la base russe de Laval. Mais tandis que les soldats arrivés en France en 1916 sont devenus des T.M.R., les anciens prisonniers arrivés d'Allemagne sont étiquetés comme P.R.L. pour « prisonniers russes libérés ». Les T.M.R. relèvent du ministère de la Guerre – en février 1919, ils ne sont d'ailleurs pas encore démobilisés – mais les P.R.L. sont rapidement pris en charge par le ministère de l'Agriculture qui les affecte en totalité à des exploitations agricoles. Ainsi, on peut trouver en 1919 dans le Calvados des T.M.R. dans l'industrie et dans l'agriculture ainsi que des P.R.L. également dans l'agriculture. Mais aucun P.R.L. ne travaille dans l'industrie. Ergo, les 200 Russes envoyés à la SNM par le lieutenant Lestideau sont donc bien tous des ex-soldats du Corps expéditionnaire envoyé par Nicolas II en 1916.

Il n'est par contre pas possible d'identifier le régiment d'origine des soldats russes affectés à la SNM. Sur les quatre régiments (1^{er} et 2^e régiments de la 1^{ère} brigade, 5^e et 6^e régiments de la 3^e brigade) du Corps expéditionnaire, c'est surtout le premier où se sont exprimées les opinions bolcheviques les plus affirmées. Les soldats de la 1^{ère} brigade ont été à l'avant-garde de la révolte du camp de La Courtine. Les compagnies de travailleurs sont, elles, composées d'éléments provenant indifféremment des 1^{ère} et 3^e brigades, et rien ne permet donc de conclure quoi que ce soit sur le caractère plus ou moins bolchevique de telle ou telle compagnie de T.M.R. Les archives du SHD ne donnent aucune indication sur l'origine des soldats dans les détachements de travailleurs, sauf dans le cas très particulier de Louka Iourkine, décédé accidentellement aux Hauts-Fourneaux (voir encadré ci-dessous). *Le soldat-citoyen russe en France* publie des notices nécrologiques en indiquant le régiment d'origine des soldats décédés. Ainsi, nous apprenons que Louka Iourkine appartenait au 6^e régiment, 3^e compagnie (de soldats, non de travailleurs) et que Nicolas Golovine, décédé à l'hôpital de Caen en juin 1919, était lui aussi un soldat du 6^e régiment, mais de la 12^e compagnie. Deux mentions ne peuvent évidemment pas donner lieu à des conclusions statistiques. Avec le soldat Jean Petroff, que je présenterai plus tard et qui appartenait au 2^e régiment, on peut seulement illustrer la diversité d'origine des compagnies de travailleurs et du détachement de la SNM en particulier.

27 Lettre du lieutenant Lestideau à la base russe de Laval, 13 février 1919 (SHD, cote 17 N 660)

Louka Iourkine (1893 – 1919)

Cet ex-soldat du Corps expéditionnaire russe a le triste honneur d'être le premier T.M.R. de la SNM enterré en Normandie. Il appartenait au 6^e régiment, l'un des deux qui formaient la 3^e brigade. Celle-ci était partie d'Arkhangelsk en août 1916 et avait débarqué à Brest une dizaine de jours plus tard. Louka Iourkine était marié et père d'un enfant. Originaire d'un village du gouvernement de Viatka, à 650 km à l'est de Moscou, Iourkine y exerçait la profession de cultivateur.

Louka Iourkine est décédé à l'âge de 26 ans d'un accident du travail survenu sur les chantiers de la SNM le 24 mars 1919. Il a été enterré au cimetière de Colombelles. Néanmoins, 95 ans plus tard, aucune stèle ne porte la trace de son nom au vieux cimetière, désaffecté depuis 1938, mais toujours entretenu.

Sources : Le soldat-citoyen russe en France du 1^{er} avril 1919 ; registre des décès de Colombelles ; lettre de l'officier régional Lestideau à la base russe de Laval

2.3 Combien de T.M.R. aux Hauts-Fourneaux ?

L'historien Marc Pottier a utilisé des sources SMN pour son mémoire sur Mondeville de 1911 à 1926. Il publie les effectifs de l'entreprise, classés par nationalités, de mai 1919 à décembre 1920 et de juillet 1922 à décembre 1922.²⁸ Je n'ai pas réussi à retrouver les sources originales, mais ses chiffres sont cohérents et le total des étrangers correspond au chiffre indiqué dans le rapport du Conseil d'administration en 1920. Le tableau des effectifs mensuels de la SNM, élaboré par Marc Pottier et dont je reprends ici seulement les quatre groupes nationaux les plus importants, semble être la seule source précise encore accessible sur cette période lointaine de l'histoire de l'usine. Voyons les effectifs du 1^{er} mai au 1^{er} décembre 1919 :

	Mai	Juin	Juillet	Août	Sept.	Oct.	Nov.	Déc.
Français	2580	2756	2899	3037	3061	3260	3384	3503
Chinois	598	590	517	507	448	439	427	453
Russes	274	300	292	260	251	210	50	52
Belges	132	260	269	278	265	285	300	322

Notons tout d'abord qu'aucun autre groupe national que les quatre mentionnés ne dépasse 110 ouvriers en 1919 et Marc Pottier n'a enregistré aucun Allemand dans cette période. Le tableau ci-dessus semble indiquer que 300 soldats russes au maximum ont travaillé à la SNM. En fait, ils ont été largement plus nombreux à passer à la SNM, mais sans doute jamais plus de 300 en même temps.

Pour dénombrer exactement tous les soldats russes qui sont passés à la SNM en 1919, il aurait fallu dépouiller les 120 boîtes du fichier du personnel, classées alphabétiquement d'après le nom des ouvriers, indépendamment de leur origine géographique ou de leur date d'entrée dans l'usine. Ce travail considérable n'ayant pu être mené à son terme, il faut se contenter des quelque 24 boîtes systématiquement explorées. Voici donc les données concernant les Russes :

²⁸ Marc Pottier, *Mondeville de 1911 à 1926 ou la naissance d'un nouveau Creusot*, 1986, p. 237–242

	Fév.	Mars	Avril	Mai	Juin	Juil.	Août	Sept.	Oct.	Total
Entrées	71	31	12	13	11	4	0	3	—	145
Sorties	11	2	12	4	18	25	8	10	30	120
Reste	60	89	89	98	91	70	62	55	25	
<i>M. Pottier (fin du mois)</i>			274	300	292	260	251	210	50	

Le tableau de Marc Pottier et mes propres relevés concordent sur les tendances : le nombre de Russes aux Hauts-Fourneaux augmente jusqu'en juin, puis il diminue jusqu'en octobre. Il serait donc passé environ 500 T.M.R. en dix mois à la SNM, c'est-à-dire plus de la moitié de la Compagnie 3/1. On est toutefois loin des ambitions de l'entreprise en février. Les télégrammes conservés au SHD montrent un vif intérêt pour les T.M.R. Le 11 février, à 17h15, la SNM fait savoir aux autorités militaires :

Vous prions nous réserver 352 travailleurs russes disponibles et si usine du Creusot vous donne pas accord pour les travailleurs dépôt Besançon vous prions nous les réserver également.

Le même jour, à 17h40, Schneider confirme que l'usine du Creusot peut utiliser le contingent de travailleurs russes actuellement disponible à Besançon.²⁹ Schneider ne souhaite visiblement pas se faire doubler par une petite entreprise normande dont il détient une bonne part du capital !

2.4 Les soldats russes à la SNM – données démographiques et sociales

Quelles informations livrent mon échantillon de 145 soldats russes à la SNM ? Les fiches du personnel sont assez spartiates en renseignements, du moins par rapport à ce qu'elles seront à partir des années 1920. Cependant, on y trouve la date et le lieu de naissance des ouvriers concernés, ainsi que leur situation de famille, le nombre d'enfants, la date d'entrée dans l'usine et de sortie, éventuellement plusieurs dates, si l'homme a travaillé plusieurs périodes à l'usine. La rubrique « Personne à prévenir en cas d'accident » n'est jamais remplie, indice que la SNM considérait cette main-d'œuvre comme temporaire et donc qu'il était inutile de noter l'adresse de parents proches.

Le plus vieux travailleur militaire russe est né en 1882 et le plus jeune en 1899, c'est-à-dire qu'il avait à peine 17 ans quand il a été recruté. Les années de naissance ne sont pas fiables – le soldat Polouchkine aurait été vieilli par le prêtre de sa paroisse pour qu'il ait le droit de partir³⁰ – et elles peuvent d'ailleurs varier pour la même personne entre le fichier du personnel de la SNM et les actes d'état-civil (mariage, naissance des enfants, décès de l'intéressé). Il suffit de consulter quelques photos sur le site de l'Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense³¹ (ECPAD) pour se convaincre de l'extrême jeunesse de certains soldats. Parmi les 145 soldats que j'ai recensés à la SNM, 1894 est l'année de naissance la plus courante. 55% de T.M.R. sont nés entre 1892 et 1897. A leur arrivée en France en 1916, les soldats russes avaient donc environ 22 ans. Quand ils commencent à travailler à la SNM, ce sont déjà des adultes dans la meilleure force de l'âge.

29 Télégramme de Schneider à l'officier Lestideau (SHD, cote 17 N 689)

30 Selon un récit spontané de sa belle-fille, Bernadette Polouchkine (interview du 15 octobre 2013)

31 Voir par exemple <http://www.ecpad.fr/le-front-de-champagne-fin-avril-debut-mai-1916-et-la-presence-de-troupes-russes-au-camp-de-mailly-dans-laube>

Une caractéristique à première vue surprenante, surtout si on la compare avec les émigrés russes qui arriveront quelques années plus tard, est le fort pourcentage d'hommes mariés. Pour ceux dont la rubrique état-civil est remplie, j'ai relevé 54 hommes mariés contre 71 célibataires. Les célibataires sont légèrement plus jeunes que les hommes mariés : les premiers ont en moyenne 25 ans et les seconds 28 ans en 1919. Les plus jeunes soldats mariés sont nés en 1897. Il n'avaient que 19 ans quand ils ont quitté leur femme. Gilbert Cahen, qui a fait des recherches sur son grand-père, soldat du Corps expéditionnaire, apporte une explication plausible à cette grande proportion d'hommes mariés :

Certainement, la solde alléchante (10 roubles par mois) et l'allocation familiale promise aux engagés [...] avaient décidé Anissime, à l'instar de la plupart de ses compatriotes paysans, à s'engager dans le Corps expéditionnaire russe.³²

Il ne m'a été possible ni de vérifier le chiffre avancé par Gilbert Cahen, ni d'en évaluer la valeur réelle pour les familles concernées.³³ Cette motivation pécuniaire de l'engagement de paysans et d'ouvriers très loin de chez eux est néanmoins vraisemblable et pourrait expliquer que près d'un soldat sur deux, en tout cas pour ceux qui ont travaillé à la SNM, laissait une femme et éventuellement des enfants derrière lui.

L'origine géographique des soldats russes est très variée – beaucoup plus que ne le sera l'émigration russe des années 1920 – mais aussi difficile à cerner. La plupart des lieux de naissance sont des noms de village. Parfois, le district ou le gouvernement est indiqué et c'est par cet ajout qu'on peut apprécier la dispersion du recrutement des soldats : gouvernements de Vladimir, Perm, Oural, Viatka (nommée Kirov depuis 1934), Oufa, Kazan, Tchernigoff, Poltava, etc. C'est-à-dire, en somme, tout le territoire de la Russie tsariste. Seulement cinq ont Moscou comme lieu de naissance, et un seul est né à Saint-Pétersbourg. On peut avancer l'hypothèse que la plupart des Russes qui ont travaillé à la SNM venaient de la campagne, et qu'ils étaient des « moujiks » pour reprendre l'expression que Khariton Polouchkine utilisait pour se présenter lui-même, selon les dires de sa belle-fille. L'historien Rémi Adam décrit ainsi la composition sociale des brigades russes :

La grande majorité des soldats des 1ère et 3ème brigades provenaient des campagnes russes. Le premier régiment de la 1ère brigade offrait un visage sensiblement différent. Il était formé en effet d'éléments prolétariens et à demi-prolétariens (ouvriers, manœuvres, peintres, maçons, mécaniciens...) qui le distinguait d'emblée des autres unités du corps expéditionnaire.³⁴

Les maigres indications conservées dans le fichier du personnel de la SNM confirment l'origine rurale et paysanne des travailleurs militaires russes. Aucun noble, aucun intellectuel, aucun citadin petit-bourgeois. Ou alors, ils se sont admirablement bien cachés !

32 Gilbert Cahen, *Le temps retrouvé du soldat russe Anissim I. Otmakhov*, 2013, p.11

33 La valeur de cette somme est d'autant plus difficile à définir que l'inflation était galopante en Russie. Jamie H. Cockfield (*With Snow on Their Boots*, 1998, p.79) souligne qu'un rouble permettait en 1914 d'acheter pour 14 000 calories alimentaires, alors qu'en 1917, le même rouble n'avait plus qu'un pouvoir d'achat de 168 calories.

34 Rémi Adam, *op. cit.*, 1996, p.25

2.5 Où et comment vivaient les soldats russes de la SNM ?

Il semble que les premiers T.M.R. embauchés par la SNM aient eu plusieurs adresses, les unes après les autres. Les courriers de l'officier régional Lestideau à la base russe de Laval en attestent. La SNM, sans doute pressée de remplacer les prisonniers allemands libérés, n'arrive pas à tenir ses promesses et les Russes sont provisoirement logés dans le camp des prisonniers, ce que déplore d'ailleurs Lestideau, qui décrit ainsi le cantonnement dédié aux T.M.R. :

Le Cantonnement réservé actuellement aux Russes se compose de trois grandes baraques pouvant contenir chacune environ 80 hommes. Sur les bas-flancs il y a une paillasse avec un morceau de couverture très usagée. De plancher il n'y en a pas et dans deux des baraques il n'y a rien pour poser les bagages.³⁵

L'officier régional conclut en demandant à la base russe de Laval de surseoir à l'envoi d'un contingent plus important de T.M.R. à l'usine de Mondeville. Visiblement la SNM prend les choses au sérieux, puisque le 15 février, deux jours après sa première lettre, Lestideau se réjouit de ce que le nouveau cantonnement est « très convenablement aménagé ». C'est malheureusement aussi la seule description qu'il en donne. Mais il ajoute que ce nouveau « cantonnement n'est que provisoire ; trop petit pour recevoir les T.M.R. qui viendront des autres régions, la Direction prépare un autre cantonnement où seront seuls tous les T.M.R. affectés à l'usine. »³⁶ L'officier régional promet d'informer la base russe quand le nouveau cantonnement sera prêt. Or on ne trouve aucune autre lettre dans ce dossier concernant le logement des Russes. Les effectifs connus montrent également que le nombre des Russes n'a jamais atteint les chiffres ambitieux de la direction de l'usine. Il est impossible de dire si la SNM n'a pas eu le nombre de Russes qu'elle souhaitait parce qu'elle n'a pas résolu le problème de leur logement ou si elle s'est contentée des contingents disponibles à Évreux et a abandonné l'idée de faire venir des T.M.R. d'autres régions.

L'énigme du camp russe

Il n'est pas facile d'identifier dans quel cantonnement les Russes ont été hébergés pendant les huit mois et demi de leur séjour à Colombelles. Il existait à la fin de la Première Guerre mondiale au moins trois campements : le cantonnement chinois au sud de l'usine, le cantonnement des Algériens à l'est, et le camp de prisonniers allemands entre les deux. Pour compliquer les choses, Alain Leménorel parle d'un ancien et d'un nouveau camp chinois.³⁷ Dans la mémoire collective des habitants du Plateau, il existe aussi un camp russe, dont la date de construction est incertaine, et qui a été rasé à la suite des bombardements de l'été 1944. L'histoire de ce camp russe, selon plusieurs ouvrages sur la SMN – qui puisent tous à la même source orale – remonterait à 1915 et ce camp aurait été construit pour les soldats du Corps expéditionnaire débarqués à Brest et de passage à Colombelles avant d'aller combattre en Champagne. L'hypothèse ne résiste pas à une analyse logique : ni la date (c'est seulement en décembre 1915 que le tsar accepte d'envoyer des troupes en France), ni la capacité d'accueil (le camp

35 Lettre du lieutenant Lestideau à la base russe, datée 13 février 1919 (SHD, cote 17 N 660)

36 Lettre du lieutenant Lestideau à la base russe, datée 15 février 1919 (SHD, cote 17 N 660)

37 Alain Leménorel, *Du paternalisme à la culture d'entreprise*, 1993

russe abrite 400 personnes en 1921 – il aurait été construit pour une brigade, soit 10 000 hommes?), ni même le détour qu’impliquerait le transport de troupes de Brest vers la Champagne en passant par Caen ne soutient l’explication souvent avancée.³⁸

Le camp russe existe toutefois avant 1920, puisqu’on trouve son nom sur un plan du fonds SMN intitulé « Camp russe ; lotissement de jardins ouvriers ; projet N°2 ; Mondeville Usines 11-2-1920 ». Ce plan prouve que cet ensemble d’habitations était déjà surnommé Camp russe par son maître d’œuvre, quelques mois après le départ des travailleurs militaires russes. La localisation du camp russe ne pose pas de problème. Ce dont on n’est pas certain, c’est l’origine de l’appellation : a-t-il été construit par les Russes ou habité par les Russes (éventuellement les deux) ? D’autre part, s’agit-il du cantonnement « convenablement aménagé » dont parle Lestideau, ou du nouveau cantonnement projeté par la direction pour loger plusieurs centaines de T.M.R. ? Les sources disponibles ne permettent pas de conclure. Deux hypothèses sont envisageables : 1) Les Russes ont été logés dans l’ancien campement chinois et ont construit ce qui par la suite s’est appelé le camp russe. 2) Les Russes ont déménagé directement du camp de prisonniers vers cette Cité des pavillons, restée dans la mémoire collective comme le camp russe. La seconde hypothèse paraît la plus probable : les cités prenaient en effet souvent le nom de ceux qui y vivaient, comme le montre d’ailleurs le deuxième cantonnement russe, qui sera construit en 1923, non *par* les Russes mais *pour* eux (les émigrés cette fois). Les documents écrits sont avares en renseignements : les quelques notices dans la presse locale parlent simplement du cantonnement ; les rares fiches du personnel qui mentionnent où habitent les T.M.R. utilisent les mots « campement » ou « cantonnement » ; enfin l’acte de décès de Louka Iourkine indique qu’il est domicilié à la cantine militaire à Colombelles.

Dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre a lieu un vol de draps à Colombelles, dans le campement où logeaient les soldats russes. Il est intéressant de voir comment trois journaux décrivent cet endroit. *L'Ouest-Éclair* rapporte que « tout dernièrement, un contingent de soldats russes évacuaient les dortoirs qu’ils occupaient au cantonnement qui leur est affecté ». *Le Petit Normand* parle des « travailleurs russes qui occupaient ce local [...] dans un cantonnement ». Enfin *Le Bonhomme Normand* utilise une terminologie qui nous est plus familière : « des malfaiteurs sont entrés dans le camp russe ».³⁹

Au départ des derniers T.M.R. le 31 octobre 1919, la direction a sans doute libéré les locaux, désormais trop vastes pour les 50 Russes qui ne voulaient pas repartir en Russie. L’entreprise a probablement relogé ces quelques dizaines d’ouvriers ailleurs. Ainsi quelques fiches de Russes ayant quitté la SNM en 1920–1921 indiquent une adresse à Caen, rue Neuve Saint-Jean, où l’entreprise sidérurgique semble avoir possédé quelques immeubles :

38 Jamie H. Cockfield (*op.cit.* 1998, p.54–58) précise que la 3^e brigade a été envoyée par train de Brest à Marseille, d’où elle devait partir pour Salonique. Ce n’est qu’au dernier moment – en septembre 1916 – que la 3^e brigade fut dirigée vers le front champenois et remplacée à Salonique par la 4^e brigade.

39 *L'Ouest-Éclair*, édition de Caen, 8 novembre 1919 ; *Le Petit Normand*, 12 novembre 1919 ; *Le Bonhomme Normand*, 14 novembre 1919

Au cours de l'exercice écoulé, nous nous sommes attachés à favoriser par tous les moyens l'adaptation de notre personnel ; liaison de l'Usine avec la ville de Caen par le prolongement du tramway urbain, organisation de trains ouvriers avec les chemins de fer de l'État, aide à la constitution de coopératives et de restaurants ouvriers, développement de nos cités, location ou achats d'immeubles importants à Caen pour leur aménagement en logements ouvriers.⁴⁰

Il était certes plus facile de trouver un immeuble pour 60 personnes à Caen que pour les 300 à 400 qui formaient jusqu'en octobre le détachement des travailleurs militaires russes à la SNM.

En mars 1921, le camp russe apparaît pour la première fois dans les listes nominatives du recensement de Colombelles. Il s'appelle alors la Cité des pavillons. Y habitent 421 personnes parmi lesquelles seulement trois Russes : Jean Petroff, son épouse Jeanne Férion, née à Evreux, et leur fils Serge, né à Damville (Eure) en 1919.

Jean Petroff (1890 – après 1948)

Le soldat Jean Michailovitch Petroff – ou Ivan Pietroff, comme il est enregistré dans le fichier de la SNM – est né à Borisoglebsk, dans le gouvernement de Tambov, en Russie centrale. Soldat du deuxième régiment d'infanterie spéciale (donc de la fameuse 1^{ère} brigade « probolchevique »), Jean Petroff s'est marié à Evreux le 20 février 1919 avec Jeanne Férion, domiciliée à Damville (20 km d'Evreux). Il est possible qu'il ait travaillé comme T.M.R. dans une ferme dans cette localité.

Petroff entre à la SMN le 11 juin 1919 comme électricien, ne repart pas en Russie le 31 octobre 1919, mais reste à la SNM où il fait fonction de chef d'équipe à partir du 1^{er} avril 1920. Son fils Serge est né à Damville en novembre 1919. Petroff doit sans doute attendre d'être officiellement démobilisé pour pouvoir faire venir sa famille à Colombelles. En mars 1921, il est domicilié à la Cité des pavillons – alias le camp russe – avec sa femme et son fils. Petroff quitte la SNM le 29 mai 1922. Raison invoquée sur sa fiche : retourne en Russie. Entre temps est née une fille à Colombelles, Marie-Thérèse, en avril 1921. La famille Petroff n'est plus à Colombelles ni dans les communes voisines dans les recensements suivants.

Jean Petroff est-il vraiment retourné en Russie ? A-t-il le cas échéant pris sa famille avec lui ? Aucune mention de divorce sur l'acte de mariage de Jean Petroff et Jeanne Férion, aucune indication de décès sur l'acte de naissance de l'épouse. Mais l'acte de naissance de Marie-Thérèse Petroff comporte dans la marge la mention de son mariage à Saint-Ouen en 1948. A priori donc, la mère serait restée en France avec ses enfants ?

Mais surprise ! L'acte de mariage de Marie-Thérèse Petroff précise : fille de Jean Petroff, sans profession, et de Jeanne Férion, sans profession, son épouse, domiciliés à Borisoglebsk (Russie). Ivan Pietroff est donc bien reparti en Russie, avec sa femme. Peut-être Marie-Thérèse, trop petite en 1922, est-elle restée en France avec ses grands-parents ?

Sources : fichier du personnel SMN ; registres d'état-civil de Colombelles, Evreux, Damville, Saint-Ouen ; recensement 1921 Colombelles

40 Rapport du Conseil d'administration à l'Assemblée générale ordinaire du 28 juillet 1919 (fonds SMN)

N° 4



Mariage
de Petroff
Jean Michailovitch
et de Ferion
Jeanne Angèle

20 Février



Archives départementales de l'Eure

COPIE

Cote :

2E 7705

Le vingt février mil neuf cent dix neuf, quatre heures du soir, devant nous, Paul Darnoiseau, Conseiller municipal, Officier de l'état civil par délégation du Maire et par suite du décès de l'adjoint, Ont comparu publiquement en la maison communale Jean Michailovitch Petroff, Soldat au deuxième régiment d'Infanterie

Spéciale, domicilié à Borisaglobok, Russie, résidant actuellement à Damville, né le douze octobre mil huit cent quatre vingt dix, à Cernoffes, Gouvernement de Samboff, Russie, fils majeur, de feu Michel Gorovitch Petroff et de Maria Dobricova Korotkova. s'annulant

Et Jeanne Angèle Ferion, couturière, domiciliée et résidant à Damville, née le vingt neuf janvier mil huit cent quatre vingt dix huit, à Cerey, fille majeure de feu Jules Elemeut Ferion et de Marie Louise Le Guillouez, journalière, demeurant à Damville, ici présente et consentante. — Sauter Part

Les futurs époux déclarent qu'il n'a pas été fait de contrat de mariage, aucune opposition n'ayant été faite les contractants ont déclaré l'un après l'autre, vouloir se prendre pour époux, nous avons prononcé au nom de la loi que Jean Michailovitch Petroff et Jeanne Angèle Ferion sont unis par le mariage. Dont acte en présence de :

1° Jean Prosareff vingt trois ans, Soldat au premier régiment d'Infanterie spéciale, 2° Edmond Auguste Lelièvre, quarante deux ans, Secrétaire de mairie, demeurant à Damville, amis de l'époux, 3° Eugène Celestin Corbin, quarante neuf ans, jardinier à Ternoisville Seine & Oise, oncle de l'époux, 4° Georges Albert Ducey, quarante six ans, cultivateur aux Estarts, Corbin del'époux.

Le lecture faite les époux, la mère, del'époux et les quatre témoins ont signé avec nous.

Jean Petroff
Jeanne Ferion
G. Ducey
Eugène Corbin
Prosareff
Darnoiseau

Acte de mariage de Jean Petroff – à noter que son témoin est un soldat du 1^{er} régiment.

Conditions de travail et de salaire

Si l'on sait peu de choses du logement des Russes, on en sait encore moins de leur façon de vivre, de leurs rapports entre eux, avec les Français, de leurs opinions, de leurs activités hors de la SNM, etc. Ils n'ont laissé que peu de traces dans les archives de la Société et dans la presse locale. Peu de rixes mentionnées dans les journaux comme pour les Nord-Africains ou les Chinois. Aucune condamnation pour coups et blessures ou beuverie sur la voie publique, que les feuilles à 10 centimes s'empressent habituellement de commenter.

Ici encore, ce sont les lettres du lieutenant Lestideau à la base russe de Laval qui nous donnent le plus d'informations, bien plus précises sur les conditions de travail que sur le logement :

La Société applique aux travailleurs russes le règlement qui a été mis au point le 19 février pour les ouvriers français. Il lui est impossible d'avoir un règlement différent pour les Russes.

1°) Les ouvriers russes sont traités au point de vue salaire sur le même pied que les ouvriers français. Le salaire minimum pour un manœuvre est de 0^F65 l'heure. Après huit jours de présence, ce taux est porté à 0^F70, puis à 0^F80 après un mois de présence. De plus une indemnité de cherté de vie est accordée à tout ouvrier manœuvre. Elle est de 3^F. Le salaire est naturellement plus élevé pour les spécialistes.

2°) Les ouvriers désignés pour certains services doivent alternativement travailler une semaine de jour et une semaine de nuit. Au moment du passage du service de jour au service de nuit, ce qui arrive deux fois par mois, ils doivent travailler 24 heures. Les ouvriers désignés pour ces services doivent chaque jour ou chaque nuit 12 heures de présence à l'usine. Ils doivent emporter leur repas de midi qu'ils consomment sur place.

Le salaire minimum est donc de $0^F80 \times 12 = 9,60 + 3^F = 12^F60$.

L'officier régional demande dans la même lettre⁴¹ quelles sanctions il doit prendre contre ceux qui éventuellement refuseraient de travailler la nuit. Il propose que les prochains T.M.R. affectés à la SNM soient prévenus sur le travail de nuit et précise que sur les 200 travailleurs qu'il a envoyés à Caen, 170 ont accepté les conditions de travail. Lestideau laisse également entendre que les conditions sont jugées avantageuses par les Russes : « Beaucoup de travailleurs russes retour d'équipe demandent à partir dans cette usine ». La base russe de Laval répond à propos du travail de nuit qu'« il serait abusif de prendre des sanctions contre ce refus ».

Le salaire des manœuvres de la SNM est-il élevé ? Bien sûr, la réponse dépend du groupe avec lequel on les compare. Les P.R.L. réquisitionnés par le ministère de l'Agriculture, sont bien moins payés : salaire par jour ouvrable (minimum) 1^F67, nourriture et logement à la charge de l'employeur.⁴² Le salaire ouvrier est d'autre part supérieur à la solde militaire, ce qui explique que les T.M.R. (pas seulement ceux de la SNM) ne prennent pas les permissions auxquelles ils ont pourtant droit :

Gagnant parfois de bons salaires, ils n'ont aucun désir d'un congé pendant lequel ils seraient réduits à leur simple solde, et ils préfèrent se contenter des distractions, comme le cinéma par exemple, qu'ils peuvent se procurer pendant les heures de loisir dans les agglomérations voisines de leurs cantonnements.⁴³

41 Lettre du lieutenant Lestideau à la base russe, datée 22 février 1919 (SHD, cote 17 N 660)

42 Lettre du préfet de l'Orne aux maires du département (*L'Ouest-Éclair*, édition de Caen, 15 février 1919)

43 Lettre du colonel Barjonet de la base russe au ministre de la Guerre, sur la faible fréquentation par les T.M.R. du Centre d'hébergement de Lesneven, janvier 1919 (SHD, cote 17 N 654)

Avec une semaine de travail de 72 heures dans des conditions pénibles, on est en droit de se demander si les travailleurs russes de la SNM avaient vraiment des heures de loisir ! Il n'est par ailleurs pas connu comment la loi des huit heures votée en avril 1919 fut appliquée pour les T.M.R.

Peu de fiches du personnel mentionnent le salaire des ouvriers, et quand elles le font, les dates sont si différentes que les comparaisons en deviennent difficiles. Pourtant, nous avons le salaire d'Ivan Pietroff, dont j'ai déjà parlé. Sa fiche indique son salaire à l'arrivée, soit en juin 1919 : 0,95 fr. Le salaire de Pietroff passe ensuite à 1,575 + 0,325 puis à partir du 1^{er} avril 1920 à 1,575 + 0,50 fr. La fiche n'explique pas ces chiffres, mais précise que Pietroff fait les « trois postes ». La prime horaire de 0,50 fr. est peut-être la prime de nuit ? Le salaire augmente encore à compter du 1^{er} février 1921. La fiche indique alors un salaire de 1,80 + 2,60 + 1 fr.

Si les Russes semblent accepter les conditions de travail et de salaire, les employeurs sont de leur côté satisfaits de leurs travailleurs russes. Le lieutenant Lestideau prévient ses supérieurs, à l'automne 1919, des inconvénients à rapatrier de nombreux T.M.R. en un temps record :

J'ai pris toutes les mesures possibles, mais je n'ai pu cependant éviter les plaintes des employeurs qui tous tiennent aux soldats russes qu'ils ont [...]. Les soldats russes qui restent dans la 3^e région sont considérés par les employeurs comme bons ouvriers et comme nécessaires à la bonne marche des exploitations. Aucun soldat ne peut être actuellement rapatrié sans causer de dommage à l'employeur.⁴⁴

Comme pour confirmer la symbiose économique entre les employeurs et leurs travailleurs russes, l'officier ajoute dans la même lettre : « Un très grand nombre de soldats m'ont adressé des demandes pour rester en France ». La plainte du lieutenant est réitérée au rassemblement, début octobre, de 200 T.M.R. afin de les diriger sur Marseille pour leur rapatriement. L'officier envoie même un télégramme pour faire savoir que « l'enlèvement de 200 travailleurs russes réellement indispensables donne lieu à des plaintes très graves des employeurs ». Mais les ordres sont exécutés, et la SNM perd en octobre 160 T.M.R., soit les quatre cinquièmes de cette main-d'œuvre.

2.6 Les travailleurs militaires – agitateurs politiques ?

Si les employeurs sont globalement contents de leurs travailleurs russes, cela n'empêche pas que cette catégorie de main-d'œuvre n'est pas toujours la plus docile qui soit. Les meneurs bolcheviques du camp de La Courtine ont beau avoir été isolés et envoyés soit en Afrique du Nord, soit sur l'île d'Aix, les traces d'une conscience politique révolutionnaire se retrouvent dans de nombreux documents. La lettre déjà citée du préfet de l'Orne envoyée aux maires de son département en février 1919 souligne l'une des principales différences entre les soldats du Corps expéditionnaire et les prisonniers de guerre libérés d'Allemagne. Le préfet n'hésite pas à exprimer sa préférence pour ces derniers : « Il résulte de l'enquête à laquelle j'ai fait procéder que les soldats mis à notre disposition se présentent dans de meilleures conditions de mentalité et de discipline que ceux qui ont été employés jusqu'à ce jour. »

44 Lettre à la base russe consécutive au rapatriement de 93 soldats russes de la Compagnie 3/1 le 4 septembre 1919 (SHD, cote 17 N 660)

Peut-être le préfet fait-il allusion aux travailleurs militaires russes d'Alençon, dont le journal socialiste et syndicaliste *Le Populaire Normand* se félicite de la conscience politique :

Depuis quelque temps, nous avons une centaine de soldats russes. Ils déambulent paisiblement dans les rues de la ville, la plupart du temps par groupes de quatre ou cinq. Rarement, on les rencontre dans les cafés. Un certain nombre d'entre eux parlent français. Si vous les interrogez, ils vous avouent sans détour qu'ils demandent à retourner dans leur pays, et qu'ils ne veulent pas travailler en France pour des capitalistes, qui leur offrent d'ailleurs des salaires dérisoires.⁴⁵

L'auteur de l'article s'enchantait naturellement de ce que les soldats russes lisent *L'Humanité*, l'hebdomadaire socialiste *La Vague* ou encore l'organe officiel de la SFIO *Le Populaire*. L'enthousiasme du correspondant dépasse sans doute de loin la réalité : ces soldats qui n'ont pas appris le français en Russie ont été trop isolés des Français, d'abord sur le front, puis à La Courtine et enfin dans les compagnies de travailleurs pour qu'ils soient capables de lire les journaux français. Mais il est possible qu'un des camarades plus instruit que les autres fasse une traduction orale des journaux qu'il achète.

On ne trouve pas d'articles sur les soldats russes de la SNM dans les feuilles socialisantes du Calvados. Pourtant l'historien Pierre Cofrier a noté dans son livre *L'éveil d'un monde ouvrier 1789-1919* que des soldats russes avaient participé au défilé du 1^{er} mai 1919 à Caen. Un rapport du commissaire de police de Caen note à propos de la manifestation de ce 1^{er} mai :

Cette manifestation s'est déroulée sans aucun incident. A noter cependant la présence avec le Syndicat des Métaux d'une quinzaine de soldats russes travaillant aux Hauts-Fourneaux et dont un portait une bannière rouge sur laquelle on lisait « Internationale ouvrière ». [...] La dislocation s'est faite après deux ou trois chansons chantées par les soldats russes.⁴⁶

Les dossiers des ex-T.M.R. dans le fichier du personnel contiennent quelquefois des allusions à un tempérament politiquement incorrect pour la direction de la SNM, tel le commentaire suivant daté du 19 avril 1920 : « réglé d'office ce jour comme propagandiste bolcheviste, s'absentant environ 5 jours par quinzaine. A ne pas réembaucher, dangereux pour l'ordre ».⁴⁷ Le terme « bolcheviste » est cependant rarement utilisé dans les fiches du personnel.

En 1925, un ex-soldat du Corps expéditionnaire, André Gorbenko, est renvoyé avec le motif : « discussion avec le 1^{er} lamineur ; s'est battu au travail ». Quand on sait qu'un bon nombre d'émigrés, arrivés à partir de 1922, travaillaient aux laminoirs, on peut imaginer une discussion à caractère politique entre un ex-T.M.R. probolchevique et un émigré viscéralement antibolchevique, une discussion qui aurait mal fini pour Gorbenko. L'hypothèse est d'autant plus plausible qu'André Gorbenko, réembauché le 23 avril 1927, quitte définitivement la SMN un mois et demi plus tard avec le motif : retourne en Russie !

Il y a d'autres façons de protester contre les chefs. L'ex-T.M.R. Nikifor Saoutine fait une sortie remarquée. Il ne se considère pas peut-être pas lui-même comme un bolcheviste, mais une partie de son entourage dans l'usine ne partage visiblement pas ses vues politiques...

45 *Le Populaire Normand*, vendredi 5 septembre 1919

46 Lettre du commissaire central de Police au Préfet du Calvados, datée 1^{er} mai 1919 (copie de ce document aimablement fourni par Pierre Cofrier)

47 Fiche de Simon Pouchkareff, entré à la SNM le 14 février 1919. Il est tout de même réembauché le 3 juin 1920, mais quitte définitivement la SNM en novembre 1923, quelques semaines après son mariage.

Nikifor Saoutine (1896 – après 1960)

Né à Doudensky (gouvernement d'Orenbourg, dans l'Oural méridional), Saoutine a été embauché à la SNM dès le 14 février 1919. Il est d'abord surveillant, puis interprète dans plusieurs services. Il passe aux laminoirs le 12 décembre 1919, puis doit devenir manœuvre aux aciéries le 6 septembre 1921. Il refuse cette mutation et quitte la SNM le 7 septembre. Sans doute ne trouve-t-il pas mieux ailleurs puisqu'il retourne à l'usine, comme manœuvre aux laminoirs, à partir du 21 septembre. Il passe pontonnier le 12 décembre de la même année, mais sort de l'usine le 8 mai 1922.

La SNM note à son propos : « a fait preuve d'un mauvais esprit en se faisant régler – n'est pas un esclave ! ». Le dossier de Saoutine, bien fourni, comporte même une lettre de dénonciation signée par un ouvrier français :

Je tiens, moi, bon patriote et ouvrier consciencieux, à vous soumettre un cas, entre tant d'autres, révoltant. Un étranger, un ennemi de notre pays, enfin un Russe, le nommé Saoutine, recommandé par je ne sais qui, par un bolcheviste, sans doute, travaille un jour sur deux, si c'est la nuit il dort, si c'est le jour, il fait de la politique contre le pays, contre l'usine, contre les chefs [...]

Saoutine est absent pendant l'été 1922, mais se présente à nouveau au bureau d'embauche de l'usine le 30 septembre. Mais il n'est pas repris et on perd définitivement sa trace. Qu'est-il devenu ? Il est retourné en Union soviétique, d'où il a écrit à la SMN en 1960 pour obtenir un certificat de travail pour sa retraite !

Source : dossier de Nikifor Saoutine dans le fichier du personnel de la SMN

2.7 Les soldats russes qui ne sont pas repartis en 1919

Les dates de retour en Russie des soldats russes présents en France varient énormément suivant les sources : entre 1918 et 1922. Essayons d'y mettre un peu d'ordre !

Le rapatriement – des dates erronées

Rémi Adam mentionne l'intention initiale des autorités françaises de renvoyer tous ces Russes probolcheviques chez eux dès la fin 1917, intention non mise à exécution à cause de l'opposition des militaires français qui avaient besoin des bateaux devant transporter les troupes russes pour acheminer des armements vers le nord de la Russie. L'ECPAD, qui dépend directement du ministère de la Défense affiche sur son site qu'« en juillet 1919, tous les Russes sont rapatriés à Odessa »⁴⁸. Si les archivistes de l'ECPAD avaient consulté un tant soit peu les cartons du SHD, ils auraient rapidement découvert qu'en juillet 1919, il y avait encore plusieurs milliers de soldats du Corps expéditionnaire russe sur le sol français, entre autres à Colombelles.

A l'inverse, la série télévisée néerlandaise *In Europa* qui consacre une grande partie de son sixième épisode au Corps expéditionnaire russe en France prétend que les soldats russes ont pu retourner en Russie seulement après 1922⁴⁹, ce qui est évidemment encore plus inexact que l'erreur de quelques mois de l'ECPAD. Les archives du SHD donnent raison à Rémi Adam. En février 1920, il n'y

48 Source : <http://www.ecpad.fr/le-front-de-champagne-fin-avril-debut-mai-1916-et-la-presence-de-troupes-russes-au-camp-de-mailly-dans-laube>

49 La série est accessible gratuitement sur Internet : <http://www.geschiedenis24.nl/in-europa/speellijst.html>

avait plus de soldats russes dans la 3^e Région militaire. Seulement deux compagnies de travailleurs existaient encore à cette date dans toute la France, l'une à Paris et l'autre à Marseille.⁵⁰

En ce qui concerne les travailleurs russes de la SNM, leur nombre diminue très peu avant octobre. Peut-être l'officier régional a-t-il choisi d'épargner le plus gros employeur de T.M.R. de la 3^e Région militaire ? Lestideau se plaint à la base russe qu'il a eu beaucoup de mal à réunir 93 hommes (T.M.R. et P.R.L.) le 4 septembre pour les acheminer vers Marseille. Le 18 octobre, il n'a pu envoyer que 176 hommes alors qu'on lui en demandait 200. Concernant la SNM, des départs groupés de T.M.R. ont eu lieu les 19 juin, 2 septembre, 10 octobre et le dernier le 31 octobre. En novembre, il y a encore une cinquantaine de Russes à la SNM, mais ils n'ont déjà plus le statut de travailleurs militaires.

Après le 1^{er} novembre, plus de T.M.R.

Les ex-soldats qui ont décliné l'offre de rapatriement en Russie changent alors de statut. Avant même leur démobilisation le 1^{er} novembre 1919, ils pouvaient demander à rester en France – et donc à ne pas bénéficier du rapatriement – s'ils avaient un contrat de travail (le plus souvent chez leur dernier employeur quand celui-ci voulait les garder) et une attestation de bonne conduite de la part de la mairie de leur domicile. Les ex-soldats reçoivent alors une carte verte de travailleur étranger qui leur donne le droit de travailler et de résider en France. Ils sont bien sûr libres de quitter à tout moment l'établissement qui les employait encore au 31 octobre et de trouver un nouvel employeur. On rencontre ainsi à la SNM en 1920 trois catégories d'ex-T.M.R. Il y a d'abord ceux, les plus nombreux, qui ont continué à travailler aux Hauts-Fourneaux après le 31 octobre 1919 comme si de rien n'était. Ensuite, il y a ceux qui ont tenté leur chance ailleurs, puis qui sont revenus et ont été réembauchés à la SNM. Enfin, il y a ceux qui n'ont pas été travailleurs militaires à la SNM, mais qui y arrivent en 1920 soit directement de la base militaire russe de Laval, soit en provenance d'autres détachements.

Si le fonds SMN livre peu de traces facilement lisibles du passage de soldats russes dans le personnel de l'usine, la mémoire collective des ouvriers fonctionne mieux, comme en témoigne ce passage d'un livre de l'ancien ouvrier Marie-Jean Cheminade :

Et toi, ami lamineur, te souviens-tu? Quand, en 1916, tu fuyais ta Russie natale et t'engageais dans l'armée française, t'en souviens-tu? Démobilisé, tu entres à la «Normande», aux «Gros trains»... Bien des années passèrent et c'est là que je fis ta connaissance après la reconstruction toute fraîchement terminée, le 12 septembre 1951.⁵¹

En dépit d'une certaine confusion des faits dans ces souvenirs d'avant-guerre (les soldats russes arrivés en France en 1916 n'ont ni fui la Russie, ni combattu dans l'armée française), il ne fait aucun doute que le Russe désigné ici est un ancien soldat du Corps expéditionnaire. Après enquête sur l'identité de ce lamineur, il s'avère que cet homme d'âge mûr en 1951 était effectivement un soldat du Corps expéditionnaire, arrivé en France à l'âge de 20 ans et embauché à la SNM le 16 mars 1920. C'est assurément un ancien T.M.R., mais non issu du détachement à la SNM.

50 SHD, cote 12 N 3

51 Marie-Jean Cheminade, *SMN : Pour le souvenir*, 2003, p.94

Le nombre de Russes à la SNM – la quasi-totalité étant d’anciens T.M.R. – oscille entre 50 et 75 hommes de novembre 1919 à décembre 1920⁵². Pendant toute la seconde moitié de 1920, la SNM emploie entre 60 et 70 Russes. Ni Marc Pottier, ni Alain Leménorel n’ont de chiffres pour 1921. Les statistiques recommencent à partir du 30 juin 1922, mais à cette date vient d’arriver le premier groupe d’émigrés russes.

Que deviennent ces 60 à 70 ex-soldats russes ? En extrapolant à partir des chiffres de mon échantillon, on obtient les nombres suivants :

	1920	1921	1922	1923	1924	1925
Ex-T.M.R. sortis de la SNM (base = 145 soldats)	5	3	4	3	3	1
Ex-T.M.R. encore à l’usine (base = 145 soldats)	17	14	10	7	4	3
Nombre réel d’anciens soldats ?	65	54	38	27	15	12

Les effectifs étant très faibles, il faut considérer les résultats (dernière ligne) avec la plus grande circonspection. Après 1925, il n’y a dans mon échantillon plus aucune sortie d’anciens travailleurs militaires jusqu’à la guerre. Cette stabilisation à environ dix ex-soldats après 1925 est corroborée par une autre recherche, celle des 300 Russes qui travaillent encore à la SMN en 1940. Parmi ces 300 ouvriers, dix ont été embauchés pour la première fois en 1919 ou 1920 et sont donc en toute vraisemblance d’anciens soldats du Corps expéditionnaire.

Les retours en Russie

Pourquoi les ex-T.M.R. qui avaient choisi de ne pas être rapatriés sont-ils partis de la SNM les uns après les autres de 1920 à 1925 ? Les informations sur les fiches du personnel sont trop rares pour permettre de répondre à cette question. Dans trois cas⁵³ sur 19, la fiche indique que l’ouvrier retourne en Russie. En fait, ce chiffre est sans doute bien au-dessous de la réalité puisque le plus souvent le motif du départ n’est pas indiqué. Ces retours en Russie (ou plus exactement l’intention proclamée de ce retour) ont lieu en 1923 et 1924, à une période où la guerre civile est terminée et où la Russie fait une pause dans son programme socialiste en instaurant la Nouvelle politique économique (NEP). Certains voyaient dans la NEP un pas en arrière de la part de Lénine, et il n’est peut-être pas étonnant que ces ex-soldats, souvent ouvriers ou paysans au départ, aient choisi de retourner au pays quand la situation donnait des signes de stabilisation. Les probolcheviques étaient déjà partis en octobre 1919. Entre 1922 et 1925 partent ceux qui peuvent s’acclimater au communisme, s’il prend une forme moins agressive que le communisme de guerre des années 1917–1921.

52 Marc Pottier, *op.cit.*, 1986, p.237–239

53 Parmi ces trois cas, ne sont comptés ni Jean Petroff, ni Nikifor Saoutine, dont les fiches ont été découvertes après que j’ai cessé de faire un dépouillement exhaustif de 24 boîtes (830 fiches de Russes).

Les soldats russes qui font souche en Normandie

Après 1925, les ex-soldats russes qui travaillent encore à la SMN s'installent dans le Calvados pour longtemps. Un point commun rélie la dizaine de Russes de 1919–1920 encore aux Hauts-Fourneaux en 1940 : ils sont tous mariés ou en situation de vie maritale avec des Françaises.

Ceux qui font souche à Colombelles se sont tous mariés assez tôt – au cours des années 1920 – avec des Françaises. Ces couples sont généralement stables. Il y a certes un taux de divorces supérieur à la moyenne de l'époque⁵⁴, puisque sur 8 actes de mariages trouvés pour ce groupe, trois comportent dans la marge une mention de divorce. Mais même dans ces trois cas, la durée de vie commune n'a jamais été inférieure à dix ans, les trois divorces ayant été prononcés en 1934, 1937 et 1955 pour des unions célébrées respectivement en 1924, 1925 et 1927. Cinq couples ont des enfants, deux ou trois dans chaque foyer. On peut presque conclure que dans 100% des cas, l'épouse ou la concubine a été un facteur à la fois de stabilisation et d'intégration. D'ailleurs trois de ces dix ex-soldats russes opteront pour la nationalité française longtemps avant la Seconde Guerre mondiale.

Cette dizaine d'ex-soldats restés ou revenus à la SNM va petit à petit se fondre avec les centaines de Russes blancs, émigrés ou réfugiés, qui seront recrutés par la SNM à partir de juin 1922. Mais cette fusion des deux groupes se fait surtout au niveau des chiffres. Au niveau culturel, social et politique, tout ou presque sépare ces ex-soldats d'origine rurale des Cosaques, militaires et intellectuels qui forment une bonne part des émigrés. Quelques éléments peuvent avoir participé aux deux combats, contre les Allemands en France, puis contre les rouges en Russie. L'un de mes informateurs m'a raconté que son père s'était battu en France en 1916, était retourné ensuite en Russie pour se battre du côté des blancs, puis était revenu définitivement en France en 1925.⁵⁵ Cette appartenance au Corps expéditionnaire puis aux armées blanches ne pouvait de toute façon être qu'exceptionnelle ou concerner surtout des officiers.

Un certain nombre d'ex-T.M.R. de la SNM sont restés dans la région après leur sortie de l'usine sidérurgique. J'en ai trouvé au moins deux qui se sont mariés dans les années 20 à Caen, alors qu'ils avaient quitté les Hauts-Fourneaux depuis plusieurs années. L'un était chauffeur, l'autre valet de chambre. Quant à Simon Pouchkareff, indésirable à Colombelles à cause de ses opinions probolcheviques, il semble qu'il se soit installé avec sa femme à Trouville, où madame Pouchkareff était devenue tenancière d'un café au début des années 30.

Finissons ce chapitre par le portrait d'un camarade de Nikifor Saoutine qui, lui, n'est jamais reparti en Union soviétique : Khariton Polouchkine.

54 Le taux de divorces en France est d'environ 8 pour 100 unions dans l'entre-deux-guerres. (INED, *Population et Sociétés*, n°37, juin 1971)

55 Interview de Daniel Arestoff le 15 septembre 2013

Khariton Polouchkine (1895 – 1978)

Ce « moujik », comme il aimait se présenter lui-même, d'après sa belle-fille, est né à Saratov, à 850 km au sud-est de Moscou. Il est arrivé en France par la Sibérie, ce qui indique qu'il faisait partie de la 1^{ère} brigade, passée par le port de Dalian en Mandchourie. Embauché à la SNM le 26 mars 1919, il y reste jusqu'à sa retraite en 1960, avec une courte interruption en 1944–1945 à la suite de la destruction de l'usine !

Khariton Polouchkine se marie à Caen en 1924 avec une Française, Suzanne Piat, et ils ont trois enfants en 1924, 1926 et 1927. Si les deux premiers ont des prénoms typiquement russes – Nadine (=Nadejda) et Michel (=Mikhail) – le troisième reçoit un nom bien français sans équivalent en russe : Claude. Volonté d'adaptation ou influence de l'épouse ? Sans doute un peu des deux.

Khariton Polouchkine obtient la nationalité française en 1934. Logé d'abord par la SMN sur le Plateau, il s'émancipe à partir de 1929 et va habiter à quelques kilomètres des cités ouvrières, dans le monde « civil », en l'occurrence dans le bourg de Giberville. A l'usine, il monte rapidement en grade, devient d'abord chef fondeur puis contremaître adjoint à la fabrication.

Après plus de 40 ans de vie commune, Suzanne et Khariton Polouchkine partagent aujourd'hui la même tombe au cimetière de Giberville. Khariton Polouchkine est sans doute l'exemple même du soldat russe qui s'est bien intégré à la société française, même si son fort accent trahissait facilement son origine slave !

Sources : dossier de Khariton Polouchkine dans le fichier du personnel SMN ; interview de sa belle-fille ; recensements et registres d'état-civil

Troisième partie :

Les Russes de la SMN dans les années 20

3.1 La Russie, les émigrés et l'Europe

Si la guerre se termine en France le 11 novembre 1918, elle continue à l'est de l'Europe.⁵⁶ En Russie, les bolcheviques ont pris le pouvoir en promettant des terres aux paysans et la fin de la guerre aux soldats. La paix est en effet signée entre la Russie bolchevique et l'Allemagne à Brest-Litovsk le 3 mars 1918. Cette « paix honteuse » pour beaucoup d'officiers russes est une des causes majeures de la guerre civile qui ensanglante la Russie de 1918 à 1920. L'émigration russe commence véritablement avec la défaite des armées blanches, et plus particulièrement le retrait de l'armée Wrangel de Sébastopol en novembre 1920. Les chiffres de Marina Gorboff concernant le retrait de novembre 1920 sont peut-être les seuls sur lesquels tous les historiens de l'émigration russe s'accordent :

Par une journée sans vent, entassés à trois mille sur des bateaux de 600 places, les derniers soldats de l'armée Wrangel – 130 000 hommes – embarquent à Yalta, en Crimée... [...] Il faut alors six jours pour atteindre Constantinople. Novembre 1920 demeure pour les Russes une date fatidique, celle de l'ultime défaite.⁵⁷

Le départ des restes de l'armée Wrangel sonne la fin de trois ans de guerre civile. Le pays a été ravagé, d'abord par la Première Guerre mondiale, puis par des barbaries dont tous les camps en présence portent une part de responsabilité. En Russie même, Lénine tente de reconstruire l'économie sur des bases communistes. L'année 1921 est difficile pour les bolcheviques : ils doivent affronter la première révolte de soldats qui, pourtant, avaient accueilli la Révolution avec ferveur : c'est le soulèvement des marins de Cronstadt, réprimé dans le sang. Puis, Lénine doit faire provisoirement marche arrière pour éviter d'autres révoltes des ouvriers de Petrograd. C'est la mise en place de la NEP, qui autorise à nouveau une certaine économie privée côte à côte avec le secteur contrôlé par l'État. L'URSS, établie en 1922, ne se fermera vraiment et pour longtemps qu'avec la prise de contrôle du pouvoir par Staline, ce qui se fait petit à petit à partir de 1926 et se concrétise par le premier plan quinquennal de 1928.

Les émigrés, eux, arrivent en Europe à partir de 1920. Mais ils ne restent pas au même endroit pendant longtemps. C'est ce qui rend leur comptage difficile et donne des estimations contestables. Ils sont ballottés d'un pays à l'autre, en fonction de l'évolution des économies nationales et de l'intérêt que leur portent les dirigeants politiques des différents pays d'accueil. La France n'est pas le premier point

⁵⁶ Dans l'émission *La Fabrique de l'histoire* (France Culture) du 3 mars 2014 sur le passé de l'Ukraine, l'historien Daniel Beauvois parle d'une guerre de huit ans (1914–1922).

⁵⁷ Marina Gorboff, *La Russie fantôme*, 1995, p.11

de chute, loin s'en faut, sauf pour les élites politiques, mais celles-ci sont peu nombreuses et restent confinées à Paris. Ce sont d'abord la Serbie, la Bulgarie, la Turquie ainsi que la toute jeune Tchécoslovaquie et l'Allemagne qui ouvrent leurs port(e)s. La Serbie comme un geste de remerciement pour l'engagement de la Russie aux côtés de la Serbie en 1914, la Bulgarie par proximité culturelle, la Turquie par obligation géographique et parce qu'elle n'a pas le choix avec des troupes françaises et anglaises sur son sol. La jeune Tchécoslovaquie a élu un président, Tomáš Masaryk, social-démocrate et russophile. Enfin l'Allemagne n'accueille pas vraiment les Russes, mais ce sont plutôt les Russes qui choisissent l'Allemagne. La conjoncture des années 1920 va peu à peu changer la donne. L'Allemagne entre dans une profonde crise économique en 1923, et les Russes doivent chercher ailleurs les moyens de survivre. Les pays balkaniques n'ont pas les moyens de leurs ambitions amicales envers les émigrés russes. La Tchécoslovaquie soutient la culture russe, mais se présente comme une démocratie peu encline à donner caution aux velléités réactionnaires de bon nombre de Russes blancs. Et finalement, la France manque cruellement de main-d'œuvre après l'hécatombe de la Première Guerre mondiale.

Voilà donc, à gros traits, la situation qui a amené 70 000 émigrés russes à venir s'installer en France. C'est d'un côté la nécessité de gagner son pain, de l'autre un besoin aigu de travailleurs valides. Les anciennes relations entre les élites culturelles des deux pays (qu'on se souvienne de l'amitié de Catherine II pour Voltaire ou des séjours de Tourgueniev en France) ont très peu joué pour la masse de réfugiés venus s'installer en France. C'est avant tout une question de survie économique pour les émigrés et une opportunité de main-d'œuvre pour des entreprises industrielles qui font se rencontrer employeurs français et réfugiés russes. Colombelles et les Russes de la SMN ne font pas exception.

3.2 Russes et autres immigrés – comparaisons régionales

Pour bien comprendre la place des Russes à la SMN, il est nécessaire de les replacer dans un cadre d'ensemble, au niveau national d'abord et très sommairement, puis d'une façon plus détaillée au niveau départemental.

En 1931 apparaît pour la première fois un volume de statistiques, issues du recensement de 1926, spécialement consacré aux étrangers et naturalisés. Suivront des volumes de facture semblable pour les recensements de 1931 et 1936. Ce sont essentiellement de ces ouvrages que je tire les statistiques présentées ici. Présentons d'abord rapidement la répartition des Russes au niveau national et en fonction des branches économiques :

Les Russes se rencontrent principalement dans les industries de transformation : 22 400 sur un peu plus de 36 000 hommes au total, ou 62 p. 100. On trouve leurs groupes les plus nombreux dans le travail des métaux ordinaires, 9 000 environ, soit près d'un quart des Russes actifs, et dans la métallurgie, 2 600. Ils sont plus faiblement représentés dans les autres sections professionnelles, un peu moins de 5 000 dans le commerce et la banque (14 p. 100) et de 3 000 (8 p. 100) dans la maintenance et les transports. Il n'y en a que 2 300 dans les professions libérales et 1 500 seulement dans l'agriculture.⁵⁸

58 Résultats du recensement de 1926, tome V « Étrangers et naturalisés », p.120. Les statistiques pour 1931 ne sont pas reprises ici – elles ne comportent en effet aucune différence significative.

A l'échelon départemental, il peut être intéressant de comparer quelques données statistiques et démographiques sur les groupes nationaux les mieux représentés dans le Calvados : Italiens, Belges, Polonais, Russes et Espagnols. Notons d'abord que les trois quarts des Russes domiciliés dans le département travaillent à la SMN. Les observations démographiques sur les Russes du Calvados concernent donc avant tout les Russes de la SMN.

Déséquilibre entre les sexes

Les Russes se distinguent par l'extrême déséquilibre numérique entre les sexes. Alors que les communautés belge et polonaise ont presque autant de femmes que d'hommes, la proportion chez les Russes est d'une femme pour six hommes : 603 hommes et 103 femmes en 1926. La situation semble légèrement s'améliorer en 1931 avec 187 femmes pour 618 hommes, mais la proportion de femmes est encore inférieure au quart du total. Du reste, la diminution de l'écart ne signifie pas forcément une augmentation du nombre de femmes adultes. En effet, les enfants nés d'un père russe et d'une mère également étrangère reçoivent automatiquement la nationalité du père jusqu'à leur majorité. L'augmentation de la représentation féminine peut donc venir principalement des enfants, où la proportion de filles tend naturellement vers 50% et « déforme » ainsi les statistiques démographiques de 1931 et 1936. Cette croissance du nombre de femmes russes peut aussi être en partie dû au fait que, jusqu'à la promulgation de la loi du 10 août 1927, une Française qui épousait un étranger perdait automatiquement la nationalité française pour recevoir celle de son mari.⁵⁹

Le rapport entre les sexes est encore plus déséquilibré si l'on observe non les étrangers présents mais les étrangers travaillant. Seulement 3% des Russes actifs sont des femmes, mais cette distorsion, approfondie par la faiblesse numérique des femmes russes, correspond en fait à une situation qui prévaut chez tous les étrangers : les femmes actives sont peu nombreuses.

Évolution du nombre d'étrangers

Comme dans la France entière, le nombre d'étrangers croît considérablement dans le Calvados entre 1926 et 1931. Mais les différences entre les principaux groupes nationaux sont sensibles. Les Polonais passent de la troisième place en effectifs à la première. En cinq ans, leur nombre a explosé (+144%) et ils sont maintenant plus de 5000 disséminés dans tout le département, mais avec un noyau très important dans la cité minière de Potigny, bientôt surnommée « la petite Varsovie ». Les Italiens sont en 1931 près de 20% plus nombreux qu'en 1926. Par contre, les Belges commencent à retourner dans un pays qui n'est plus sinistré : leur nombre dans le Calvados baisse de 13% en cinq ans. Ils ne sont plus que le troisième groupe d'immigrés dans le département, alors qu'ils étaient à la première place en 1926. Les Espagnols quittent aussi la Normandie : leur nombre a chuté de 20% entre les deux recensements. Les Russes sont un peu plus nombreux en 1931 et passent juste devant les Espagnols : 13 hommes et 84 femmes de plus que cinq ans plus tôt, soit respectivement 2% et 82% d'augmentation !

59 Patrick Weil, *Qu'est-ce qu'un Français ?*, 2002, p.220

Variations dans les occupations professionnelles

Les résultats des recensements à partir de 1926 donnent aussi des informations sur la participation des étrangers à la vie économique au niveau départemental. Vu la très faible activité professionnelle des femmes, je ne présenterai ici que les effectifs masculins. La répartition entre les branches professionnelles pour les cinq principaux groupes nationaux dans le Calvados se présente ainsi en 1926 :

Calvados — 1926	Italiens	Belges	Polonais	Russes	Espagnols
Agriculture	29	476	216	44	95
Mines et carrières	145	10	209	11	120
Industries de transformation <i>dont métallurgie</i>	930 193	387 110	452 315	480 421	151 86
Manutention et transports	16	13	9	6	34
Commerce	48	79	8	8	54
Professions libérales	1	11	1	2	1
Soins personnels, domestiques	7	13	7	6	2
Services publics	2	5		2	
Total des actifs	1178	994	902	559	457

Cinq ans plus tard, on peut observer une certaine évolution, même si les grandes tendances restent inchangées :

Calvados — 1931	Italiens	Belges	Polonais	Russes	Espagnols
Agriculture	23	517	213	38	30
Mines et carrières	203	18	697	17	122
Industries de transformation <i>dont métallurgie</i>	1158 84	313 61	1230 973	408 349	158 60
Manutention et transports	18	22	44	27	20
Commerce	50	67	24	28	67
Professions libérales	4	14	4	5	4
Soins personnels, domestiques	5	8	3	2	3
Services publics	2	1	2	1	1
Total des actifs	1463	960	2217	526	404

Dans ces deux tableaux⁶⁰, on observe une dominance pour chaque groupe national : les Italiens travaillent surtout dans les industries de transformation, mais en dehors de la sidérurgie. Les Belges sont dans l'agriculture, le plus souvent comme exploitants. Les Polonais sont surtout mineurs et ouvriers agricoles. Les Russes domiciliés dans le Calvados travaillent presque exclusivement dans l'industrie métallurgique et les Espagnols s'emploient un peu partout.

En 1931, les Polonais sont devenus les étrangers les plus nombreux dans le Calvados, non seulement dans la population totale, mais aussi chez les actifs. Ils renforcent leur prédominance dans les

60 Tableaux élaborés à partir des résultats des recensements de 1926, tome V, p.320 et de 1931, tome V, p.272

mines, mais sont proportionnellement moins nombreux dans le secteur agricole qu'en 1926 et se concentrent davantage dans les entreprises industrielles. Tandis qu'un quart des Polonais (et Ukrainiens – enregistrés comme Polonais) étaient ouvriers agricoles en 1926, ils sont moins de 10% cinq ans plus tard. Au tournant des années 30, les Polonais dépassent en nombre les Italiens et sont trois fois plus nombreux que les Russes dans les industries de transformation.

Les Russes font preuve, eux aussi, d'une remarquable stabilité professionnelle. Quelques ouvriers sont passés à la carrière des Aucrais (qui appartient à la SMN), d'autres sont devenus chauffeurs dans des entreprises caennaises et une vingtaine se sont mis à leur compte comme cafetiers, restaurateurs ou même bouchers, sans compter les tailleurs, souvent Juifs de Russie. Ces commerçants et artisans ont d'abord, à l'exception des Juifs venus quelques décennies plus tôt, été recrutés par les Hauts-Fourneaux, puis ont quitté l'usine pour créer leur propre entreprise.

Les étrangers à la Société Métallurgique de Normandie

Même si pour les Normands le nombre d'étrangers à la SMN semble élevé, il n'est en fait que très faible, comparé aux usines sidérurgiques de Lorraine ou aux mines du Nord. A la veille du krach de Wall Street, les étrangers sont à leur maximum dans l'usine, soit près de 1400 ouvriers ou environ 40% des effectifs. La composition de ces effectifs d'étrangers a néanmoins subi de grandes variations dans les vingt années de l'entre-deux-guerres.

En 1920, les Chinois, les Nord-Africains, les Italiens et les Espagnols comptent tous plus de cent ouvriers à la SMN. En 1922, la situation est toute autre : les Russes représentent alors un tiers des étrangers à l'usine, tandis que les Nord-Africains et les Belges forment ensemble un deuxième tiers. Entre temps a eu lieu la première crise industrielle de 1920–1921. En un an et demi, la SMN a dû fortement dégraisser ses effectifs. Le nombre d'étrangers est tombé de 1134 en décembre 1920 à 724 au 30 juin 1922. Quand la SMN recommence à embaucher au premier semestre 1922, elle se tourne délibérément vers deux groupes nationaux qu'elle recrute directement de l'étranger. C'est l'ère des Russes à partir de juin 1922 et des Polonais à compter de 1924.

Alain Leménorel a compilé pour son livre sur la SMN les chiffres précis des effectifs d'ouvriers étrangers entre 1919 et 1941, mais il lui manque quelques séries, notamment entre 1924 et 1928. En utilisant les chiffres d'Yves Bourlet pour 1926⁶¹, on peut retracer assez précisément l'évolution des Polonais et des Russes :

	30.06.1920	30.06.1922	30.06.1924	1926	31.12.1928	31.12.1930
Russes	64	176	314	411	437	334
Polonais	–	15	188	193	440	544

Dans son comptage des ouvriers aux Hauts-Fourneaux en 1926, Yves Bourlet note les Russes comme le groupe étranger le plus important, devant les Polonais (193 ouvriers) et les Italiens (176). Ses relevés mettent en évidence l'extrême concentration des Russes à la SMN. Nous avons vu que 421 Russes sont

⁶¹ Yves Bourlet, *Les étrangers dans le Calvados de 1911 à 1948*, 1949, p.36

recensés dans la métallurgie en 1926. Dans l'entre-deux-guerres, il n'y a que deux entreprises métallurgiques dans le Calvados : la Société Métallurgique de Normandie à Mondeville et la Cégédur à Dives-sur-Mer. Cette dernière, plus ancienne que la SMN, puisqu'elle a été fondée en 1882, a eu moins besoin de recourir à une main-d'œuvre étrangère :

La reprise économique [après 1921] amenait une augmentation du nombre des étrangers qui ne dépassa cependant jamais 150. Le nombre des nationalités y était alors très réduit, Polonais et Marocains constituant plus de 80% des ouvriers étrangers. Grecs, Arméniens, Russes en très petit nombre, Serbes et Tchèques se partageaient le reste.⁶²

Les Russes ne pouvaient être tout au plus qu'une dizaine à la Cégédur, puisque sur les 421 Russes employés dans la métallurgie en 1926, pas moins de 411 travaillent à la SMN. Cinq ans plus tard, la proportion est quasi identique : 334 salariés de la SMN parmi les 349 Russes recensés dans la métallurgie du Calvados. On peut presque conclure par une formule mathématique :

Russe dans le Calvados = métallurgiste = ouvrier de la SMN !

3.3 Les recrutements collectifs

Le dépouillement d'un cinquième du fichier du personnel de la SMN fait rapidement apparaître des dates récurrentes d'embauche de Russes avec la même provenance géographique, le même recruteur et le même type de contrat. Les chiffres du tableau ci-dessous sont approximatifs, puisqu'ils sont une estimation extrapolée du comptage dans mon échantillon. Chaque groupe recensé est représenté par au moins dix individus dans l'échantillon de 830 Russes.

Date / période	Provenance	Recrutement	Ouvriers embauchés
Juin-août 1922	Tunisie	SNM (M. Vignon)	env. 180
Avril-mai 1923	Marseille/Tunisie	MOE ⁶³	env. 150
03.05.1924	Pologne	?	env. 60
17.06.1924	Serbie	MOE	env. 50
05.08.1924	Pologne	Houillères	env. 50
15-22.05.1926	Serbie	SGI	env. 40
17.07.1926	Bulgarie/Grèce	SGI	env. 60
23.11.1928	Bulgarie	SGI ?	env. 60
Nov.-déc. 1928	Hongrie	?	env. 40

Le total de ces recrutements collectifs représenterait 700 ouvriers. Mais on est encore loin du compte. Si l'on considère toutes les occurrences dans l'échantillon d'au moins quatre ouvriers russes entrés à l'usine à la même date, on obtient une évaluation du nombre de Russes embauchés en groupes bien plus élevée :

⁶² Yves Bourlet, *op.cit.*, 1949, p.36

⁶³ Voir l'explication des sigles en annexe.

	1922	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1929
Embauches collectives (au moins 4 le même jour)	260	220	225	100	170	60	100	55

Les embauches groupées de Russes atteignent maintenant 1200 individus. A priori, il paraît difficile de considérer des embauches de seulement deux ou trois Russes à la même date comme signes d'une embauche collective. Le hasard des petits nombres peut en effet fausser les statistiques. Pourtant, alors que je n'ai dans mon échantillon qu'un seul Russe embauché le 21 mai 1929, j'en trouve cinq parmi les Russes qui travaillent encore à la SMN en 1940, tous les cinq venus de Hongrie avec un contrat d'un an, tout comme l'ouvrier anonyme de mon échantillon. Trois Russes de l'échantillon sont entrés à la SMN le 10 juin 1929, mais j'en trouve neuf embauchés à la même date encore à la SMN dix ans plus tard. Enfin, dernière embauche collective de Russes, le 31 juillet 1929 : deux dans l'échantillon aléatoire (sortis tous les deux en 1930), mais quatre parmi les 300 Russes encore à la SMN en 1940 ! Ce qui prouve que les estimations présentées dans les deux tableaux ci-dessus ne sont pas exagérées, mais plutôt sous-évaluées.

En conclusion, les embauches collectives de Russes, y compris celles des travailleurs militaires en 1919, montent au moins à 1750 ouvriers. Les exemples de 1929 montrent que le nombre de Russes venus directement de l'étranger en groupes constitués a sans doute été supérieur à 2000, soit environ les deux tiers de tous les Russes qui y ont travaillé pendant une vingtaine d'années. Un dernier chiffre peut être cité, qui étaie, sans la prouver complètement, l'hypothèse de deux tiers des Russes embauchés collectivement : sur les 300 émigrés qui émargent sur les listes du personnel de la SMN en mai 1940, moins de 100 ouvriers semblent être entrés à l'usine sur une base individuelle.

Types de recrutements et de contrats

Nous avons vu qu'avant 1922, la SNM ne recrute pas de Russes. S'il s'en présente à ses portes, elle les embauche, notamment les anciens T.M.R., mais la direction ne prend l'initiative de recruter massivement des Russes qu'au printemps 1922. Le dernier recrutement organisé de Russes a lieu le 31 juillet 1929. Ceux qui sont embauchés à la SMN après cette date, entrent individuellement et apparemment sans contrat. Comme le tableau ci-dessus le laisse entrevoir, les filières de recrutement et les types de contrat ont beaucoup varié en l'espace de sept ans. Nous allons en voir les principales modalités, dans l'ordre chronologique de leur utilisation par la SMN.

Le recrutement par la SNM elle-même – l'expérience de 1922

Le 1^{er} juin 1922 arrive de Marseille le premier contingent d'émigrés. Toutes les fiches des Russes embauchés à cette date portent la mention « recrutement de MM. Vignon & Vautier ». La SMN a en effet dépêché ses propres représentants en Tunisie, où est échouée depuis plus d'un an la flotte russe des armées blanches, pour choisir les futurs ouvriers aux Hauts-Fourneaux. Le fils de Monsieur Vignon, se souvient de ce que son père, chef du personnel ouvrier, lui a raconté :

Il fallait recruter dans tous les secteurs, ingénieurs, ouvriers, cadres ; construire pour 4000 ouvriers et leurs familles, des écoles, etc. Mon père était habitué à toutes ces situations, il fit merveille. Très actif, il parcourut tous les bassins industriels de France. Il emmenait avec lui un contremaître originaire de la région visitée, faisait battre le tambour local pour annoncer qu'il recevait dans un café du coin. Il proposait aux postulants un logement avec jardin, eau, électricité gratuits, un centre d'apprentissage, des écoles pour les enfants, garantissant les études jusqu'au brevet. Il alla jusqu'à Tunis pour recruter les marins de la base russe qui y avait désarmé. Il racontait qu'il avait recruté un cent à Tunis ; à Marseille ils étaient cent dix, à Paris cent vingt, à Caen cent trente.⁶⁴

C'est ainsi que le nombre de Russes augmente considérablement dans le personnel de la SMN dès le mois de juin 1922. Probablement satisfait de ces nouveaux ouvriers, M. Vignon retourne à Bizerte en août 1922 pour recruter encore plusieurs dizaines de Russes. Mais si la SMN semble avoir montré de l'enthousiasme pour cette main-d'œuvre militaire russe, la réciproque n'est nullement évidente. Mon échantillon montre qu'un tiers des Russes recrutés le 1^{er} juin avait déjà quitté la SMN à la fin de l'année. Le second recrutement de M. Vignon s'avère encore plus décourageant pour le chef du personnel : la moitié de ceux arrivés le 12 août à Colombelles sont déjà partis ailleurs à la fin de l'année. On peut deviner la déception de la direction et la raison de l'abandon définitif de cette méthode de recrutement. Il y avait bien encore à Bizerte plusieurs milliers de Russes prêts à s'embaucher, faute de travail en Tunisie, mais la SMN n'est sans doute plus intéressée à prendre sur elle les frais de recrutement.

Au printemps 1923, des dizaines de Russes arrivent à la SMN avec un sauf-conduit délivré à Marseille. On peut supposer que les Russes embauchés par M. Vignon en 1922 ont prévenu leurs camarades et que ceux-ci s'organisent pour venir à Colombelles. Personne en tout cas ne semble être allé les chercher sur place, mais une quarantaine de Russes s'acheminent jusqu'à l'usine de Mondeville où ils sont embauchés le 3 avril. Un mois plus tard, le 2 mai, environ 80 sont enregistrés dans les listes du personnel. Enfin, le 22 mai, encore une trentaine passent la porte de l'usine.

A partir de 1924, la SMN délègue le recrutement de groupes d'émigrés russes en provenance de Pologne, de Serbie ou de Bulgarie à des organismes extérieurs, dépendant soit d'organismes publics comme le Service de la Main d'Œuvre Étrangère ou le Bureau International du Travail, soit d'organisations privées comme les Houillères de France ou sa filiale créée en 1924, la Société Générale d'Immigration (SGI).

Plusieurs sources semblent indiquer que la direction a fait confiance à ses ouvriers déjà recrutés pour désigner des groupes de camarades – surtout Cosaques – encore stationnés dans les Balkans.⁶⁵ La même technique de recrutement était d'ailleurs largement utilisée pour faire venir des Polonais dans les mines et les usines du Nord et l'Est de la France.⁶⁶

Les contrats de travail du Service de la Main d'Œuvre Étrangère

Dans tous les cas, l'embauchage d'ouvriers en provenance de l'étranger suit les lois françaises. Le salaire, le temps de travail et les autres conditions de contrat doivent être identiques pour les ouvriers

64 Extrait d'une lettre inédite de M. Vignon fils (né en 1919) à Jacques Dauphin, responsable du site la-smn.com, et aimablement mis à ma disposition par son destinataire.

65 Cf. par exemple la lettre signée de 50 Cosaques à la direction de la SMN en 1932 citée dans ce mémoire p.69, de même qu'un article dans *La Renaissance* du 14 décembre 1925.

66 Janine Ponty, *Polonais méconnus*, 1988, p.81

étrangers et les ouvriers français, quel que soit le mode de recrutement. En ce sens, l'importation massive de main-d'œuvre étrangère dans les années 1920 pallie vraiment à un manque de bras en France après l'hécatombe de la Première Guerre mondiale, et n'est en aucune manière une ruse patronale pour faire baisser les salaires ou augmenter le temps de travail. La journée de 8 heures, votée par l'Assemblée nationale en avril 1919, sera respectée pour les ouvriers russes ou polonais autant que pour les Français. Cependant, certains syndicalistes soupçonnent le patronat de jouer la carte du recrutement étranger pour influencer indirectement sur les salaires. En important une main-d'œuvre bien formée au tarif des ouvriers spécialisés, les employeurs y trouveraient leur compte.⁶⁷ L'argument peut avoir une certaine valeur pour des populations déjà habituées à un travail industriel. Dans le cas des émigrés russes, essentiellement d'origine militaire ou intellectuelle, voire paysanne en ce qui concerne les Cosaques, leurs aptitudes manuelles d'ouvriers sidérurgiques étaient fortement limitées.

Les contrats mis en place par le Service de la Main d'Œuvre Étrangère (MOE) spécifient le salaire, le temps de travail et les autres conditions d'embauche des immigrés. En avril 1924, les conditions sont ainsi précisées dans le « contrat de travail pour ouvrier de nationalité russe » : profession : manœuvre ; salaire de 13 à 16 francs par jour, égal à celui des ouvriers français de même catégorie et qui exécutent le même travail ; même régime de travail que les autres ouvriers ; 48 ou 56 heures de travail par semaine ; l'ouvrier trouvera à se loger et se nourrir en pension au prix maximum (en moyenne) de 6 à 7 francs par jour ; les frais de transport sont à la charge de l'ouvrier mais avancés par la SMN. »⁶⁸ En 1928, le salaire est de 18 à 19 francs par jour pour huit heures de travail. A titre de comparaison, une institutrice de la SMN (les écoles appartenaient à l'usine) avaient des appointements mensuels de 350 francs en 1926.⁶⁹

Ces contrats de travail ne diffèrent pas suivant la provenance de l'ouvrier. Le contrat signé en juillet 1924 pour Kondratiev recruté à Poznan en Pologne stipule des conditions identiques au contrat de Veringoroff, qui est arrivé de Serbie en avril de la même année.

Dans certains cas – il semble que ce soit seulement quand l'entreprise utilise les services de la SGI – la SMN doit payer des frais d'introduction qu'elle se fait rembourser par prélèvements sur les salaires pendant la première année d'embauche. On trouve ainsi dans la correspondance entre un ancien ouvrier de la SMN, embauché le 17 juillet 1926 et sorti moins d'un mois plus tard (motif de la sortie : longue absence) la réponse cinglante de la direction à une demande de certificat de travail :

Nous vous rappelons que vous êtes arrivé à nos usines avec un contrat de travail d'une année le 17/7/26, que vous nous avez quittés brusquement sans remplir vos engagements le 10 août 1926. Vous n'ignorez pas non plus que nous avons payé pour vos frais d'introduction la somme de 600 francs sur laquelle somme vous restez nous devoir 459,30 f.⁷⁰

67 Vincent Viet, *Histoire des Français venus d'ailleurs de 1850 à nos jours*, 2004, p.105

68 Contrat de Wasily Kondratieff, dans son dossier (fonds SMN, fichier du personnel)

69 Dans une annonce pour des postes à pourvoir, *La Renaissance* daté du 16 janvier 1928 indique un salaire de 20 à 25 fr. par jour dans les usines métallurgiques de Meurthe et Moselle, 20–22 fr. dans l'Oise et 19 à 22fr. à la SMN.

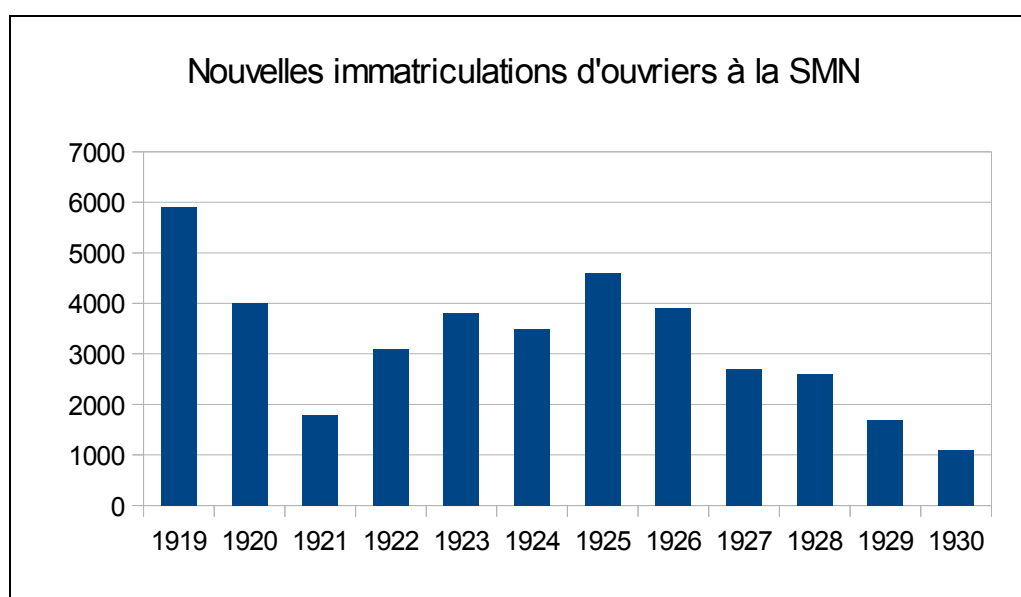
70 Dossier d'Alexis Tzvetkoff, fichier du personnel (fonds SMN). Dans ce cas précis, Tzvetkoff rembourse son dû en quatre fois et reçoit alors le certificat sollicité.

Pour fidéliser ses ouvriers, la SMN promet des primes à ceux qui restent plus d'un an. Le contrat de Nicolas Grigorovitch, arrivé de Serbie le 17 mai 1926, mentionne d'abord les frais d'introduction de 300 francs, remboursables par retenue d'un dixième sur ses salaires. Puis il est stipulé : « A titre de prime de fin de contrat et de remboursement des frais de voyage cet ouvrier recevra au bout de 12 mois de présence la somme de 200 fr, et au bout de 18 mois, il touchera une nouvelle prime de 100 fr. » Il ne semble toutefois pas que ces rémunérations supplémentaires aient eu un effet sensible sur la durée de présence des ouvriers russes à la SMN. Mon échantillon montre qu'ils sont quasiment aussi nombreux à quitter l'usine après 11 mois qu'après 13 mois.

3.4 Une énorme rotation de la main-d'œuvre

Plus de 3000 Russes ont travaillé, peu ou prou, aux Hauts-Fourneaux de Colombelles en un peu plus de 20 ans. Pourtant les dénombrements à intervalles réguliers sont loin d'atteindre ce nombre. Ces 3000 Russes sont entrés en l'espace de 20 ans, en deux périodes : février à septembre 1919 pour les soldats russes, sur lesquels je ne reviendrai pas, puis de 1922 à 1928. Mais les Russes sortent de l'usine à peu près à la même cadence qu'ils y entrent, de sorte qu'on n'en trouve pratiquement jamais plus de 450 en même temps. Dans les comptages d'Alain Leménorel, le maximum de Russes à la SMN est atteint le 31 décembre 1928 avec 437 ouvriers.

L'extrême rotation du personnel concerne l'ensemble du personnel de la SMN, comme le prouve le diagramme suivant basé sur les matricules des nouveaux ouvriers. Les réembauches, nombreuses en chiffres absolus, et parfois multiples pour certains ouvriers, n'apparaissent pas ici, puisque les ouvriers conservent leur matricule d'origine en cas de réembauche. Le « turnover » est donc encore plus important que les chiffres ne le laissent penser.

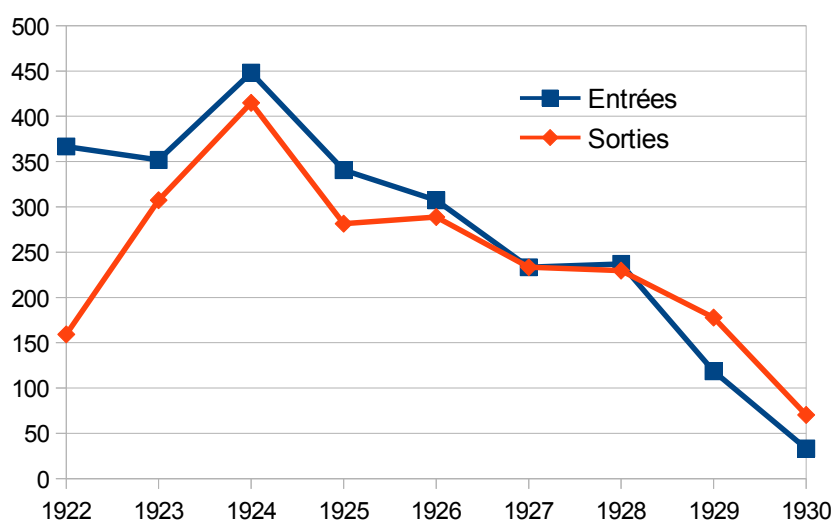


Pour bien saisir la portée de ce graphique, il faut se souvenir que l'usine a besoin, bon an, mal an, d'un effectif ouvrier variant entre 3000 et 4000 personnes. Quand elle doit embaucher 4500 ouvriers comme en 1925, on mesure l'énormité du renouvellement du personnel ouvrier. Même en 1921, lors

de la première crise industrielle de l'entre-deux-guerres, alors que la SMN se défait de plus d'un millier d'ouvriers, elle en embauche 1800, sans aucun doute pour remplacer ceux qui partent d'eux-mêmes. En dix ans, du 1^{er} janvier 1919 au 1^{er} janvier 1929, plus de 36 000 nouveaux salariés ont été enregistrés dans le fichier du personnel des Hauts-Fourneaux.

Les Français, qui comptent pour les trois quarts du personnel, contribuent pour une part décisive à cette impressionnante rotation du personnel. Une lettre d'un ancien ouvrier polonais nous confirme cette constatation. Il décrit ainsi les effectifs en 1924-1925 : « La plupart d'ouvriers étaient des étrangers : russes, polonais, algériens ; les français à part de contremaîtres et de chefs d'équipe étaient l'élément le plus instable, on les appelait « les oiseaux de passage ».⁷¹ Selon l'historien de la SMN Alain Leménorel, un tiers des ouvriers ne restent pas une semaine à l'usine.⁷²

Les Russes ne font pas exception à cette instabilité des salariés dans les années 1920. Dans mon échantillon, la médiane de la durée d'embauche est de sept mois. Cela signifie que la moitié des Russes ont travaillé sept mois ou moins, l'autre moitié davantage. Un tiers reste à l'usine de Colombelles moins de quatre mois. Ces chiffres restent sensiblement les mêmes quand je retire les soldats russes de mon échantillon : la médiane est alors de 7,5 mois et un tiers des Russes arrivés à partir de 1922 quittent l'usine avant la fin du quatrième mois. Il semble donc que les Russes aient été plus stables que leurs collègues français. Mais cette constatation est surtout valable pour la première moitié des années 1920. Le graphique ci-dessous⁷³ présente le nombre des entrées et sorties de Russes à la SMN dans les années 1920 et permet d'apprécier la fidélité des Russes à l'entreprise :



La courbe des entrées ne donne pas une mesure fiable de l'attraction des Russes pour la SMN, puisque la plupart sont embauchés collectivement alors qu'ils sont à l'étranger et ne connaissent rien de ce qui les attend. Par contre, les sorties donnent une indication très claire de l'intérêt (ou du manque d'inté-

71 Lettre d'Alexandre Tarnovski datée d'octobre 1957, conservée dans son dossier. Tarnovski est resté peu de temps à la SMN. Pour obtenir un certificat de travail et prouver qu'il a vraiment travaillé aux Hauts-Fourneaux, il raconte ce dont il se souvient de son passage dans l'usine près de 35 ans plus tôt. (fonds SMN, fichier du personnel)

72 Source : film « SMN – les Hauts-Fourneaux » de Philippe Van de Walle 1994

73 Graphique et extrapolations construits sur la base de mon échantillon.

rêt) des émigrés à conserver leur place à Colombelles. Les arrivants de la première heure (ceux embauchés par MM. Vignon et Vautier en 1922) ont rapidement quitté la SMN. Suivent trois années où les courbes sont parallèles : le nombre des entrées est sensiblement égal au nombre des sorties. A partir de 1926, les courbes se rapprochent puis se croisent : les Russes restent moins longtemps à la SMN et les nouvelles embauches ne compensent plus le nombre des départs, volontaires dans leur très grande majorité. Tout changera bien sûr à partir de 1932, j'y reviendrai.

Le rapport entre le nombre des sorties et l'effectif des ouvriers en fin d'année est une autre manière de calculer le taux de rotation du personnel, ce qui, pour les Russes, donne ceci :

	1922	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1929	1930
Sorties	159	305	413	279	287	234	230	184	75
Effectifs au 31.12	269	317	347	406	424	421	437	373	334
Taux de rotation	59%	96%	119%	69%	68%	56%	53%	49%	22%

Les Russes sont bien au-dessous de la moyenne du personnel ouvrier de la SMN. Citons à nouveau Alain Leménorel sur le personnel de la SMN dans son ensemble : « De 183% en 1923, le taux de turnover s'effondre à 102 % en 1928, 52% en 1930 et 12,4 % en 1934 ». ⁷⁴

Il serait intéressant de comparer le temps de service à la SMN entre les Russes recrutés par l'usine à l'étranger et ceux venus individuellement « libres de tout engagement » d'une autre entreprise française. Ces derniers sont-ils restés plus longtemps à Colombelles ? De même, on peut se demander si les hommes mariés sont plus stables que les célibataires ? A priori, le fichier du personnel de la SMN permet de répondre à ces deux questions. Mais cela suppose qu'on fasse un décompte précis des périodes passées à l'usine. Chaque fiche indique la date d'entrée à la SMN et la date de sortie, ainsi que celles des éventuelles réembauches. Avec le tableau ci-dessous, qui présente les durées de service médianes ⁷⁵ des ouvriers russes à la SMN, j'ai tenté de mettre en relief les disparités internes à la communauté russe, notamment entre groupes constitués et individuels d'une part, et entre célibataires et hommes mariés d'autre part.

	Groupes constitués		Individuels	
	Célibataires	Mariés	Célibataires	Mariés
Temps passé à la SMN	1 an	3,5 ans	4,2 mois	15 mois
Taille de l'échantillon	202 pers.	55 pers.	236 pers.	83 pers.

Pour réaliser ce tableau, j'ai divisé mon échantillon de 830 Russes en deux (après en avoir retiré les soldats russes) : les groupes constitués sont formés de tous les Russes dont au moins quatre ont été embauchés le même jour. Les individuels sont ceux dont le nombre de personnes embauchées le même jour ne dépasse pas deux. Les groupes de trois Russes entrés à la SMN à la même date, pour lesquels il

⁷⁴ Alain Leménorel, *op.cit.*, 2005, p.92

⁷⁵ J'utilise la médiane (qui divise une population en deux parties égales) au lieu de la moyenne, quand des valeurs extrêmes peuvent donner une moyenne non significative. La médiane reste en effet la même quel que soit le temps de service des 10 ouvriers les plus fidèles (certains sont restés 40 ans à la SMN!).

est difficile de dire s'ils sont vraiment un groupe ou le résultat du hasard ont été éliminés pour cette statistique. De même n'apparaissent pas, naturellement, tous les Russes dont la fiche n'indique pas le statut matrimonial. Ces trois manipulations expliquent pourquoi les quatre catégories ne totalisent que 576 personnes au lieu des 830 membres de mon échantillon aléatoire.

Malgré toutes les incertitudes des données observées, les différences sont évidentes. Les hommes mariés restent trois fois plus longtemps à la SMN que les célibataires, indépendamment de leur mode de recrutement. Les Russes embauchés collectivement ont une durée de service plus que double de ceux venus individuellement. C'est surtout sur les très courtes durées que les différences sautent aux yeux : 57 des 236 célibataires russes arrivés individuellement, soit près d'un quart de cette catégorie, s'en vont après moins d'un mois à l'usine. Chez les Russes arrivés en groupes, seulement 12 célibataires, c'est-à-dire 6% de cette catégorie, restent aussi peu de temps. Pour ceux qui travaillent au moins un an à la SMN, les écarts entre les différentes catégories sont beaucoup plus faibles. Ces ouvriers plus fidèles représentent 33% des célibataires et 54% des hommes mariés individuels d'une part contre 53% des célibataires et 64% des hommes mariés recrutés collectivement d'autre part. Ici, le rapport n'est même pas du simple au double.

Il y a au moins trois raisons plausibles et complémentaires pour expliquer la plus grande longévité à la SMN des Russes venus collectivement. D'abord, ces derniers viennent directement de l'étranger et ont vraisemblablement besoin d'un certain temps pour s'orienter dans le paysage économique et législatif français. Ensuite, ils ont un contrat d'un an avec une obligation de remboursement des frais d'introduction s'ils rompent leur contrat avant douze mois. Cette menace freine sans doute plus d'une velléité à chercher mieux ailleurs avant la fin du contrat. Enfin, l'aspect social du groupe joue un rôle non négligeable, particulièrement chez les Cosaques qui s'organisent rapidement à leur arrivée à Colombelles et mettent en place bon nombre d'institutions et de services pour leurs membres.

Où vont les Russes après leur départ de la SMN ?

La plupart des ouvriers qui quittent la SMN ne donnent pas de raison particulière pour leur sortie. Les motifs de départ indiqués sur les fiches du personnel sont trop lacunaires et trop imprécis pour faire l'objet de statistiques. Néanmoins la mention « salaire insuffisant » revient de manière récurrente ainsi que la demi-phrase « va à Paris ».⁷⁶ Quelquefois, on lit une explication plus personnelle comme « a trouvé une place plus avantageuse » ou « le travail ne lui plaît pas ». Plus rarement, l'emploi futur est précisé, en général quand celui-ci a un rapport indirect avec la SMN. Ainsi, un certain nombre de Russes passent au service du cantonnement ou de la cantine des Russes, souvent pour quelques mois. Ceux-là n'appartiennent alors plus au personnel ouvrier. Sont-ils quand même rétribués par la SMN ou par leurs compatriotes ? Je n'ai pas trouvé de sources qui permettent de répondre à cette question.

76 Les employés du bureau du personnel auraient tout aussi bien pu écrire « va travailler chez Renault à Boulogne-Billancourt » sur les fiches des Russes sans se tromper beaucoup dans leurs calculs de probabilités...

Les retours d'émigrés en Russie

Un motif plus surprenant de départ de la part d'émigrés et de réfugiés politiques est l'indication que le démissionnaire retourne en Russie. Pas moins de 52 hommes sur les 830 de mon échantillon invoquent ce motif pour leur départ de l'usine. On pourrait croire qu'il s'agit d'abord des soldats du Corps expéditionnaire restés à la SNM après le départ de leurs camarades en novembre 1919. Mais ceux-ci ne comptent que quatre candidats déclarés au retour en Russie dans mon échantillon. Ce sont donc près d'une cinquantaine d'émigrés (sur 680 Russes de mon échantillon arrivés après 1920) qui annoncent leur intention de retourner au pays natal. Les départs de la SMN ainsi motivés s'évaluent entre mars 1923 et décembre 1929, c'est-à-dire dans la période la plus ouverte du régime soviétique, pendant l'expérience de la NEP lancée par Lénine en 1922 et avant que Staline ne verrouille définitivement le pays. Les annonces de départ dans mon échantillon se répartissent ainsi :

Retours en Russie	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1929
Départs annoncés	18	9	2	7	7	4	5
<i>Nombre réel ?</i>	<i>69</i>	<i>35</i>	<i>8</i>	<i>27</i>	<i>27</i>	<i>15</i>	<i>19</i>

La médiane du temps de service pour les candidats au retour est de 12 mois. Le plus court séjour à la SNM concerne un ouvrier enregistré à l'usine le 3 avril 1923 et reparti en Russie le 5 mai 1923. Les plus patients sont trois ex-T.M.R. de 1919 repartis dans leur pays après plus de quatre ans de bons et loyaux services aux Hauts-Fourneaux. Enfin, les retours en Russie sont surtout des décisions individuelles. Plus rarement, ce sont deux frères qui repartent en même temps ou deux-trois camarades – ou cousins ? – originaires de la même province.

Si l'on fait le choix de considérer ces 52 retours annoncés comme statistiquement représentatifs de l'ensemble des Russes embauchés à la SMN dans l'entre-deux-guerres, ce serait donc 200 ouvriers qui seraient retournés en Union soviétique avant 1930. Mais ici plus qu'ailleurs, il faut être prudent. D'abord ont été comptabilisés seulement les départs déclarés. Des candidats au retour peuvent se cacher sous des mentions anodines comme « va ailleurs », « longue absence » ou encore « départ volontaire ». Le dossier de Nikifor Saoutine ne mentionne par exemple aucune intention de retourner en Russie. C'est pourtant de là-bas qu'il demandera un certificat de travail 30 ans plus tard. Inversement, on ignore combien ont mis à exécution leur projet de retour. La route est longue de Caen jusqu'à la frontière russe. Les candidats au départ devaient obligatoirement passer par Paris, et on peut imaginer qu'ils y rencontraient certains de leurs compatriotes qui tentaient de les dissuader de repartir. Mais on connaît aussi la propagande bolchevique pour le retour des émigrés dans la mère-patrie, qui en France s'intensifia avec la reconnaissance de l'URSS par le gouvernement Herriot en 1924.

Qui sont ces candidats au retour ? Surtout de jeunes adultes célibataires : 37 sur 52 sont nés en 1895 ou plus tard, et seulement huit hommes mariés désirent revoir leur pays natal. Tous n'arrivent pas à bon port, ainsi qu'en témoigne l'attestation de la SMN pour l'un de ces anciens ouvriers : « M. Nicolas Skovoroda ne pouvant rentrer en Russie et nous ayant donné satisfaction, nous sommes dispo-

sés à le réoccuper à son ancien poste dès sa rentrée en France. »⁷⁷. Skovoroda ne revient pas à la SMN et rien n'est su de son sort. Sa fiche est du reste intéressante à un autre point de vue. Nicolas Skovoroda a été recruté à Bizerte le 12 août 1922 par M. Vignon. Sur sa fiche, figure la mention : « Profession : agriculteur ». Il n'est pas le seul civil à avoir atterri avec la flotte russe des armées blanches dans le port tunisien. Et il n'est pas non plus le seul Russe passé par Bizerte puis par la SMN et qui ait annoncé son départ de l'usine pour retourner au pays.

Maladie, accidents du travail et décès

Certains historiens de l'émigration russe laissent entendre dans leurs écrits que la mortalité des Russes dans l'émigration a été très forte⁷⁸. Qu'en est-il à Colombelles dans les années 1920 ? La rotation du personnel russe s'explique-t-elle par un remplacement de générations de Russes qui s'épuisent au travail et meurent plus rapidement que leurs voisins et collègues ?

La maladie est certes une raison fréquente pour être rayé des contrôles de l'usine. Mais c'est en général une situation provisoire qui se termine par la mention « réembauché » quand l'ouvrier est à nouveau en état de travailler. La maladie de longue durée est rarement un motif de sortie définitive de la SMN.

Les accidents du travail ne sont pas non plus une explication majeure de la rotation du personnel. Franck Lermier, qui a fait des recherches sur l'histoire de la SMN avec ses élèves de l'école primaire de Colombelles, conclut à partir d'archives de l'entreprise à la fréquence d'environ un accident mortel par mois aux Hauts-Fourneaux entre 1921 et 1940.⁷⁹ Les Russes comptant pour à peine 10% du personnel ouvrier, on pourrait s'attendre à environ un mort par an dans leurs rangs par suite d'accident du travail. J'ai tenté de déterminer la cause du décès de tous les ouvriers russes rencontrés dans le fichier du personnel et pour lesquels figurent la mention « décédé ». J'ai également recensé toutes les occurrences des expressions « accident grave », « catastrophe », « chute mortelle » dans la version numérisée et interrogeable de *L'Ouest-Éclair* entre 1919 et 1940. Le quotidien régional affiche en effet (trop) régulièrement le titre « Un accident mortel aux Hauts-Fourneaux ». Enfin, j'ai épluché les registres des décès de Colombelles, Mondeville et Giberville ainsi que celui de Caen, où figurent les victimes mortes de leurs blessures à l'hôpital. Le recoupement de ces trois sources révèle huit morts russes par suite d'accidents du travail entre 1919 et 1938 : un en 1919, un en 1920 (ces deux-là concernent des soldats), un en 1928, un en 1929 à la carrière des Aucrais, deux en 1930, puis seulement deux dans les années 1930, le premier en 1933 et le second en 1938. Même si ce recensement ne prétend pas à l'exhaustivité, il est peu probable que le chiffre réel dépasse une dizaine de Russes morts à l'usine dans l'entre-deux-guerres. Ainsi, les Russes ne sont pas surreprésentés dans les accidents mortels à l'usine, malgré leur condition de manœuvres exposés à tous les risques.

77 Lettre adressée à Sr-D/dB, datée 21.08.1923 (dossier de Nicolas Skovoroda, fonds SMN)

78 Notamment Marc Raeff, *Russia abroad : A Cultural History of the Russian Emigration*, 1997, p.25 : « The mortality in Russia Abroad was extremely high; even a higher birth rate would not have compensated for the death rate. »

79 Franck Lermier, *La mémoire vivante*, 1993, p.45

Quant aux décès non liés aux conditions de travail, ils ne sont pas non plus excessivement nombreux. Au contraire, les tables décennales de Colombelles (1913–1932) n'indiquent que quatre décès de Russes adultes : l'un est mort à son domicile en 1924, un autre s'est suicidé en 1925 et deux sont des victimes d'accidents du travail en 1919 et en 1930. A Mondeville, il n'y a que deux Russes décédés entre 1919 et 1930 : une femme ainsi qu'un accidenté du travail, tous les deux disparus en 1928. A Giberville, pas un seul adulte russe n'est enregistré dans les tables de décès jusqu'en 1930. En tout, on enregistre donc seulement six décès d'adultes russes entre 1919 et 1930 sur les trois communes du Plateau, auxquels il faut ajouter onze enfants d'émigrés morts à Colombelles, Mondeville et Giberville pendant la même décennie, tous avant l'âge de trois ans. Presque tous sont nés en Normandie, au domicile de leurs parents.

Mais se contenter des trois communes du Plateau reviendrait à éliminer les décès survenus à l'hôpital. J'ai donc cherché tous les noms russes dans les registres de décès à Caen dans les années 1920. Il est possible que mes yeux aient laissé passer quelques noms. Je n'ai trouvé que trois mentions de décès de Russes, deux à l'hôpital en 1922 et 1925 et le troisième en son domicile caennais en 1927, auxquels il faut ajouter deux ouvriers morts asphyxiés par oxyde carbone dans leur pension à Hérouville, une commune voisine de Caen et Colombelles.

En résumé, même avec la réserve de prudence qu'implique la méthode de recherche, on peut conclure qu'on est très loin d'une hécatombe des émigrés russes dans le Calvados : une trentaine de décès⁸⁰ en dix ans pour une population de 800 personnes, cela donne un taux de mortalité d'environ 4‰. Le taux de mortalité des Français à la même époque était de 18 ‰, donc on ne peut pas parler de surmortalité des Russes de la SMN. Bien sûr, il est quelque peu artificiel de comparer deux populations dont la structure est si différente, les émigrés ne comptant que très peu d'individus de plus de 40 ans.

3.5 Les groupes et les individuels

Les Russes arrivés en groupes constitués à la SMN et ceux embauchés individuellement n'ont pas les mêmes caractéristiques ni la même histoire. Le fichier du personnel nous permet d'esquisser des tendances plus que de dégager des affirmations péremptoires. Voyons quels enseignements on peut tirer de mon échantillon de 830 Russes et de ma liste des 300 émigrés encore à la SMN en 1940.

Les militaires et les Cosaques

Les émigrés russes qui arrivent en groupes constitués sont généralement des militaires, Russes blancs comme ceux que la SNM a elle-même recruté à Bizerte en juin et août 1922 ou Cosaques recrutés tout au long des années 20.

Les groupes de Cosaques sont généralement constitués de simples soldats et de quelques officiers qui les accompagnent. Pour la SMN, peu importe qui est homme de troupe et qui est colonel ou général. Le grade militaire n'apparaît que très rarement dans les fiches du personnel, même dans les

⁸⁰ Les chiffres présentés ici donnent seulement 22 décès, mais pour compenser le fait que je n'ai pas recherché une éventuelle mortalité infantile à Caen, je choisis une estimation haute de 30 décès sur la décennie.

cas où nous savons par d'autres sources (témoignages oraux, *Dictionnaire biographique de l'émigration russe*, inscriptions sur les tombes, etc) qu'ils s'agit d'officiers. La hiérarchie reprend néanmoins son droit dans les organisations militaires que les émigrés reconstituent en exil. Lorsqu'il faut s'exprimer au nom de la communauté, ce sont les gradés qui le font, par exemple lorsque les Russes de Colombelles adressent à Madame Doumer une lettre de condoléances⁸¹ en se désolidarisant du Russe Gorguloff qui vient d'assassiner son mari, le président Paul Doumer. Signent cette lettre le prêtre Michel Sokoloff, le général Kouyavski, président de la section des Anciens Combattants russes⁸² à Colombelles, ainsi que le colonel Kouznetzoff, président (« ataman ») des Cosaques de Colombelles. On retrouve les deux militaires un an plus tard, au XI^e congrès annuel de l'Union Nationale des Combattants du Calvados, en compagnie de Georges Pezet de Corval, secrétaire des Anciens Combattants russes à Colombelles.⁸³ On ne s'étonnera pas de trouver les trois noms dans le *Dictionnaire biographique de l'émigration russe*. Ces officiers ont d'ailleurs laissé des traces de leur passage à la SMN dans la mémoire collective. Les anecdotes sur les généraux russes à la SMN abondent dans les souvenirs des anciens salariés. Parmi les histoires amusantes qui circulent sur cette époque, signalons celle-ci, racontée par un ancien salarié de la SMN :

Des Russes et des Français travaillent ensemble à la pose de rails. Ils sont 10, dont trois Français. Soudain un général russe employé à l'usine passe devant eux. Tous les Russes, immédiatement, lâchent le rail et se mettent au garde-à-vous. Les Français, surpris, sont presque écrasés par le poids des rails lâchés par leurs camarades. Quelques jours plus tard, le même général repasse devant la même équipe. Mais cette fois, ce ne sont pas seulement les Russes qui se mettent au garde-à-vous : les Français ont compris qu'eux aussi avaient intérêt à lâcher le rail et à faire le salut militaire au général russe...⁸⁴

Le *Dictionnaire biographique de l'émigration russe*, qui a collecté 16 000 noms de Russes, dont 611 généraux et plus de 900 colonels, ne répertorie à Colombelles qu'un seul général (Kouyavski), trois colonels et un lieutenant-colonel. Donc la pléthore de généraux et de hauts gradés, dont la rumeur populaire, encore aujourd'hui, fait mention, n'est pas basée sur un fait historique. Mais on peut imaginer que le salut militaire à quelques gradés en civil n'est pas passé inaperçu à la SMN et peut avoir engendré un certain nombre d'anecdotes plus ou moins romancées.

Plusieurs lettres conservées dans des dossiers individuels confirment les estimations ci-dessus. Nicolas Aksénoff, qui demande un certificat de travail à la SMN en 1959, rappelle que : « débarqué le 2 mai 1924 à Dunkerque, je me présentais le 3 mai à la SMN avec 37 camarades, dont le colonel Salnikoff et sa femme, tous embauchés ». Dans le dossier de Nicolas Alimoff, on trouve une lettre de l'intéressé, écrite en 1928 : « le 22 août je suis venu à Colombelles comme chef de groupe de 50 cosaques venant

81 *L'Ouest-Éclair*, 14 mai 1932

82 J'appellerai dans ce mémoire cette organisation les « Anciens de Gallipoli », qui est une traduction plus littérale du nom russe « Галлиполийцы » et plus parlante que l'anonyme « Anciens Combattants russes ».

83 *L'Ouest-Éclair*, 22 mai 1933. Georges Pezet de Corval est bien un Russe – sans doute d'ascendance française – né à Kazan en 1893.

84 Anecdote rapportée par François Lopez lors d'une interview, le 29 septembre 2013. Nicolas Goucovitch (« Colombelles, une communauté russe sœur de celle d'Ugine », 1998, p.5) confirme : « Quand le général de cavalerie Kouyavski arrivait, à pied à l'usine, distante d'un km, le long des voies de chemin de fer, ses compatriotes se mettaient au garde à vous. »

de Bulgarie sur le contrat de l'usine SMN ». Un officier pour quarante hommes de troupe, cela donne tout au plus une dizaine de gradés sur le site des Hauts-Fourneaux.

Ces officiers forment aussi une grande partie des couples de Russes installés à Colombelles et à Caen. Ceux dont les noms ont déjà été cités – Kouyavski, Pezet de Corval, Kouznetzoff, Salnikoff – sont tous arrivés en Normandie avec leur femme et souvent aussi accompagnés d'enfants nés en Russie ou dans le premier pays d'émigration.

Les Russes arrivés individuellement

S'il est relativement aisé d'identifier des groupes constitués importants en observant les dates d'embauche ou les matricules qui se suivent, il devient beaucoup plus difficile d'apprécier les autres embauches, dispersées et souvent lacunaires. Pour la plupart des Russes embauchés individuellement à la SMN, il manque l'historique complet du parcours de la Russie jusqu'à Colombelles. Pour l'administration de la SMN, la mention du dernier employeur suffit avec la certitude que l'ouvrier est bien « libre de tout engagement ». Il est impossible de définir un profil type du Russe embauché individuellement. On peut certes penser qu'il s'agit pour la plupart de transfuges de groupes constitués pour d'autres entreprises. Les individuels russes ne viennent pratiquement jamais directement de l'étranger. S'ils le font, c'est qu'ils ont bénéficié d'un certificat de la SMN donné à l'un de leurs parents plus ou moins lointains. Impossible pour la SMN de vérifier si c'est bien un cousin ou un beau-frère qu'Ivanoff ou Popoff veulent faire venir. Pour la direction de l'usine, il est suffisant que l'auteur de la requête soit un ouvrier sérieux, fiable et honnête. Il fera alors venir un individu qui lui ressemble moralement. D'ailleurs, les dossiers du personnel prouvent que la SMN n'est pas avare de tels certificats, indispensables aux immigrés – pas seulement russes – pour faire venir leur famille en France.

Donc, la voie pour un Russe vers Colombelles passe soit par un contrat reçu à l'étranger, soit par le changement d'employeur quand il est déjà en France. Les noms d'entreprises qu'on retrouve le plus souvent sont Renault à Boulogne-Billancourt, Peugeot à Sochaux, Schneider au Creusot, ainsi que les hauts-fourneaux d'Uckange en Lorraine, d'Homécourt, de Denain et les usines Dior de Granville. Tout au long de la décennie, des ouvriers russes viennent des quatre coins de la France, mais deux années se profilent comme spéciales par leur recrutement de Russes déjà installés en France : 1927 et 1931.

Le 18 juillet 1927 sont embauchés à la SMN une vingtaine de Russes qui arrivent tous des usines Dior de Granville. Ils sont suivis par des groupes moins importants les 22 août, 17 et 26 octobre et enfin le 24 novembre 1927. En tout, on peut estimer à 60 Russes des usines Dior embauchés collectivement par la SMN. En 1927, l'usine de Mondeville n'aura pas d'autres embauches collectives de Russes, peut-être à cause de la crise économique de 1926-1927.⁸⁵ Les usines Dior, gérées avec succès par l'oncle et le père du célèbre couturier, produisent alors des engrais, de la lessive et des produits chimiques pour l'industrie et l'agriculture. Ont-ils connu en 1927 des ennuis passagers qui les ont

85 Janine Ponty relève une diminution de l'émigration polonaise vers la France de l'ordre de 75% entre 1926 et 1927 (*Polonais méconnus*, 1988, p.223). Catherine Gousseff (*L'exil russe*, 2008, p.118) signale que les frontières ont été cette année-là fermées non seulement aux Russes, mais à l'ensemble des immigrants.

conduits à se défaire de quelques dizaines d'ouvriers russes ? Ou ces derniers se sont-ils spontanément organisés pour venir à Colombelles ? Les éléments dont nous disposons ne permettent pas de répondre à ces questions. Mais il n'est pas impossible que les Russes aient eux-mêmes tenté une sorte de regroupement autour de la SMN, comme ceux qui la quittaient se retrouvaient volontiers dans la « petite Russie » de Boulogne-Billancourt. En 1927, on est à peu près à l'apogée du nombre de Russes à la SMN. Les Hauts-Fourneaux sont, comme nous l'avons vu, le premier employeur de Russes du Calvados et sans doute de la Normandie tout entière. Charles Ledré, qui s'est intéressé de près aux émigrés russes, ne cite aucun autre département normand dans sa nomenclature des Russes travaillant dans les entreprises industrielles de province.⁸⁶ Mais, sans doute la constitution en 1926 d'une paroisse orthodoxe à Colombelles et la construction de l'église russe l'année suivante ont-elles joué un rôle important pour attirer des orthodoxes abandonnés à eux-mêmes dans de petites bourgades sans prêtres ni offices religieux. Voilà ce qui pourrait expliquer l'engouement soudain des Russes de Dior pour les Hauts-Fourneaux de Caen. La dernière explication possible de cet afflux relatif de Russes de Granville peut avoir un rapport avec le niveau des salaires pratiqués à Granville et à Mondeville, mais le manque d'informations, spécialement en ce qui concerne l'usine Dior, ne permet pas de conclure.

En 1931, la crise économique mondiale atteint la France et s'y installe de manière durable. Les embauches collectives de Russes ont cessé en 1929 – des Polonais sont encore recrutés par l'intermédiaire de la SGI en mars 1930 – et les provenances des Russes se diversifient. Pourtant, deux origines géographiques reviennent souvent de l'automne 1930 à l'automne 1931 : Homécourt et Le Creusot. L'usine sidérurgique d'Homécourt en Lorraine est un concurrent direct de la SMN et on imagine difficilement un accord entre les deux entreprises invitant l'une à reprendre des ouvriers en excédent chez l'autre. D'ailleurs, à la différence de ce qui s'était passé en 1927 avec les ouvriers de Dior, cette fois-ci les Russes d'Homécourt arrivent au compte-gouttes. Il n'y en a pas deux qui débarquent à Colombelles le même jour. Et finalement, ils sont très peu nombreux, sans doute à peine une dizaine, mais au vu du nombre très limité d'embauches en 1931, ils apparaissent relativement en force.

Les Russes en provenance du Creusot peuvent légitimement avoir fait l'objet d'une tractation entre les deux sites sidérurgiques, puisqu'ils sont tous les deux contrôlés par Schneider. Il est possible que des Russes en surnombre à l'usine du Creusot et dont la SMN pouvait avoir besoin aient été affectés à cette dernière. Les trois célibataires russes⁸⁷ embauchés le 23 septembre 1931 en provenance du Creusot seront de toute façon le dernier groupe et parmi les derniers Russes à entrer à l'usine normande pendant longtemps.

Notons enfin, malgré leur caractère sporadique et difficile à dénombrer, la présence de Russes entrés – ou réembauchés – à la SMN après un emploi dans l'agriculture, où ils étaient généralement occupés comme ouvriers agricoles ou comme palefreniers.

86 Charles Ledré, *Les émigrés russes en France : ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils pensent*, 1930, p.31

87 J'en ai deux parmi mes 830 Russes anonymes et deux dans ma liste de 300 Russes identifiés en 1940 (dont un en commun). Combien sont vraiment arrivés ce jour-là du Creusot ? Probablement 5 ou 6, guère plus.

3.6 Où vivaient les Russes ?

Nous avons deux sources principales pour déterminer où habitaient les Russes : d'une part, les fiches du personnel, d'autre part les listes nominatives des recensements. Mais il s'agit de deux sources statiques, qui offrent au mieux une « photo » de la situation démographique à un instant donné. Les fiches du personnel étaient mises à jour avec la dernière adresse connue, les adresses précédentes étant rayées ou gommées. Il est pratiquement impossible d'établir l'ordre chronologique des adresses des ouvriers, sauf s'ils montent en grade, puisqu'il y avait sur le Plateau une division spatiale correspondant à la hiérarchie à l'intérieur de la SMN. Ainsi, il est possible situer une personne dans la structure du personnel suivant son adresse. On peut ainsi dresser le tableau suivant :

Catégorie	Cité ou rue « réservée » et situation géographique
Ouvriers spécialisés, manœuvres	<ul style="list-style-type: none"> Rue du Bois (Plateau, commune de Giberville) Cité des pavillons (Plateau, commune de Colombelles)
Ouvriers qualifiés	Cité du Calvaire (au nord de l'usine, commune de Colombelles)
Employés	Cité du Plateau (essentiellement commune de Mondeville)
Agents de maîtrise	Rue du Stade (Plateau, commune de Colombelles)
Ingénieurs	Chalets (Plateau, commune de Mondeville)

A cette ségrégation spatiale basée sur la place dans l'entreprise, il faut ajouter une ségrégation sur des critères ethniques, tout au moins au début des années 1920. J'ai déjà cité le campement chinois, le camp des Algériens, le camp russe devenu en 1921 la Cité des Pavillons. Pour parer au besoin constant de logements pour les nouveaux arrivants, la direction fait construire plusieurs cantonnements entre 1923 et 1928. Ces bâtiments initialement planifiés pour loger des célibataires sont placés tout autour de l'usine, mais hors du Plateau, où habitaient surtout des familles. Était-ce là une volonté patronale délibérée de séparer les célibataires des couples avec enfants ? Sans doute, puisque la SMN disposait d'assez de terrain pour construire tous les logements sur le Plateau, si elle l'avait voulu.

Disposition des cantonnements et des cités

En 1920, on observe la disposition suivante : en face de l'entrée principale de l'usine, à la jonction des communes de Mondeville et Colombelles, se dresse le bâtiment administratif de la SMN qui fonctionne en pratique comme la « mairie du Plateau » : les Grands-Bureaux. Autour, on trouve les bâtiments annexes importants pour le bon fonctionnement du Plateau : l'hôtellerie, les écoles, l'infirmerie, le stade, le garde-meubles. Puis se dressent du nord-ouest vers le sud-est : la résidence du directeur, les chalets des ingénieurs, la cité des employés, le quartier des agents de maîtrise et enfin, la plus éloignée de l'usine et des commodités du Plateau : la cité ouvrière, dont la rue du Bois concentre l'essentiel de la population des manœuvres et autres sans-grades de l'usine.⁸⁸

Les deux cantonnements anciens situés sur le Plateau ont disparu au début des années 1920 : le campement chinois devient inutile au départ de ces derniers, vers 1923 ; le camp russe est transformé

⁸⁸ Voir la carte du Plateau vers 1930 en annexe.

en cité ouvrière dite Cité des Pavillons et habitée par des familles, surtout françaises, dès 1921. Au nord-est de l'usine, à plus d'un kilomètre du camp chinois se tient l'ancien camp des Algériens, nommé cantonnement des célibataires ou cantonnement de la SMN dans les listes nominatives du recensement dans l'entre-deux-guerres. Celui-là sera habité au moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. En 1921, le cantonnement des célibataires est répertorié à Colombelles, dans le quartier de la gendarmerie... Coïncidence, ou volonté de la SMN de contrôler des éléments plus remuants que les pères de famille ?

Au nord-ouest de l'usine, a déjà été érigée en 1919 la première cité ouvrière de la SMN : la Cité du calvaire. Y sont logés des ouvriers qualifiés français que Schneider a fait venir du Creusot. Aucun cantonnement de célibataires dans cette partie du territoire SMN jusqu'en 1923. La SMN doit alors faire face à un manque de logements pour ses ouvriers étrangers, en premier lieu les Russes recrutés de Bizerte. Le cantonnement russe numéro deux est planifié par la SMN au printemps 1923.

Au sud-ouest de l'usine, entre l'Orne et l'usine sur le plateau, s'élève aussi un cantonnement de célibataires, celui-ci sur le territoire de Mondeville. Le plan daté du 25 janvier 1923 est intitulé : « Édification de 2 bâtiments à usage de dortoirs dans le jardin de la coopérative de Mondeville ». C'est surtout là que seront logés les célibataires français, pour beaucoup originaires de Bretagne.

En 1926, c'est le tour des cités familiales : le Plateau tel qu'il sera jusqu'en 1944 sort alors de terre. Le « Plan Général des Lotissements des Nouvelles Cités » daté du 24 juillet 1926 est particulièrement ambitieux : 120 nouveaux bâtiments qui, si l'on en juge par ceux qui ont été réalisés, auraient fourni jusqu'à 1200 nouveaux logements. Peut-être cette ville nouvelle est-elle jugée trop coûteuse par la direction, puisque seule la rue du Bois sera bâtie conformément au plan général de 1926. De chaque côté de la rue du Bois, cinq immeubles d'un étage, divisés longitudinalement en deux et transversalement en cinq sections, de telle façon que chaque immeuble a cinq entrées indépendantes du côté ouest et cinq du côté est : ce sont donc dix familles qui habitent dans une maison. Chaque logement est composé d'une grande pièce en bas et de deux chambres en haut. Il y a l'eau courante, mais seulement dans la pièce principale du rez-de chaussée. Pas de salle de bains. Les toilettes sont à l'extérieur, au bout de chaque bâtiment : chaque famille a ses propres WC, qu'elle peut fermer à clé.⁸⁹ Ainsi, la rue du Bois peut loger plus de 700 personnes, si l'on compte 5 personnes par logement. Ce quartier excentré du Plateau est l'antre du milieu ouvrier spécialisé. C'est la porte d'entrée des familles ouvrières sur le Plateau, qu'elles soient françaises – une minorité – ou russes, ukrainiennes, polonaises, italiennes ou encore espagnoles. François Lopez qui est né et a vécu toute sa vie sur le Plateau raconte que le fait d'obtenir un logement rue du Bois était déjà une attestation de bonne conduite délivrée par la SMN. Ensuite, on pouvait bouger en fonction des logements disponibles et surtout de l'aval de la direction. En indiquant qu'il habitait rue du Bois, le salarié de la SMN indiquait à la fois son état-civil (ce n'est pas une cité pour célibataires) et sa place dans la hiérarchie de l'entreprise. Pour ceux qui n'y habitaient pas, la rue du Bois, c'était la « zone », le quartier « chaud », de préférence à éviter.

89 Souvenirs de Nicolas Tchémitcheff (né en 1923), qui a vécu rue du Bois de 1927 à 1944 avec ses parents et ses six frères et sœurs plus jeunes que lui. (interviews par téléphone en novembre et décembre 2013)

En 1926 est aussi construite la Cité des Roches, à la réputation moins sulfureuse que la rue du Bois. Coincée entre la Cité des employés et la falaise qui limite le Plateau au sud-ouest, elle abrite aussi de nombreuses familles étrangères mais dans une moindre proportion que la rue du Bois. Enfin, un dernier dortoir de 16 chambres pour célibataires est prévu sur le papier en octobre 1929, mais semble ne jamais avoir été construit, sans doute à cause de la crise économique qui s'annonce.

Les Russes, comme les autres, bougent beaucoup pendant l'entre-deux-guerres. On peut résumer les mouvements de population dans le tableau suivant, élaboré à partir des listes nominatives des recensements à Colombelles :

	1921	1926	1931	1936
Cité du calvaire	<i>321 habitants :</i> 279 Français 16 Belges 0 Russe	<i>175 habitants :</i> 157 Français 16 Belges 0 Russe	<i>149 habitants :</i> 127 Français 15 Belges 3 Russes	<i>159 habitants :</i> 131 Français 14 Belges 5 Russes
Cité des pavillons (camp russe)	<i>384 habitants :</i> 291 Français 69 Belges 3 Russes	<i>290 habitants :</i> 233 Français 26 Espagnols 0 Russe	<i>291 habitants :</i> 81 Polonais 70 Français 54 Russes	<i>315 habitants :</i> 157 Polonais 77 Français 60 Russes
Cantine des célibataires	<i>342 locataires :</i> 165 Français 68 Marocains 53 Algériens 0 Russe	<i>323 locataires :</i> 77 Français 64 Russes 59 Algériens 51 Polonais	<i>314 locataires :</i> 180 Polonais 33 Russes 32 Algériens	<i>118 locataires :</i> 49 Russes 42 Polonais 13 Français
Cantine Capello (+Bar moderne)	<i>21 locataires :</i> 8 Italiens 8 Français 0 Russe	<i>137 locataires :</i> 38 Polonais 21 Italiens 3 Russes	<i>96 locataires :</i> 39 Polonais 13 Russes 10 Italiens	
Cantonement russe	<i>N'existe pas encore</i>	<i>197 habitants :</i> 195 Russes 2 Français	<i>158 habitants :</i> 101 Russes 49 Yougoslaves 4 Français	<i>102 habitants :</i> 43 Russes 31 Polonais 28 Français

Quelques explications sont nécessaires pour bien comprendre les données de ce tableau. Seules les nationalités les plus importantes sont mentionnées. Pour couvrir la majorité des endroits où les Russes se concentraient, il aurait fallu aussi recenser la rue du Bois à Giberville. Ce comptage n'a pas pu, pour des raisons pratiques, être réalisé. Le tableau ci-dessus donne néanmoins des renseignements intéressants, mais il faut encore ajouter les précisions suivantes :

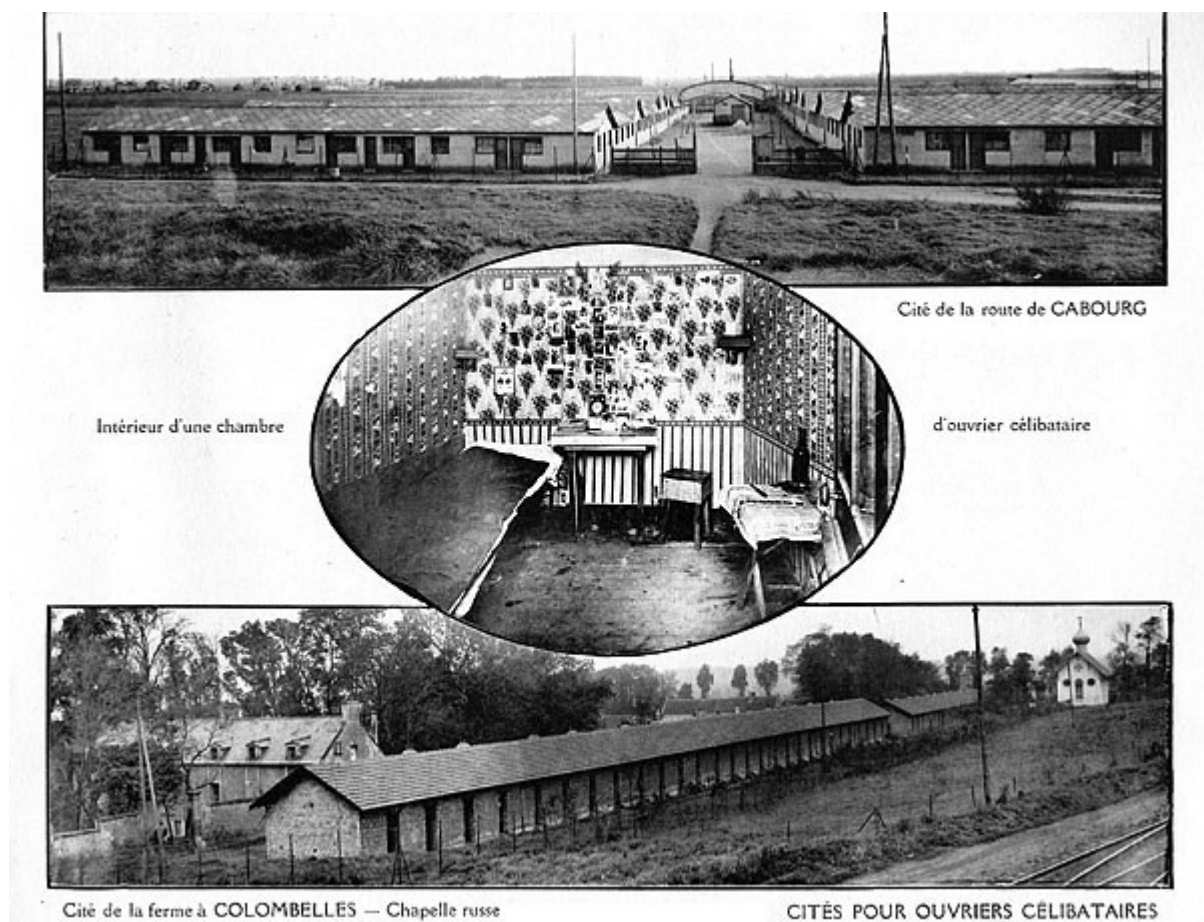
- Les Russes qui habitent la Cité du calvaire sont la famille du prêtre et un ingénieur originaire de Minsk (probablement Juif plutôt que Russe, mais recensé comme Russe)
- La Cité des pavillons, où étaient probablement logés les soldats russes en 1919, a été transformée en cité pour familles en 1920. Les trois Russes qui y résident en 1921 sont la famille Petroff, partie ensuite en Russie.

- La Cantine des célibataires, ancien camp des Algériens, est également appelé Cantonnement de la SMN. C'est la cité de la route de Cabourg sur la carte postale reproduite ci-dessous.
- La Cantine Capello et le Bar moderne étaient deux pensions privées tenues par une famille d'immigrés italiens, où des célibataires russes plus exigeants que les autres ont choisi de résider.
- Le cantonnement russe est celui situé en contrebas de l'église russe. Il est transformé entre 1931 et 1936 en cité pour familles. Une minorité de célibataires y réside encore en 1936.

Le cantonnement russe

Deux plans conservés dans le fonds SMN marquent le début du cantonnement russe situé au bas de Colombelles. On serait tenté d'ajouter que le cantonnement russe se trouvait à côté de l'église orthodoxe, mais ce serait une remarque anachronique. L'église a été bâtie là où se trouvait déjà un cantonnement russe depuis trois ans.

Les plans de la SNM sont intitulés : « Construction d'un dortoir dans la Prairie en face la ferme Bellanger », daté du 9 avril 1923 et « Construction d'un 2^{me} dortoir de 101m61 de longueur, dans la Prairie située en face la ferme Bellanger », daté du 25 juin 1923. Il s'agit de deux longs bâtiments rectilignes en pierre, sur un seul niveau (sans étage), apparemment divisés en 18 chambres pour le premier dortoir et 27 pour le second.



Aucun ameublement n'est dessiné sur les plans, donc il n'est pas possible de savoir combien de personnes chaque chambre était censée loger. Le recensement de 1926 compte néanmoins 195 Russes et

deux Français au cantonnement russe. Il semblerait donc que quatre Russes partageaient une chambre de 3,50 m sur 5,70 m. Un article de *La Renaissance* de 1932 confirme cette forte densité, mais précise que beaucoup de chambres ne sont occupées que par deux ou trois locataires⁹⁰, un fait avéré par le recensement de 1931, qui ne compte plus que 158 habitants au cantonnement russe. La carte postale ci-dessus, éditée par la SMN, montre le cantonnement russe vers la fin des années 1920, après la construction de l'église en 1927, mais avant que cette cité pour célibataires soit transformée en cité pour familles. La chambre représentée dans le médaillon appartient plus probablement au cantonnement des célibataires de la route de Cabourg, l'ancien camp des Algériens.

La construction du cantonnement correspond bien, au moins extérieurement, aux plans de 1923. Les deux dernières portes ouvraient sur les sanitaires communs pour tout le bâtiment. Le plan indique que la dernière pièce est équipée d'urinoirs d'un côté et de six WC de l'autre. L'avant-dernière pièce fait office de salle d'eau avec des lavabos le long des deux murs latéraux. Le second bâtiment sur la photo, long de 77 mètres, est disposé de la même manière et équipé lui aussi de lavabos, d'urinoirs et de six WC. Sur les plans de 1923, aucune trace de salle commune pour les repas ou de douches. Peut-être ces facilités étaient-elles dans la maison située derrière le cantonnement, appelée « château Legonidec », une propriété également acquise par la SMN.

Les Russes ont d'ores et déjà un travail à l'usine et un lieu de vie, le cantonnement. Leur vœu le plus cher, tant qu'ils ne peuvent pas retourner en Russie, est d'obtenir leur propre lieu de culte. C'est l'histoire de l'église orthodoxe bâtie en 1926-1927.

3.7 Vellétés d'installation et d'organisation

J'ai jusqu'ici donné l'impression d'une communauté de Russes instable, dominée par des célibataires logés dans des cantonnements et peu enclins à s'installer en Normandie. La réalité est, comme toujours, plus différenciée. Même si beaucoup ne restent pas, et si ceux qui demeurent à Colombelles le font sans penser à s'installer définitivement, le fait est que des institutions se mettent en place dès les années 1920. Je traiterai dans la quatrième partie de l'école russe et des autres activités pour les enfants qui ont sans doute été mises en place dès les premières arrivées massives de Russes en 1922-1923, mais qu'il est impossible de dater avec précision faute de documents fiables. Par contre, nous avons les preuves tangibles de deux traits importants de stabilisation des Russes à partir de 1925, à savoir les activités culturelles et l'établissement d'une paroisse orthodoxe.

Les activités culturelles

Les témoignages oraux des enfants d'émigrés ne peuvent pas remonter aussi loin dans le temps, et l'on est donc obligé de se fier aux seules traces écrites qui restent, et qui, certainement ne représentent que la partie émergée de l'iceberg culturel russe. Trois sources nous sont accessibles : le fichier du personnel de la SMN, avec les lettres diverses conservées dans les dossiers individuels ; la presse régionale et les journaux des émigrés russes. J'ai surtout utilisé *L'Ouest-Éclair* et le quotidien russe *La Renaissance*

⁹⁰ *La Renaissance*, 30 août 1932 (l'article est en russe)

non pas parce que ces deux journaux seraient plus complets que les autres, mais simplement parce que leur numérisation intelligente permet une recherche directe dans le texte.

La plus ancienne trace d'activité collective des émigrés russes concerne une équipe de football. Ceci est d'autant plus surprenant que tous les livres traitant de la SMN mentionnent la première équipe de football des immigrés comme étant celle des Polonais, créée en 1930. Mais une lettre signée N. Netchogine et datée du 3 septembre 1923 prouve que les Russes avaient déjà formé une équipe quelques mois après leur arrivée :

Le soussigné, capitaine de l'équipe russe de football, a l'honneur de s'adresser à vous avec une grande prière de vouloir bien faire travailler le nommé Oulianoff Constantin à grande laminoir, ce que lui permettra d'être libre les dimanches et participer aux matchs.⁹¹

Combien de temps a duré l'équipe russe ? Elle a sans doute eu une existence éphémère, puisque son capitaine Netchogine avait déjà quitté la SMN en novembre 1926. Le document cité est de toute façon l'unique trace de cette équipe. L'élite des émigrés russes n'est pas constituée de grands sportifs, mais plutôt d'intellectuels et ce sont donc dans les activités traditionnellement considérées comme culturelles que les émigrés russes s'épanouiront.

Un loisir culturel des Russes dans les années 20, à peu près oublié aujourd'hui, est la projection de films dans la salle de cinéma des Grands-Bureaux. Georges Willamoff, né à Saint-Petersbourg en 1884, qui signe sa lettre comme « président de la Section des arts artistiques russes » (*sic*), demande à la direction l'autorisation d'utiliser la salle de cinéma le dimanche 22 juillet 1928 pour montrer un film « Russie d'avant-guerre ». Willamoff précise qu'il s'agit de la suite du film projeté une année auparavant, en août 1927. L'entrée sera payante au profit des invalides de la Grande Guerre. La requête reçoit un avis favorable de la SMN. Les Russes ne se contentaient d'ailleurs pas de regarder les films. Pendant la période du film muet, c'est-à-dire jusqu'au début des années 30, des Russes jouaient de la musique pendant les projections. Vera Kirillova raconte volontiers que son beau-père, musicien talentueux, jouait du violon pendant que les films tournaient. Selon elle, trois musiciens jouaient en même temps.

Les Russes aiment chanter et la place du chant est importante à la fois dans l'église orthodoxe et en dehors.⁹² A Colombelles comme ailleurs où les émigrés russes se sont installés, ont été rapidement mis sur pied des chœurs laïcs et des chorales religieuses. Dès les années 20, la communauté russe de Colombelles se produisait en public par un chœur de Cosaques. Le diacre Eugène Popoff, a raconté avec humour à un journaliste de *La Renaissance* comment le chœur (ou l'un des chœurs) a vu le jour :

Personne ne savait chanter, mais, bon, on a appris. On était sept à nous retrouver à l'église pour chanter. Une fois, des Français nous ont écoutés et puis un jour est arrivée une invitation à chanter en ville pour une soirée de charité. On était très inquiet, on n'est pas des chanteurs. Bon, on y est allés. On a commencé à chanter, ça sonnait pas bien, on a eu peur. Finalement, on a fini sans voix et on est repartis avec de l'argent et des cadeaux. Une semaine plus tard, on était invités à chanter pour une soirée privée chez un homme riche : du champagne et 100 francs par personne ! Après, ça a été tout droit vers la gloire !⁹³

91 Lettre conservée dans le dossier de Constantin Oulianoff, fichier du personnel (fonds SMN)

92 Jamie H. Cockfield (*op.cit.*, 1998, p.65) remarquait déjà à propos du Corps expéditionnaire russe en France : « Russian military units always seem to form choruses, and the REF was not different ».

93 *La Renaissance*, 30 août 1932 (article en russe – ma traduction)

D'après les quelques notices parues dans *L'Ouest-Éclair*, l'activité du chœur russe de Colombelles s'ouvre sur l'extérieur sous la direction de Georges Bakhaloff. Arrivé à la SMN en 1926, Bakhaloff dirige déjà les chœurs russes pendant la distribution des prix du patronage Jules Ferry le 21 mars 1928. C'est peut-être là qu'il a rencontré sa future femme, une institutrice française ! Les Russes donnent également un concert à Colombelles en janvier 1930 au profit du timbre antituberculeux. A l'occasion de la fête de l'Armistice 1934 et en souvenir d'Alexandre I^{er}, roi de Yougoslavie, qui vient de mourir⁹⁴, les chœurs russes de Colombelles font encore admirer le timbre de leur voix. Enfin, dernière occurrence dans *L'Ouest-Éclair*, le 17 janvier 1937, Bakhaloff dirige toujours les chœurs russes lors d'un concert du Conservatoire de Caen. Il est probable que les chœurs russes de la SMN ont eu bien plus de concerts que ne l'indiquent ces quatre entrefilets découverts dans le journal régional. Aucune mention n'est faite dans la presse française des réunions cosaques où le chœur concluait la soirée, ni des concerts privés auxquels le diacre fait allusion dans l'article de *La Renaissance*.

Pour avoir une idée des activités culturelles que les Russes organisaient pour la communauté, il faut se pencher sur la presse émigrée. Dans l'ouvrage en trois volumes *L'émigration russe : chronique de la vie scientifique, culturelle et sociale 1920 – 1940*, Colombelles figure à l'index avec 31 entrées faisant référence le plus souvent à de courtes notices sur un événement culturel, religieux ou politique dans l'un des deux quotidiens de l'émigration : *Les dernières nouvelles* et *La Renaissance*.⁹⁵ Les événements majeurs figurent probablement dans ces courtes notices, mais les zones d'ombre demeurent importantes. Il faut également noter que les programmes culturels qui font l'objet d'un article dans *L'Ouest-Éclair* ne figurent jamais dans les quotidiens de l'émigration, et vice-versa. L'unique exception concerne la consécration de l'église russe de Colombelles en décembre 1927.

La première occurrence de Colombelles dans la *Chronique de la vie culturelle* concerne *Les dernières nouvelles* du 15 juin 1927. C'est l'occasion d'une journée de la culture russe qui motive ce petit article d'une trentaine de lignes. Depuis 1925, l'émigration russe célébrait la date anniversaire de la naissance de Pouchkine, le 8 juin, comme la Journée de la culture russe. La communauté de Colombelles doit s'adapter aux exigences de la vie à l'usine et fête donc le premier dimanche après le 8 juin, soit le 12 juin. L'article des *Dernières nouvelles* mentionne un programme riche composé d'extraits théâtraux de classiques russes, d'un chœur qui chante des compositions russes, de déclamation, de danse et de morceaux joués par un petit orchestre. Toutes les forces ayant contribué à la réussite de cette soirée sont des artistes « locaux », c'est-à-dire des émigrés russes installés à Colombelles. Le rapporteur loue le talent du metteur en scène Anatole Nicolaëff, un artiste reconnu parmi les siens.

Les autres articles dans les quotidiens russes sont généralement beaucoup plus courts, quelques lignes seulement, sauf celui signé Grégoire Doschetchnikoff à l'occasion d'une soirée des Cosaques le 27 janvier 1929. Au programme figure une conférence sur l'histoire des Cosaques puis une communi-

94 Il a été assassiné à Marseille le 9 octobre 1934 par un Bulgare à la solde d'un mouvement fasciste croate. Il était alors en visite officielle en France. Alexandre I^{er} avait été un protecteur des émigrés russes qu'il avait accueillis avec bienveillance dans son pays au début des années 20.

95 Cette *Chronique de la vie culturelle* est, hélas, loin d'être complète. La version numérisée de *La Renaissance* donne à elle seule 113 réponses au critère de recherche « Колумбел* ».

cation sur le communisme et son rôle pour les Cosaques agriculteurs. La soirée se termine par des chants – cosaques, bien entendu – et un modeste bal, comme le note l’auteur de l’article.

Bon an, mal an, ce sont ainsi entre quatre et huit événements culturels des Russes de la SMN qui sont annoncés dans la presse émigrée russe entre 1927 et 1940 : programmes culturels de l’Union des Cosaques, conférences, sapins de Noël pour les enfants, spectacles théâtraux, célébrations religieuses, inscriptions à l’école du jeudi, concerts, tournées d’artistes russes, soirées caritatives au profit d’invalides, réunions politiques et commémorations diverses. Tout ça pour une communauté composée seulement d’un demi-millier d’individus !

Mais l’événement le plus important, le plus médiatique dirait-on aujourd’hui, à la fois par la diversité des journaux qui en parlent et par la longueur des articles qui y sont dédiés, c’est indubitablement la consécration de l’église en décembre 1927 – et par un jeu de mots facile – c’est en même temps la consécration de la reconnaissance des Russes par la SMN.

L’église orthodoxe de Colombelles

Les Russes qui s’installent dans les années 1920 à Colombelles auront à cœur à rétablir autour d’eux les éléments les plus forts de la culture russe : l’école, la bibliothèque et l’église. Les cours pour les enfants, la constitution d’un fonds de livres et les offices orthodoxes ont sans doute démarré dès l’arrivée des premiers groupes d’émigrés russes en 1922, mais les sources écrites sur ces initiatives précoces sont rares. La première grande réalisation des émigrés – la plus visible – est l’église orthodoxe, sur lesquelles les sources, tant textuelles qu’iconographiques, sont assez nombreuses.

Quelle est la chronologie de l’établissement de la paroisse et de l’église ? Selon le professeur Antoine Nivière, historien de l’Église orthodoxe en France, « les premiers prêtres p. G. Fashchevski (1923), puis p. Jean (Leontchoukoff) et p. Georges Spassky (1924–1925) venaient épisodiquement de Paris pour desservir la communauté en voie de constitution ».⁹⁶ En 1926, les Russes prennent l’initiative de demander l’aide de la SMN pour édifier un lieu de culte. Lise Lalonde, dans son mémoire sur l’église russe, cite une lettre signée par MM. Grigorieff et Helensky et adressée au directeur de la SMN :

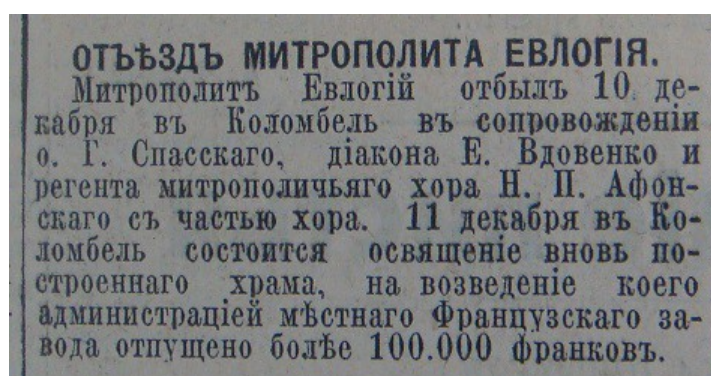
Les nombreux Russes ouvriers des Usines de la Société qui sont dans leur plus grande partie orthodoxes croyants sentent vivement le défaut que leur fait l’absence de prêtre autant du point de vue de leur culte que de la moralité de la colonie. Aussi ont-ils élu un comité dont la tâche comprend la recherche de ressources afin d’entretenir une paroisse avec son prêtre. [...] L’espoir de la colonie se porte à vous, M. le Directeur, dont la bienveillance habituelle pour nous nous est connue dès nos premiers pas à Caen. Le Comité de la paroisse orthodoxe russe a l’honneur de solliciter de votre bienveillance de vouloir bien lui venir en aide en accordant la construction d’un hangar de la plus simple conception pour notre église dans la disposition de la ferme Bellanger.⁹⁷

Les Russes obtiennent facilement gain de cause. La direction non seulement accepte leur requête, mais met à leur disposition des moyens importants. D’abord elle donne le terrain, sur lequel avait déjà été bâti le cantonnement russe en 1923. Elle prête également le concours de son bureau d’études : les

96 Réponse privée d’Antoine Nivière du 27 septembre 2013 à un courriel de ma part sur les prêtres de Colombelles.

97 Lise Lalonde, *L’église orthodoxe Saint-Serge de Colombelles*, 2003, p.14. Je n’ai pas réussi à retrouver l’original de cette lettre, ni dans le fonds SMN, ni à l’église.

plans de l'église sont dessinés suivant les mêmes méthodes que tous les autres bâtiments que la SMN fait construire sur le Plateau. Ils sont datés du 11 novembre 1926. Il est possible qu'entre temps une association cultuelle des orthodoxes de Colombelles ait été déclarée à la Préfecture.⁹⁸ La SMN fournit une aide financière et en matériaux. La construction de l'église est assurée par les Russes eux-mêmes, en dehors de leur temps de travail. Les travaux sont retardés au courant de l'année 1927, à la suite de conflits importants entre le prêtre orthodoxe envoyé de Paris et les Russes de Colombelles. Le métropolitain Euloge, qui a lui-même nommé le père Troitzky recteur de la paroisse en septembre 1926, doit finalement le muter et envoyer à Colombelles un prêtre moins autoritaire. Enfin, dimanche 11 décembre 1927, c'est un grand jour pour la communauté russe de Colombelles et des alentours : Mgr. Euloge est venu spécialement de Paris pour consacrer l'église.



Ci-dessus, l'article sur la consécration de l'église orthodoxe de Colombelles paru dans le journal Les dernières nouvelles daté du 15 décembre 1927

A gauche, l'article publié dans le quotidien L'Ouest-Éclair daté du 6 décembre 1927

Les deux petits articles reproduits ci-dessus soulignent le soutien important de la SMN à la construction de l'église. Mais les Russes ne sont pas appréciés seulement par l'entreprise métallurgique. Un article détaillé paru dans *La Renaissance* signale la générosité de l'ingénieur Dhôme qui a contribué à l'édifice par un don de 9000 francs, lequel Dhôme se hâte de démentir : 8000 de ces 9000 francs ne viennent pas de lui, mais de l'entreprise qui l'emploie, les Chantiers Navals Français à Blainville.⁹⁹ Combien de Russes travaillaient aux CNF en 1927 ? Quelques dizaines, tout au plus. Ainsi, les chantiers navals ont proportionnellement autant contribué que la SMN au bien-être spirituel de leurs ouvriers russes. L'ingénieur Dhôme reste néanmoins l'un des principaux donateurs privés avec ses mille francs.

⁹⁸ Malgré mes recherches, je n'en ai pas trouvé trace aux Archives départementales.

⁹⁹ *La Renaissance*, 15 et 21 décembre 1927 ; Mgr. Euloge n'a, semble-t-il, pas noté le démenti honnête de M. Dhôme sur sa prétendue générosité. Le métropolitain ne cite pas les Chantiers Navals dans la partie de ses Mémoires consacrée à l'église de Colombelles, mais seulement les 9000 francs offerts par l'ingénieur, marié à une Russe.

Moins d'un an après la consécration de l'église, le métropolite envoie à cette paroisse turbulente un nouveau prêtre, le troisième en deux ans. Michel Sokoloff, un jeune prêtre formé au Séminaire orthodoxe de Paris, est ainsi nommé recteur de la paroisse le 14 octobre 1928. Il y restera jusqu'en décembre 1942.¹⁰⁰ Le père Sokoloff ne s'embauche pas à l'usine, comme la paroisse orthodoxe l'avait initialement prévu, mais la SMN lui attribue un logement dans la Cité du Calvaire, proche de l'église et du cantonnement russe. Il ne semble pas que la SMN ait versé un salaire au père Sokoloff, contrairement à une rumeur répandue. Le prêtre ne figure pas dans le fichier du personnel. Ce n'était d'ailleurs pas nécessaire, puisqu'en septembre 1927 les Russes avaient demandé à la SMN de retirer chaque mois de leur paie la somme de 5 francs pour « l'entretien du clergé et du temple ». ¹⁰¹ La paroisse aurait en même temps fourni à la direction une liste de 230 ouvriers prêts à contribuer, ce qui représente environ 60% des Russes alors employés à l'usine. Une telle ponction, égale à presque une demi-journée de salaire, est la preuve d'une grande ferveur des Russes ou d'un sens aigu du devoir et de l'obéissance aux responsables de la paroisse ou encore, et plus vraisemblablement, d'une combinaison variable des deux suivant les signataires.

Le 14 février 1929, le prêtre Michel Sokoloff fait paraître sa première lettre publique dans *La Renaissance*, dans laquelle il remercie toutes les bonnes âmes qui ont contribué au succès du sapin de Noël pour les enfants de la communauté russe. C'est le début d'une nouvelle période pour les Russes où l'église sera au centre, physiquement et spirituellement, de la vie quotidienne de plusieurs centaines de personnes. Nul doute que cette jolie petite église, visible de loin, servie par un prêtre jeune et ouvert – le chanoine Bernard qui lui rendra visite en 1933, n'aura que des choses positives à dire dans son article « Un petit coin de Russie au bord de l'Orne »¹⁰² – jouera un rôle majeur pour rassembler les Russes autour de Colombelles.

Les débuts de la bibliothèque russe

Parallèlement à l'établissement de la paroisse, se met en place une bibliothèque. Un long article, paru dans *La Renaissance* du 14 décembre 1925 sous le titre « Les Russes à Caen », décrit de manière assez détaillée la vie des Russes de la SMN à cette époque et notamment leur bibliothèque. Celle-ci a été créée à l'initiative des ouvriers russes de l'usine et elle est abritée dans un bâtiment fourni par l'usine. Le nombre de livres s'élève déjà à 500 volumes¹⁰³ et le journaliste précise que les lecteurs ont réuni 2180 francs de cotisations. Rappelons qu'à l'époque, 700 Russes résidaient dans le Calvados, dont 400 travaillant à la SMN avec des salaires journaliers d'environ 20 francs. L'admiration de l'auteur de l'article devant l'enthousiasme culturel de ces Russes de province est donc hautement compréhensible.

100 Toutes les indications de dates sur les prêtres de Colombelles proviennent du courriel d'Antoine Nivière déjà cité.

101 Alain Leménorel, *op.cit.*, 2005, p.127

102 *La semaine religieuse du Diocèse de Bayeux & Lisieux*, N°48, pp. 572-575, dimanche 26 novembre 1933. L'article occupe trois pages et demie sur les douze du bulletin et est publié dans la rubrique « Nouvelles diocésaines ».

103 Il n'existe avant 1945 aucune bibliothèque municipale sur les trois communes du Plateau et il faudra attendre 1952 pour que la SMN ouvre une bibliothèque réservée à son personnel – avec un premier lot de 1200 ouvrages. (source : *Bulletin SMN*, N°1, août 1952)

Il semble par ailleurs que les premiers livres aient été rassemblés par les Cosaques. Ainsi un livre de Lermontov, édité en 1921 et portant le numéro 14, est tamponné « Union des Cosaques de l'Ataman Kaledine, Colombelles ». Au lendemain de la Première Guerre mondiale, les livres et les journaux étaient les seuls moyens d'information – et de culture pour les nombreux Russes non francophones – avant l'essor de la radio dans les années 30. La station de l'État soviétique *Radio Moscou* n'émet vers l'étranger qu'à partir d'octobre 1929¹⁰⁴ et à ma connaissance, les émigrés russes n'avaient aucune station de radio propre, ni aucune émission régulière dans les radios nationales.

Combien de Russes étaient lettrés parmi les émigrés de Colombelles ? On ne dispose d'aucune statistique fiable à ce sujet, mais on peut tout de même remarquer que tous les Russes qui se marient à Colombelles et alentour sont capables d'écrire leur nom de manière lisible et assurée. Ceux qui sont restés célibataires avaient-ils un bagage éducatif moindre ? On pourrait le penser, mais rien ne permet de l'affirmer avec conviction. Parmi les 50 Cosaques qui signent une lettre collective à la SMN en 1932, on trouve de nombreux célibataires. Toutes les signatures sont celles d'hommes habitués à tenir une plume. Mais peut-être justement, les éventuels illettrés ne sont-ils pas parmi les signataires.¹⁰⁵ Hélène Carrère d'Encausse cite les taux d'alphabétisation officiels en URSS en 1926 : à peine 46% des Russes savent lire et écrire et encore moins pour les Ukrainiens (41,6%) et les Biélorusses (37,3%).¹⁰⁶

Tout porte cependant à croire que l'illettrisme est inférieur chez les Russes (et les Ukrainiens) de Colombelles, d'abord à cause du nombre d'officiers et d'intellectuels que comptaient généralement les communautés émigrées russes, ensuite parce que le livre et le journal étant les seuls moyens de s'instruire et d'avoir des nouvelles de Russie, on peut supposer que les éventuels jeunes Russes illettrés arrivés à Colombelles ont appris à lire eux-mêmes pendant leurs moments de loisirs.

Je reparlerai plus précisément de cette bibliothèque unique en son genre dans la quatrième partie sur les Russes dans les années 30.

Enfin, dernier détail important, cité dans l'article de *La Renaissance* du 14 décembre 1925 : les Russes ont organisé des cours de français pour leurs ressortissants. Le professeur est une Française – enseignante confirmée, dit l'article – qui a longtemps vécu en Russie. Le journaliste ne donne pas le nom de cette femme et il n'a pas été possible de trouver davantage d'informations sur ce premier pas vers l'intégration dans la société française.

104 Source : http://ru.wikipedia.org/wiki/Голос_России

105 Une lettre de l'Union des Cosaques de Colombelles datée du 1^{er} décembre 1928 mentionne « notre Union, qui compte près de 200 hommes ». (source : dossier de Nicolas Alimoff, fichier du personnel SMN)

106 Hélène Carrère d'Encausse, *Le grand défi : Bolcheviks et Nations 1917–1930*, 1987, p.204

Quatrième partie :

Les Russes dans les années 30

Si les années 1920 représentent une période de grande instabilité pour les ouvriers russes de la SMN, comme pour leurs collègues français, la fin de la décennie marque un tournant décisif. La crise de 1929 touche durement tous les salariés, mais les Russes plus que les autres. Sans capital et sans famille étendue en France, ils sont pourtant condamnés à rester dans leur dernier pays d'accueil. Le retour en Union soviétique n'est même plus une alternative depuis que Staline a éliminé ses concurrents potentiels et verrouillé le pays. La pause dans les réformes que la NEP représentait, c'est bien fini. La collectivisation forcée des terres commence au tournant des années 30 et bientôt s'annonce une famine gigantesque perpétrée par le régime communiste en Ukraine soviétique. Les Russes étaient bien informés par la presse émigrée de ce qui se passait en URSS. Mieux valait supporter les conditions difficiles des années 30 en France, que de tenter un retour dans la mère-patrie, qui pourtant se vantait de ne pas connaître de crise économique !

4.1 La crise économique à la SMN

Le krach boursier de Wall Street en octobre 1929 marque le début de la crise économique aux États-Unis et d'une décennie particulièrement difficile pour les salariés dans tout le monde capitaliste. Mais la crise n'atteint pas la France tout de suite. Les politiciens français pensent même d'abord que les spécificités économiques de la France lui épargneront les difficultés que rencontrent l'Allemagne et d'autres pays européens, plus ouverts aux échanges avec l'extérieur. Voyons comment la crise est décrite par les dirigeants de la SMN et comment elle est vécue par les ouvriers russes.

La crise vue par la direction de la SMN

La SMN dépend de ses marchés hors de l'Hexagone. Tandis que la France se berce d'illusions jusqu'au printemps 1931, la Société Métallurgique constate rapidement la baisse de ses exportations et les problèmes financiers que la crise implique. Le rapport du Conseil d'administration à l'Assemblée générale du 30 juin 1931 est à ce titre intéressant :

Au début de l'année 1930, la crise qui sévissait déjà dans un grand nombre de pays, n'avait pas encore atteint la France. Notre Société n'a commencé à en sentir fortement le poids que vers le milieu de l'année, quand le marché intérieur français a été touché à son tour. Les prix ont décliné depuis lors et la dépression s'est encore accentuée en 1931.

Suivent quelques phrases optimistes sur la capacité de la SMN à profiter de la reprise le jour où elle se produira. Témoin de cet optimisme est l'attribution d'un dividende de 6 francs par action au titre de l'exercice 1930. Mais la situation économique de la France ne s'améliore pas dans la seconde moitié de 1931, ce que le rapport du CA à l'Assemblée générale du 28 juin 1932 confirme de manière très claire :

Cet exercice a vu se développer avec une particulière acuité la crise économique dont les premiers effets s'étaient déjà fait sentir pendant l'exercice précédent [...] C'est tout d'abord sur les marchés de l'exportation que la dépression s'est manifestée avec toute sa violence, à la fois par le resserrement des débouchés et par une chute brutale des prix de vente, qui représentent maintenant moins de la moitié de ceux de l'année 1930. Le marché intérieur lui-même, après avoir conservé pendant le premier semestre 1931 une activité relativement satisfaisante, s'est trouvé à son tour, à partir du mois de septembre gravement affecté par la crise, qui avait semblé, jusque-là, devoir épargner partiellement notre pays.

Les rapports annuels du Conseil d'administration sont instructifs quant à l'appréciation des dirigeants sur les contingences économiques. En 1932, la SMN ne se donne pas les moyens de distribuer un dividende à ses actionnaires, une situation qui se reproduira en 1933, pour la dernière fois avant la Seconde Guerre mondiale. Non pas que les comptes financiers de la SMN soient dans le rouge, puisque l'usine normande a généré un bénéfice de près de six millions de francs pour l'exercice 1931 et de huit millions de francs pour 1932. Mais, suivant la proposition du Conseil d'administration, les profits sont entièrement consacrés aux amortissements. La crise continue pendant toute l'année 1933, toutefois une amélioration est notée. La production est comparable à celle de 1932, mais les prix de vente ont remonté. Les résultats nets permettent à l'Assemblée générale réunie en juin 1934 de distribuer un dividende au titre de l'exercice 1933. Les deux années suivantes, la production est stable et le dividende augmente. L'Assemblée générale de juin 1937, qui analyse la situation de 1936, se félicite du peu de conséquences négatives des réformes votées par le Front populaire. Certes les prix de revient ont augmenté, suite à la hausse des salaires – ou plutôt à la baisse du temps de travail sans perte de salaire – mais il n'y a eu que deux arrêts partiels de l'usine, chacun d'une semaine. Il semble qu'il n'y ait pas eu de grèves aux Hauts-Fourneaux en 1936, ce que confirme le rapport du Conseil d'administration à l'Assemblée générale du 21 juin 1938 :

Nous avons appliqué, pendant tout l'exercice [1937], dans leur intégralité, les différentes réformes d'ordre social instaurées en 1936 ; congés payés, contrats collectifs, semaine de quarante heures. De même qu'en 1936, nous n'avons eu à enregistrer aucune interruption du travail dans nos Mines et Usines. Par contre, le renchérissement continu du coût de la vie nous a conduits à relever à trois reprises différentes au cours de l'année, les salaires et appointements de nos ouvriers et de nos collaborateurs.

Les bénéfices sont solides, et la distribution de dividendes continue jusqu'en 1940.

Les effectifs de la SMN ne suivent que partiellement les aléas de la production. Le marasme économique n'a bien sûr pas seulement frappé l'usine sidérurgique, et on pourrait même dire que celle-ci s'en sort plutôt bien par rapport à beaucoup d'entreprises plus fragiles qui ne supporteront pas le poids de trois années de récession (1931–1933).

La crise vécue par les ouvriers russes

En 1931, les émigrés russes sont pris au piège : impuissants devant la consolidation du régime communiste et la place de Staline à la tête de l'Union soviétique, ils sont également condamnés à subir les conséquences de la crise économique mondiale, qui touche d'abord les plus faibles, et notamment les trois millions d'immigrés que compte la France au recensement de 1931. Il n'est plus question d'aller chercher une place plus avantageuse ailleurs. Ceux qui ont la chance d'avoir un emploi le gardent, ou du moins, ils ne le quittent plus d'eux-mêmes, comme c'était le cas jusqu'en 1930. Alors que la crise frappe de nombreux pays, l'espoir pour de nombreux réfugiés russes est la France, comme l'atteste le passage suivant, tiré du livre de Charles Ledré, écrit en 1930 :

Plus les pays balkaniques et l'Allemagne se trouvent dans l'impossibilité de donner du travail aux Russes, et plus ceux-ci font l'impossible pour venir en France où ils trouvent toujours à s'employer. C'est ainsi que dès les premières années de l'émigration, Serbes et Bulgares nous ont envoyé par groupes massifs une bonne partie de ceux qui s'étaient d'abord réfugiés sur leur territoire.¹⁰⁷

Cette tendance des émigrés à venir en France s'arrêtera pourtant brusquement à partir de 1931. En août 1932 est même votée une loi pour protéger la main-d'œuvre nationale. Malheureux sont les étrangers qui étaient alors au chômage : les quelques portes encore ouvertes se ferment devant eux.

Nous avons vu que le recrutement collectif de Russes en provenance de l'étranger prend fin en 1929. Les derniers Russes arrivés individuellement sont embauchés en octobre 1931. Dans mon échantillon de 830 Russes, je n'ai aucune entrée, ni individuelle, ni collective, entre le 19 octobre 1931 et le 11 décembre 1936. Les effectifs relevés par Alain Leménorel confirment cette tendance : le nombre de Russes à la SMN baisse constamment du 30 juin 1931 (357 ouvriers) au 31 décembre 1935 (292 salariés). Il remonte légèrement un an plus tard à 302 personnes, puis à 310 fin juin 1937. Il s'agit à peine d'une compensation de la baisse du temps de travail. L'introduction de la semaine de 40 heures aurait mathématiquement dû entraîner l'embauchage de 60 Russes, si la direction de l'usine avait voulu conserver la même production assurée par les émigrés. Les effectifs ouvriers de la SMN remontent bien d'environ un sixième à partir de 1936, mais ces nouvelles embauches ne profitent pas aux immigrés.¹⁰⁸ Les effectifs des étrangers plafonnent à 1100 personnes de 1934 jusqu'à la guerre, alors qu'ils étaient presque 1400 fin juin 1929.¹⁰⁹

Les Russes s'en sortent relativement bien, par rapport à d'autres groupes nationaux. Je n'ai noté le motif « réduction de personnel » que pour quelques individus de mon échantillon, tous congédiés en 1932. Il faut croire que la SMN était satisfaite de ses ouvriers russes : leur effectif baisse seulement de 8% en 1932, alors que le nombre de Polonais diminue de 20%. La tendance entre les entrées et sorties des Russes et des Polonais s'était déjà inversée avant la crise. Fin 1928, les deux groupes nationaux étaient aussi nombreux aux Hauts-Fourneaux, mais deux ans plus tard, le nombre des Russes à la SMN a diminué d'un quart alors que celui des Polonais a augmenté d'un quart. Beaucoup de Russes sont

¹⁰⁷ Charles Ledré, *op.cit.*, 1930, p.28–29

¹⁰⁸ Alain Leménorel, *op.cit.*, 2005, p.89 (voir graphique dans ce mémoire p.14)

¹⁰⁹ Source : effectifs des étrangers à la SMN fournis par Alain Leménorel.

partis volontairement avant la crise ; il est probable que ce ne fût pas le cas des Polonais dont le nombre a brusquement chuté en 1932.

Pourquoi les Russes ont-ils été plus protégés par la SMN que les autres étrangers ? Sans doute étaient-ils mieux cotés, mais comment le prouver ? C'est un document de 1940 qui nous donne la clé. En mai 1940, la SMN doit faire pour les autorités préfectorales une liste des ouvriers étrangers qu'elle souhaite conserver, c'est-à-dire qu'ils ne seront pas réquisitionnés par l'armée. Le dossier concernant les Russes contient une fiche pour chacun des 270 ouvriers qui travaillaient à l'usine à ce moment-là, et qui dans leur quasi-totalité avaient été embauchés dans les années 20. Chaque fiche comporte une appréciation du salarié par son chef de service. Le décompte des appréciations les plus fréquentes se présente ainsi :

Indispensable ; à conserver	Excellent ouvrier	Très bon ouvrier	Bon ouvrier ; bon élément	Passable ; quelconque	Médiocre ; très médiocre
86	21	42	61	18	11

Pour une trentaine d'ouvriers russes, aucune appréciation n'est indiquée, ce qu'on peut raisonnablement interpréter comme une valeur passable aux yeux de leurs chefs. En ajoutant ces 29 ouvriers sans mention aux 18 passables et aux 11 médiocres et très médiocres, pour lesquels le chef de service note parfois cyniquement « Aucun intérêt à conserver ; laisser partir », on obtient 58 individus, soit environ 20% des ouvriers de nationalité russe encore à la SMN en 1940.

Dans le tableau ci-dessus, n'apparaissent pas les ouvriers d'origine russe qui ont obtenu la nationalité française avant 1940. Mais il n'y a aucune raison de croire qu'ils feraient croître le pourcentage des médiocres. Au contraire ! Ces pères de famille devaient recevoir un avis positif du préfet pour obtenir la nationalité française. Il est peu probable que la préfet eût donné son aval pour des ouvriers dont la SMN n'était pas satisfaite. Mais même si on se limite aux ouvriers ici mentionnés, on remarque que ceux considérés comme indispensables représentent à eux seuls un tiers des Russes. Ce n'est plus très étonnant que l'entreprise ait cherché à garder ces bons éléments quand elle a dû faire le choix de se séparer de quelques centaines de salariés en 1932.

Le problème du chômage touche surtout ceux qui ont quitté la SMN avant la fin 1931 ou n'y sont pas rentrés avant que la crise n'atteigne vraiment l'usine sidérurgique. On ne sait rien sur les postulants qui se sont présentés aux Grands-Bureaux et n'ont obtenu qu'un refus navré. En revanche, la SMN a conservé dans les dossiers de ses anciens ouvriers les demandes écrites de réembauches, souvent annotées d'une mention manuscrite d'un chef de service ou du chef du personnel. Ces lettres donnent une mesure de la détresse économique dans laquelle certains Russes avaient plongé.¹¹⁰ Citons quelques exemples, en commençant d'abord par une Française, Marie-Jeanne Lalaison, mariée en 1927 avec le Russe André Terastich. En 1933, elle sollicite son ancienne place comme employée de magasin à la SMN, où elle a travaillé pendant quatre ans, avant de démissionner, sans doute pour s'occuper de son

¹¹⁰ Cette détresse ne concernait bien entendu pas seulement les Russes et ces témoignages peuvent sans doute rendre compte de la situation d'une grande partie de la classe ouvrière à cette époque.

premier nouveau-né. La réponse est franche et sans espoir pour la jeune femme : « Répondre, impossible étant donné la situation actuelle. Les places vacantes sont soumises à des agents par mutation »¹¹¹.

Pour les hommes, le schéma classique est le suivant : l'ouvrier perd son travail à cause d'une longue maladie ou bien il part volontairement tenter sa chance dans une entreprise qui n'a pas les reins aussi solides que la SMN. S'il est sans travail fin 1931, c'est en général pour longtemps. Il vit alors d'abord de ses économies, puis de l'aide d'un cousin, de camarades de chambrée ou d'anciens collègues de l'usine. A la longue, la solidarité épuise les donateurs et le chômeur s'enfonce dans la misère. Ainsi en est-il de Kyril T., bien que la raison de la perte de son emploi soit un peu spéciale. Kyril T. a été arrêté le 15 juin 1931 pour vol. A sa sortie de prison, il écrit à la SMN :

Je suis T.K., manœuvre russe, 33 ans, ai l'honneur de m'adresser à vous avec la demande suivante : je suis arrivé de Bulgarie à l'usine Société Métallurgique de Normandie 23 novembre 1928 [...] Le 13 juillet 1931 j'ai été arrêté par la police, après j'ai été jugé (juge correctionnel) et condamné à prison, où je m'ai trouvé jusqu'à 10 novembre 1931. Après la prison je m'ai adressé au Grands-Bureaux (bureaux d'embauchage) et on m'a refusé par suite de la crise économique. Puis j'ai cherché le travail au Havre, Dives-sur-mer, Cabourg, Caen, Potigny, la mine St André etc, mais tout en vain. Maintenant tous mes épargnes j'ai dépensé et je profite le secours de mes compatriotes, qui me donnent la nourriture et le coucher, mais cette aide [est] temporelle, et c'est pourquoi, Monsieur le Directeur, je vous supplie de m'embaucher à l'usine.

La réponse de la SMN, lapidaire, tient en ces quelques mots : « lui dire qu'il n'y a pas de plan pour le moment ». Le vol commis au préjudice d'un camarade a-t-il joué en sa défaveur ?

Non seulement les victimes du chômage supplient la SMN de leur donner du travail, mais même ceux qui ont la chance d'avoir un poste se sentent solidaires de ceux qu'on met à la porte. En janvier 1932, la SMN se défait de cinq Russes qui ont eu la mauvaise idée de quitter l'usine deux heures avant l'heure réglementaire. Cet épisode n'aurait sans doute laissé aucune trace dans l'histoire de l'usine, si les Cosaques ne s'étaient mobilisés pour soutenir leurs camarades licenciés. Dans une lettre datée du 28 janvier 1932, ils implorent la direction de revenir sur sa décision. L'argument est d'ordre économique et appelle aux nobles sentiments du destinataire. Il faut citer de larges extraits de cette lettre qui éclaire d'une manière unique plusieurs aspects de la façon de penser de ces ouvriers russes :¹¹²

Vous connaissez bien Monsieur le Directeur que pour trouver du travail aprésent est impossible. Il nous faut partager notre pauvre salaire pour nourrir nos frères, ce que avec notre salaire d'aprésent très difficile, mais notre devoir nous oblige. Etè temps quand l'usine par l'Union de Cosaques fait contracter les cosaques et presque tous est resté jusqu'aprésent. Et nous soussignés nous sommes tellement habitués ici que ne cherchons pas mieux.

Nous Vous demandons Monsieur le Directeur d'entrer dans notre situation. Vous savez bien qui nous sommes et pourquoi nous se trouvons dans tout le monde. Nous Vous prions Monsieur le Directeur rembaucher nos frères cosaques qui ètè réglés. Mantchenkoff est marié avec un enfant. Ou il peu allé ? Et il reçu déjà avertissement de quitter logement. Que ce qu'il fera dans la rue ? Si ils avaient patrie ils pu retourner, mais nous n'avons pas patrie – notre patrie est la France. Quelle nous accepte et nous donne pouvoir de vivre.

Si aprésent Vous ne pouvez pas donner le travail, nous Vous demandons Monsieur le Directeur de faire garantir pour eux prochainement et garder ses logements. Et si Vous trouverez nécessaire fait retenir de nos salaires pour leurs logements.

111 Réponse de la SMN datée 28.07.1933, conservée dans le dossier de Marie-Jeanne Terastich (fonds SMN)

112 Lettre conservée dans le dossier d'Alexis Poliakoff (fonds SMN, fichier du personnel) ; l'orthographe est globalement respectée, comme pour toutes les autres lettres citées dans ce mémoire.

Je reviendrai un peu plus tard sur le sort de Mantchenkoff. Cette lettre agrémentée de la signature de 50 Cosaques ouvriers de la SMN, met bien en relief l'acuité de la situation économique en cette année exceptionnelle de 1932. Pour certains, la crise économique s'ajoute à des problèmes personnels et produit une fin tragique. C'est l'histoire de Jean Katchkine.

Jean Katchkine (1895 – 1935)

Embauché sur contrat alors qu'il se trouve en Bulgarie, Jean Katchkine arrive à la SMN en décembre 1928. C'est sans doute un Cosaque. Manœuvre aux hauts-fourneaux, il est renvoyé de l'usine pour refus de mutation alors que son contrat d'un an vient de se terminer. Il travaille quatre mois à l'usine de Dives-sur-Mer, puis est réembauché à la SMN le 28 avril 1930. Il sort volontairement de l'usine le 11 septembre 1930. Sa fiche indique qu'il pourra être réembauché dans un délai de deux mois. Il n'était donc pas considéré comme un mauvais ouvrier. Son dossier ne comporte pourtant aucune demande de réembauche. Peut-être s'est-il présenté aux Grands-Bureaux, mais il n'a pas tenté d'écrire pour être repris à la Société métallurgique.

A partir de 1931, c'est une lente descente aux enfers pour Jean Katchkine. Célibataire, sans domicile fixe, sans travail, il est l'objet de multiples condamnations, dont *L'Ouest-Éclair* se fait l'écho. Ainsi, le 6 novembre 1931, il est condamné à 15 jours de prison pour vagabondage. Le 21 décembre, il est arrêté à Colombelles pour infraction à un arrêté d'expulsion. Le 27 janvier 1932, il est à nouveau arrêté par les gendarmes de Colombelles pour bris de vitres, vagabondage et nouvelle infraction à l'arrêté d'expulsion. Le 5 février 1932, *L'Ouest-Éclair* rapporte que Katchkine ne travaille pas depuis plus d'un an et vit aux crochets de ses camarades : il est condamné à 15 jours de prison. Le 22 juillet 1932, le journaliste commente : « Condamné par arrêté du 15 octobre dernier à être expulsé de France, Jean Katchkine, 38 ans, sans profession et sans domicile fixe, qui éprouve pour notre pays un amour profond, du moins il le dit, ne peut se résoudre à passer la frontière ». Résultat : encore un mois de prison.

On retrouve la trace de Katchkine dans le quotidien une dernière fois en septembre 1933, de nouveau pour infraction à son interdiction de séjour. Puis Katchkine disparaît définitivement des colonnes du journal. Aurait-il quitté la France ? Pour aller où ? Jean Katchkine n'a en fait jamais quitté le Calvados. Comment a-t-il survécu ? Nul ne le sait. Mais son existence tragique se termine le 22 juin 1935.

Son acte de décès indique qu'il était sans profession, sans domicile connu et qu'il s'est éteint au 93, rue Caponière, à Caen. C'est l'adresse de l'hôpital psychiatrique du Bon Sauveur.

Sources : dossier de Jean Katchkine dans le fichier du personnel de la SMN ; L'Ouest-Éclair (version numérisée) ; registres d'état-civil de Caen

Les Russes de la SMN, ce sont aussi quelques Katchkine, victimes d'une conjoncture particulièrement difficile pour les émigrés sans famille, sans possibilité de retour au pays, pris au piège par la crise économique des années 30 et finalement décédés à l'hôpital de Caen, avenue Clémenceau, à l'hospice de la place Reine-Mathilde ou, plus rarement, à l'hôpital psychiatrique du Bon Sauveur.

4.2 Le paternalisme de la SMN

Le paternalisme patronal est une forme de contrôle des ouvriers par la direction englobant les aspects de la vie des salariés qui n'ont pas de rapport direct avec la production. Le but est à la fois de fidéliser une main-d'œuvre volatile et de l'avoir à sa merci. Ces côtés intéressés du paternalisme sont connus bien avant l'établissement de la SMN. Les établissements du Creusot ont expérimenté cette façon de

traiter les salariés dès le XIX^e siècle. La SMN est en ce sens très tardive. Mais la nécessité de faire venir des personnels ouvriers pour son usine de Colombelles et surtout de les conserver sur place a depuis la Première Guerre mondiale incité l'entreprise sidérurgique à penser au-delà du salaire et des primes.

Les œuvres patronales pour le personnel

De cette volonté à fixer sa main-d'œuvre étrangère à la région sont nées toutes les institutions que la SMN a mises en place dans les années 1920. L'usine prend en charge le logement des nouveaux-venus, notamment par une politique ambitieuse de construction de cités pour les employés, les ouvriers, la maîtrise, les ingénieurs, etc.

La nourriture fait l'objet de deux types de mesures distinctes. D'une part, des boutiques contrôlées par la SMN sont mises en place afin de procurer des produits alimentaires bon marché à ses salariés. Ainsi, à la fin des années 1920, on trouve sur le Plateau une boulangerie, une boucherie et plusieurs magasins d'alimentation – que la direction appelle coopératives. D'autre part, la SMN offre à tous ceux qui logent dans ses cités la possibilité de produire eux-mêmes leur nourriture, par l'octroi d'un jardin destiné à cultiver des légumes et des plantes alimentaires. La SMN ne mentionne pas expressément ces jardins dans son règlement sur les logements, mais au détour d'une phrase, on peut comprendre que l'entreprise attend de ses salariés qu'ils cultivent leur morceau de terre : « [en cas de départ] il ne sera dû aucune indemnité pour le travail ou les produits du jardin laissés en terre »¹¹³. Le même règlement stipule que l'occupant « s'interdit d'édifier des constructions quelles qu'elles soient aux abords de la maison ou dans le jardin, sans le consentement de la Société. » Or, ce n'était pas un secret pour personne, et surtout pas pour la direction de l'usine, que beaucoup d'ouvriers avaient installé des clapiers et des poulaillers sur leur bout de terrain. En pratique, cela signifie que la SMN voyait d'un bon œil les ouvriers cultiver leur jardin et élever des poules, des canards ou des lapins.

A ces éléments de base, s'ajoutent tous les services que la SMN trouve utiles pour sa bonne marche et son devenir. L'éducation a une place prépondérante : très rapidement, l'usine ouvre ses propres écoles primaires (garçons et filles) et son école technique. L'école ménagère pour les filles fait le pendant de l'école technique pour les garçons, même si la SMN a davantage besoin de bons ouvriers que de bonnes épouses. Les loisirs sont aussi l'objet de l'attention de la SMN. A ce titre, on peut supposer que les jardins ouvriers représentaient une bonne solution pour la direction : un loisir sain pour les ouvriers et qui apporte un gain en nature, celui-ci permettant de diminuer la pression pour une hausse des salaires. Mais la SMN propose aussi des activités sportives et musicales. L'équipe de football de l'Union Sportive de Normandie (USN) et la fanfare L'Harmonie confortent l'esprit de groupe et l'appartenance à la « famille SMN ». Mais, malgré tous ses efforts, la SMN ne voit pas les fruits de son paternalisme social avant l'arrivée de la crise de 1929. Les ouvriers profiteront dans les années 1930 de tous les services que l'usine a mis en place pour ses salariés, mais ce ne sont pas ces avantages qui les ont fait rester.

¹¹³ Source : Règlement sur les logements – brouillon – non daté, mais avec l'intitulé « Société Métallurgique de Normandie », donc postérieur à 1923 (fonds SMN, cote R9)

Remarquons au passage que la SMN ne met pas fin à ses « œuvres » pour son personnel quand la crise économique fixe enfin le personnel qu'elle a jusqu'ici, et en vain, tenté de faire rester dans son usine. Les loyers des cités ouvrières, le prix de l'électricité ou du charbon fourni par l'usine continuent à être plus bas qu'ailleurs. La SMN améliore même, alors qu'elle n'en aurait plus le besoin immédiat, les services proposés à ses salariés : des bains-douches sont construits sur le Plateau en 1936, une Maison familiale ouvre en 1937 et une salle des fêtes voit le jour en 1939. Seuls manquent des lieux de culte strictement SMN – l'église russe mise à part – et des salles de réunions. La SMN avait-elle peur des curés et des syndicats ? Rien ne semble indiquer que le clergé ou les syndicalistes aient représenté un danger pour la direction avant la Seconde Guerre mondiale. D'ailleurs une chapelle, Notre-Dame des Travailleurs (nom ô combien symbolique!), sera construite au centre du Plateau, juste après la Libération. Quant aux syndicats, il faudra attendre 1952 pour que la SMN connaisse sa première grande grève. Dans les années 1930, c'est donc un paternalisme bon enfant qui entretient et agrandit des institutions mises en place dans la décennie précédente.

La politique sociale de la SMN n'a apparemment pas une motivation chrétienne, ou si elle est telle, elle est bien libérale pour l'époque ! En effet, la direction ne montre que peu de considération pour un des sacrements les plus importants des chrétiens, à savoir le mariage. Sur le plateau logent un grand nombre de couples non-mariés, souvent avec des enfants. La SMN ne peut pas ignorer cet état de fait, elle qui a un contrôle absolu sur qui reçoit un logement et qui habite dans ce logement. D'ailleurs, les fiches du personnel ne laissent aucun doute, et les mentions « concubine », « vit maritalement » et expressions similaires sont assez courantes. Cette situation est même publique, et les déclarations de reconnaissance d'enfants à l'occasion de mariages tardifs sont légion dans les registres d'état-civil de Colombelles. Ces enfants « illégitimes » concernent tout autant les Russes que les Français. La direction préfère visiblement que les ouvriers vivent dans une situation familiale, peu importe que la femme soit une épouse ou une concubine. La famille est un élément fort de contrôle social et de discipline de l'ouvrier.

Paternalisme ou maternalisme ?

Les soins portés par la direction à son personnel vont parfois bien au-delà de ce que l'on attend habituellement d'un patron. Ce sont surtout les années de crise, entre 1931 et 1933, qui montrent ce que je suis tenté d'appeler le « maternalisme » de la SMN. En effet, la direction non seulement prend soin de ses salariés et de leurs familles, mais elle tente aussi de résoudre les difficultés survenues à d'anciens ouvriers ou à des membres de leur famille. Les anciens salariés, qui avaient quitté la SMN et qui souhaitent la réintégrer, sont souvent repris, même quand cela impose quelques aménagements. Dans un certain nombre de fiches du personnel, on remarque une correspondance entre le chef de service et la direction sur tel ou tel ouvrier qui demande à être réembauché. Citons quelques exemples qui donnent une dimension concrète à cette humanité désintéressée des dirigeants SMN :

- 1) Jean Grigoroff a perdu sa place à l'usine en février 1932 pour blessure au travail. Quand il demande à être réintégré, il n'y a aucune place disponible pour lui. Dans la correspondance conservée dans son dossier, on peut lire cette réaction d'un des chefs : « Il ne paraît pas possible de ne pas reprendre un ouvrier qui se présente pour avoir du travail, après blessure ». L'ouvrier est finalement réembauché, alors que l'usine licencie plusieurs centaines de salariés la même année.
- 2) Dans le dossier d'Alexandre Sliunine, la direction a pris soin de conserver une lettre de sa mère, inquiète sur le sort de son fils. Elle écrit d'URSS en décembre 1931 à la direction de la SMN pour savoir si son fils est vivant, parce qu'elle n'a pas reçu de nouvelles de lui depuis deux ans. Le service du personnel prend le temps de lui répondre :

Madame, En réponse à votre lettre du 20 Décembre courant, nous vous faisons connaître que votre fils travaille toujours à nos Usines, qu'il se porte bien et qu'il nous a assuré vous avoir écrit. Dans tous les cas, nous l'avons engagé à vous écrire à nouveau et il nous l'a promis.
- 3) En mai 1932, un ouvrier russe de la SMN disparaît subitement sans laisser de trace. Cet épisode n'aurait pas provoqué de remous, si l'ouvrier n'avait pas, à l'occasion, abandonné sa fille de 10 ans à Colombelles. La fillette est provisoirement recueillie par des voisins, russes eux aussi, et la SMN prend contact avec le préfet pour trouver une solution. La fillette n'a pas de famille (sa mère est morte) et M. Payen, directeur de la SMN, écrit : « Nous avons demandé aux époux Silvestroff s'ils accepteraient de conserver l'enfant si l'Assistance publique la leur confiait et leur payait l'indemnité réglementaire. » Il faut croire que la lettre de la SMN a porté ses fruits, puisque la petite Paula est recensée comme pupille au domicile des Silvestroff lors du recensement de 1936.

On pourrait objecter que ces trois anecdotes montrent un engagement qui ne coûte pas grand-chose à la SMN, mais le fait est que nul n'obligeait la direction à prendre en compte une situation où la Société n'avait aucun intérêt économique à agir ainsi.

Les femmes à l'usine

Plus que des épisodes, certes touchants, mais somme toute exceptionnels, c'est la place des femmes de salariés SMN qui éclaire le mieux la politique sociale envers le personnel. Quand un ouvrier marié et père de famille décède, ou pour une autre raison ne peut plus assurer le revenu familial, la SMN trouve un emploi pour sa femme ou sa veuve. Cela vaut bien sûr quand le mari meurt des suites d'un accident du travail, mais également quand l'ouvrier succombe d'une maladie indépendante de son travail à l'usine. La veuve peut conserver son logement sur le Plateau et obtient un emploi d'entretien, de couture de sacs nécessaires pour l'usine, ou éventuellement un emploi dans les bureaux si elle en a les compétences. La femme peut recevoir un emploi quand le mari est malade ou mobilisé. Ainsi, au printemps 1940, cinq femmes russes travaillent à la SMN : une épouse de soldat mobilisé, la mère – divorcée – et habituellement à la charge de son fils – d'un autre soldat employé aux Hauts-Fourneaux avant sa mobilisation, et enfin trois veuves. Les veuves russes ne le demeurent pas longtemps, et après une période de veuvage d'environ une année, elles se remarient à un autre Russe et cessent alors leur activité à la SMN.

Les limites du maternalisme

En présentant la SMN comme une entreprise qui prend soin de ses employés à l'intérieur comme à l'extérieur de l'enceinte de l'usine, on prend le risque de donner une image idyllique d'une entreprise où les conflits n'existent pas et où les patrons sont là, non pour représenter les actionnaires, mais pour que leurs subordonnés s'épanouissent le plus possible. Or, il faut mettre un sérieux bémol à ce portrait d'entreprise édulcoré. D'abord, la SMN n'hésite pas à se défaire d'ouvriers peu consciencieux ou mal-honnêtes. Les Russes ne font pas exception, même si l'on trouve peu de fiches avec une mention « à ne pas réembaucher ». Si un ouvrier est condamné pour vol, il y a peu de chances pour qu'il soit repris à sa sortie de prison, même quand la SMN n'est pas la victime du vol. Les bagarres dans l'usine sont aussi l'occasion de se défaire d'éléments indisciplinés ou querelleurs. On trouve dans le fichier du personnel plusieurs exemples de licenciements motivés par une rixe entre salariés pendant les heures de travail. Enfin, la SMN n'aime pas les éléments portés à la révolte. Revenons un instant aux deux Russes dont 50 Cosaques demandent la réintégration. L'un retrouve sa place. L'autre, Mantchenkoff, n'est pas repris. Sa fiche mentionne : « A noter à toutes fins utiles, que cet ouvrier [...] logeait chez lui, avant son renvoi, le nommé Rosenfeld (Hongrois), ajusteur à la Centrale, renvoyé le 22 décembre 1931 pour propagande subversive. » Nul doute que cette précision a joué son rôle pour ne pas faire bénéficier Mantchenkoff de la mansuétude de son employeur. Cette sévérité envers les opposants et les récalcitrants est loin d'être une situation unique.

Déjà un peu plus de trois ans avant le renvoi de Mantchenkoff, un machiniste russe avait perdu sa place ainsi : « Régulé à la suite d'une résistance collective à une sanction. Auteur de la résistance. A ne plus réembaucher dans l'usine ». Pour que la Direction comprenne bien de quoi il s'agissait, le chef de service avait souligné les mots « Auteur de la résistance ». La SMN sait mater ses ouvriers consciencieux et obéissants, mais elle ne pardonne pas à ceux qui lui tiennent tête.

A en juger par le faible nombre d'émigrés russes renvoyés pour s'être opposés ouvertement à un chef, on peut penser qu'il s'agissait d'éléments plutôt dociles. Il n'est pas impossible que l'origine militaire d'un bon nombre de Russes – et surtout de Cosaques, surreprésentés à la SMN – ait favorisé l'esprit de discipline et de respect pour la hiérarchie traditionnellement ancré dans l'armée. Paradoxalement, ce sont ceux arrivés à la SMN comme travailleurs militaires russes en 1919, qui selon leurs dossiers dans le fichier du personnel ont été le plus souvent congédiés pour insubordination ou refus d'obéissance.

4.3 Les Russes des années 30 – données démographiques

En 10 ans, de 1930 à 1940, la population russe de Colombelles se modifie sensiblement. Non pas à cause du mouvement perpétuel de la main-d'œuvre telle qu'on l'a connu dans les années 1920, mais parce que les individus restés sur place ou arrivés juste avant la crise évoluent. D'abord la population adulte vieillit, ce que l'on observe par les années de naissance des 300 Russes qui travaillent à la SMN en 1940. Il n'y a pratiquement aucun jeune né après 1914 parmi eux. Les années de naissance se con-

centrent dans la dernière décennie du XIX^e siècle. Notons au passage que les années de naissance déclarées par les Russes eux-mêmes ne sont pas toujours fiables. Des témoignages oraux convergents affirment qu'un certain nombre de Russes se sont rajeunis à l'entrée en France pour avoir une chance plus grande de recevoir une place. Lorsque l'âge de la retraite approche et que les forces physiques déclinent, certains regrettent leur maquillage de la réalité. Les années de naissance des fiches du personnel de la SMN et celles indiquées dans les actes d'état-civil varient volontiers de quelques années. Dans la liste des Russes qui travaillent à la SMN en 1940, au moins 17 noms apparaissent avec des années de naissance diverses en fonction des documents. Pour beaucoup de ces Russes, nous n'avons aucun document d'état-civil accessible, parce qu'ils sont restés célibataires et sont décédés depuis moins de 75 ans. La zone d'ombre est donc considérable.

Viellissement de la population et augmentation des décès

Quelles que soient les véritables années de naissance, la population russe adulte de la SMN vieillit. Un signe de ce vieillissement est l'augmentation des décès dans les années 1930 par rapport à la décennie précédente. Une visite dans le vieux cimetière de Colombelles, désaffecté depuis 1938, confirme que le nombre de décès augmente quelque peu dans les années 1930.¹¹⁴ Cependant, ni le cimetière de Colombelles – où reposent des Russes non décédés dans la commune mais enterrés là probablement à cause de la proximité de l'église orthodoxe – ni les registres de décès de Colombelles, Mondeville et Giberville ne donnent toute la mesure de la mortalité des Russes dans l'entre-deux-guerres. En effet, une proportion non négligeable des Russes malades sont morts à l'hôpital, et c'est dans les tables décennales de Caen qu'il faut tenter de repérer les noms russes. Une telle recherche a permis de mettre à jour 27 Russes décédés à l'hôpital ou à l'hospice de Caen entre 1930 et 1938.¹¹⁵ En tout, j'ai enregistré 48 décès de Russes adultes dans les années 30 contre seulement 15 de 1919 à 1929. La moyenne d'âge de ces Russes l'année de leur disparition était de 42 ans pour ceux morts entre 1930 et 1939, tandis qu'elle n'était que de 32 ans pour ceux disparus entre 1919 et 1929.

J'avais enregistré 11 décès d'enfants en bas âge pour les années 20 sur les trois communes du Plateau. Je n'ai pas réalisé un tel comptage pour les années 30. Mais mon chiffre pour les années 20 était basé sur les tables décennales de 1923 à 1932 (suivi d'un contrôle pour chaque acte). Or aucun enfant russe n'est décédé dans ces trois communes en 1931 et 1932, alors que ce sont les années les plus fertiles pour les Russes de la SMN. Même en extrapolant les chiffres de 1930, on aurait au maximum 24 décès d'enfants dans les années 30. En utilisant cette estimation hautement pessimiste de 72 morts en 10 ans pour 742 Russes recensés dans le Calvados en 1936, on obtient dans les années 30 une mortalité plus faible chez les émigrés (moins de 10‰) que chez les Français (16 ‰).

114 J'ai compté une vingtaine de tombes russes antérieures à 1940 dans les deux cimetières de Colombelles, dont plusieurs tombes d'enfants nés en France, ainsi que quatre tombes d'adultes de la même période à Mondeville et une à Giberville.

115 Les registres d'état-civil qui ont moins de 75 ans ne sont pas accessibles au public. Le comptage sur la base des noms russes n'est pas 100% fiable, même si le fait que les Russes n'ont jamais deux prénoms facilite énormément le tri visuel dans des listes longues de plusieurs centaines de noms.

De nombreux mariages et des unions durables

L'évolution la plus nette concernant la population russe de Colombelles et des communes voisines est la croissance considérable du nombre d'unions matrimoniales à partir de la fin des années 20. Les actes de mariages des Russes dans les quatre communes étudiées se répartissent ainsi :¹¹⁶

	1920–1924	1925–1929	1930–1934	1935–1939	Total
Colombelles	—	4	19	19	42
Mondeville	5	2	5	4	16
Giberville	—	—	5	8	13
Caen	4	16	6	9	35
Total	9	22	35	40	106

Ce tableau mérite un certain nombre de commentaires. Les premiers mariages, jusqu'en 1924, concernent presque exclusivement d'anciens soldats du Corps expéditionnaire (huit sur neuf). Dans les années 1920, on trouve plusieurs cas de Françaises veuves de guerre qui épousent des Russes en secondes noces. Dans les années 1930, les situations sont plus variées : des Russes qui ont perdu leur première épouse russe se remarient avec des Françaises, tandis que des veuves russes trouvent un deuxième mari parmi la nombreuse population de célibataires russes à Colombelles. Dans un seul cas, un veuf russe épouse une veuve russe. Le « marché » matrimonial est tel qu'une veuve russe trouve facilement un nouveau mari originaire de Russie, tandis que l'homme russe devenu veuf doit souvent prendre pour nouvelle épouse une Française ou une Polonaise.¹¹⁷

Les différences observables entre les communes ont aussi une explication. Se marient d'abord les Russes domiciliés à Caen : le choix d'une partenaire est plus large et on trouve donc plus rapidement une compagne. D'ailleurs, la profession la plus courante des futures épouses (quand elles en ont une) est employée de commerce, une occupation où les liens avec des inconnus peuvent se créer plus facilement que dans d'autres métiers. A partir de 1931, c'est surtout à Colombelles que se contractent les mariages. C'est aussi là que la majorité des Russes de la SMN habitent. Petit à petit, alors que le nombre de familles et de couples non-mariés augmente dans la rue du Bois, située sur le territoire de Giberville, les passages devant le maire vont croissant dans cette commune. Mondeville offre surtout des cités pour les employés, donc on y trouve moins d'immigrés slaves, qui sont ouvriers dans leur presque totalité.

La nationalité des épouses n'apparaît pas dans le tableau ci-dessus, où je me suis surtout intéressé à la différenciation dans l'espace et dans le temps. Dans le tableau qui suit, j'ai regroupé les épouses suivant leur culture d'origine. Cependant, la distinction entre Polonaises, Ukrainiennes et Biélorusses est souvent difficile à faire, comme je l'ai déjà mentionné. J'ai donc choisi de regrouper toutes les épouses slaves mais non russes en une catégorie.

¹¹⁶ Le dénombrement a été fait manuellement en tentant de repérer les noms russes dans les tables décennales puis en contrôlant les actes. Il est donc possible que le tableau ne soit pas tout à fait complet.

¹¹⁷ A en juger par le nom des mariées, il s'agit souvent d'Ukrainiennes, probablement venues de la partie occidentale de l'Ukraine, alors située en Pologne.

Nationalité	1920–1924	1925–1929	1930–1934	1935–1939	<i>Total</i>
Française	8	15	14	12	49
Russe	—	1	7	4	12
Polonaise, bulgare, ukrainienne, serbe	—	6	11	18	35
Autre	1	—	3	6	10

On voit que les unions se font d’abord avec les Françaises, puis avec les Polonaises et/ou Ukrainiennes. Cependant, il est important de souligner que ce tableau ne reflète que les nouvelles unions. Un bon nombre de Russes sont arrivés à la SMN avec leur femme, soit parce qu’ils ont quitté la Russie avec elle, soit parce qu’ils se sont mariés avant d’arriver dans le Calvados. Les Russes mariés pour lesquels j’ai des informations sur la nationalité de l’épouse, soit un peu plus de 200 personnes, se divisent ainsi : environ un tiers sont mariés à des Françaises, un tiers à des femmes nées dans les frontières polonaises de l’entre-deux-guerres¹¹⁸ et un tiers à des Russes. Par ailleurs, sur les quatre femmes russes qui ont épousé un Russe de la SMN entre 1935 et 1939, trois étaient veuves et la dernière divorcée.

Quant aux divorces, justement, la situation est bien différente de ce que certaines rumeurs prétendent. Dans son mémoire sur la population du Plateau, Gisèle Launay affirme que « [q]uant aux Russes arrivés vers 1920–1923, ils se sont mariés entre eux ; les mariages mixtes ont été voués à des échecs et se sont terminés par des divorces »¹¹⁹. Nous venons de voir que les mariages mixtes entre Russes et Françaises ou entre Russes et Polonaises/Ukrainiennes sont trois à quatre fois plus nombreux que les mariages russes-russes. Mais ces unions mixtes tiennent-elles ? Sur 31 mariages célébrés entre 190 et 1929, six finissent par un divorce. Dans tous les cas, l’épouse est Française. Certes, c’est pour l’époque un taux d’échec des couples franco-russes élevé (26% alors que le taux de divorce est de 8 désunions pour 100 unions chez les Français) mais on est loin de la description catastrophiste de Gisèle Launay. D’ailleurs, même chez les couples qui divorcent, la mésentente n’est pas immédiate. Aucun couple ne se sépare avant cinq ans de vie commune. Les mariages contractés dans les années 30 tiennent mieux : seulement quatre mentions de divorce, dont deux pour des épouses françaises, pour 75 mariages. Le taux de divorce des couples mixtes franco-russes est en moyenne de 13,5 désunions pour 100 unions sur toute la période de notre étude. Les couples 100% russes divorcent aussi, même si cela ne concerne que très peu de couples. J’ai noté au moins quatre divorces russo-russes dans le Calvados auxquels il faut ajouter trois couples russo-polonais et un couple russo-hongrois qui se séparent chez le juge. Inversement, on trouve à plusieurs reprises des femmes russes divorcées d’un Français et dont le mariage avec un Russe est durable. Une visite dans les cimetières du Plateau montre que seule la mort a séparé bien des couples mixtes mariés depuis les années 20 et 30.

118 Madame Lydia Szwec, qui s’affirme Russe sans hésiter, me racontait avec un brin d’humour qu’elle est née en Pologne en 1926 et que sa mère, qui a vu le jour dans la même maison, est née, elle, en Russie... La même localité se trouve aujourd’hui en Biélorussie !

119 Gisèle Launay, *Population et main-d’œuvre à Mondeville – Colombelles – Giberville*, 1956, p.64



Un des nombreux couples qui ont duré : ils se sont mariés en 1933 – lui était célibataire et fils de prêtre orthodoxe ; elle était déjà divorcée deux fois, de deux Français. (cimetière de Mondeville)

Un baby-boom franco-russe

Catherine Gousseff souligne que les émigrés russes ont généralement peu d'enfants. Elle s'appuie sur des statistiques de la région parisienne où le taux de natalité est d'environ un enfant par couple chez les Russes.¹²⁰ Catherine Gousseff ne définit pas ce qu'est un « ménage russe », mais sa comparaison avec les austro-allemands pour lesquels elle précise qu'il s'agit surtout d'anciens prisonniers de guerre laisse penser que seule la nationalité du père a été prise en compte. Dans tous les cas, que l'on observe seulement les couples où les deux parents sont russes ou plus généralement toutes les familles avec un père (le traditionnel « chef de famille »!) russe, on obtient un nombre plus élevé d'enfants par ménage russe que dans les statistiques utilisées par l'auteure de *L'exil russe*.

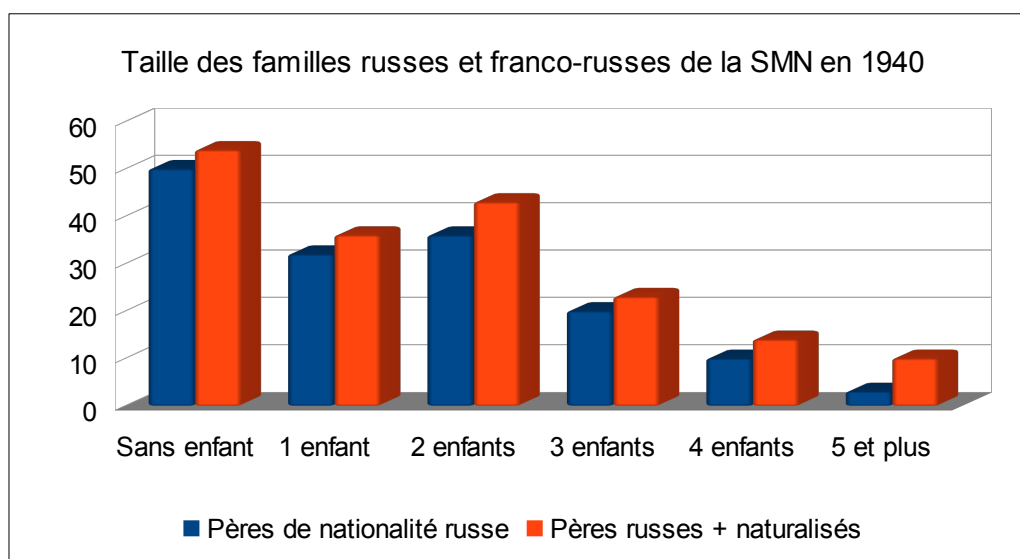
Il n'est pas possible ici de prendre les registres d'état-civil comme base de calcul, comme nous l'avons fait pour les mariages. Outre le fait que ce recensement est plus complexe que celui des mariages (les familles ont migré d'une commune à l'autre, un certain nombre d'enfants sont morts en bas âge), il n'apporterait que peu d'éléments exploitables. Il donnerait en effet quelques renseignements sur la fécondité des couples nouvellement constitués, mais risquerait de déformer le portrait type d'une famille russe ou franco-russe à la SMN. Ce qu'on peut affirmer avec certitude, c'est que les couples récemment mariés ont eu beaucoup d'enfants. Entre 1921 et 1927, les treize enfants de père russe nés sur le Plateau sont soit les fruits de l'union d'un ex-soldat du Corps expéditionnaire avec une Française, soit issus d'un couple russe arrivé ensemble dans la région normande. A partir de 1928, tout s'accélère. Le nombre de naissances augmente tellement que je me suis limité à Colombelles : 70 bébés

¹²⁰ Catherine Gousseff, *L'exil russe : La fabrique du réfugié apatride*, 2008, p.192–193

de pères russes y voient le jour entre 1928 et 1939. Dorénavant, il s'agit le plus souvent de familles mixtes où la mère est française ou venue de Pologne. Les enfants issus d'une famille complètement russe sont souvent plus âgés : les aînés sont fréquemment nés à l'étranger – en Russie jusqu'en 1920, puis en Turquie, en Bulgarie ou en Serbie, quelquefois en Pologne – mais leurs frères et sœurs plus jeunes contribuent eux aussi à remplir les registres d'état-civil de Caen et des communes du Plateau. Les deux années les plus fertiles sont 1931 et 1932 avec respectivement 21 et 19 bébés russes ou franco-russes.

Deux courts articles sur les sapins de Noël pour les enfants russes en janvier 1927 et 1932 permettent de mesurer l'évolution du nombre d'enfants chez les Russes. En janvier 1927, ce sont 92 enfants qui sont réunis autour du sapin : 27 bébés, 52 enfants d'âge préscolaire et 13 écoliers. Cinq ans plus tard, ce ne sont pas moins de 200 enfants, tous âges confondus, qui participent à la fête.¹²¹

Une autre façon d'appréhender la taille des familles russes de la SMN est d'agréger les informations sur le nombre d'enfants des Russes encore employés par la SMN en 1940. Ce sont les colonnes bleues (à gauche) dans le graphique ci-dessous. A ces pères restés de nationalité russe, il faut ajouter les quelque 30 familles qui ont choisi la nationalité française. L'ensemble des Russes, quelle que soit leur citoyenneté, apparaît dans les colonnes rouges (à droite) dans le diagramme qui suit.



La fiabilité de ce graphique dépend de la cohérence des listes de la SMN. Or quelques contrôles semblent indiquer une légère sous-évaluation du nombre d'enfants. Peut-être certains derniers-nés n'ont-ils pas encore été enregistrés par la SMN ? Si l'on se borne aux familles où les deux parents sont russes, soit 55 couples, la moyenne du nombre d'enfants dans ces ménages est de 1,62 contre 1,71 pour l'ensemble des ménages avec un Russe comme chef de famille.¹²² Même si la fécondité des femmes russes est plus faible que celle des Françaises, on est à Colombelles loin devant les Russes de Paris quant au nombre d'enfants par famille.

¹²¹ *La Renaissance*, 23 janvier 1927 et 22 janvier 1932 (notices en russe)

¹²² La fécondité des ménages français était vers 1927 de 2,49 enfants par femme mariée. (INED, *Population et Sociétés* N°15, juin 1969)

Une place relativement sûre à l'usine, un logement assuré, même s'il peut être exigu pour une famille nombreuse, expliquent sans doute ce grand nombre d'enfants chez les Russes de la SMN par rapport à leurs compatriotes demeurant à Paris ou ailleurs dans l'Hexagone. L'introduction des allocations familiales pour les salariés du secteur industriel en 1932 a sans doute amplifié un mouvement qui avait démarré avant le vote de la loi Landry. On trouve dans les dossiers du personnel un certain nombre de mention de charges de famille. En compilant ces données, on peut reconstruire les subventions aux pères de famille en fonction de la constitution du ménage :

Composition de la famille	Allocations mensuelles (non cumulatives)
Femme sans enfant	20 fr.
Un enfant	35 fr.
Deux enfants	70 fr.

La plupart des annotations indiquant des charges de familles dans les dossiers sont datées de 1932. Mais la fiche d'Anatole Nicolaëff contient une attestation de salaires versés de janvier à avril 1931. L'employé du bureau du personnel a ajouté pour chaque mois : + 70 fr. de charges. La SMN aurait donc devancé la mise en place obligatoire des allocations familiales de plus d'un an ? Je n'ai pas pu trouver d'autres documents qui attesteraient des origines de cette politique familialiste de l'entreprise. Notons enfin, pour compléter – et compliquer – le tableau ci-dessus, que Jean Gavrichoff, père de quatre enfants, perçoit en 1932 la somme de 170 francs au titre de charges de famille.

4.5 Les Russes devenus citoyens français

La législation française ne fait pas de différences entre un Juif, un Ukrainien ou un Russe, s'ils sont nés dans l'ex-empire tsariste : ils sont alors tous recensés comme étant de nationalité russe dans les statistiques sur les étrangers de 1926 à 1936. Si l'on s'intéresse à l'appartenance ethnique ou culturelle de ces sujets russes, le décompte devient plus délicat. De temps en temps, les statistiques françaises donnent des résultats contraires à la réalité vécue par les intéressés eux-mêmes. Gérard Noiriel souligne cette inadéquation française entre la définition juridique de l'étranger et la définition du sociologue à propos des mariages mixtes. Il remarque que dans certaines cas sont enregistrés comme mariages mixtes des unions d'individus de même culture où l'un est une personne naturalisée et l'autre est restée étrangère.¹²³

Du point de vue du statisticien, il peut être intéressant de mesurer l'ampleur des naturalisations de Russes. Du point de vue du sociologue, il est nécessaire d'examiner pourquoi certains Russes ont pris la nationalité française et pourquoi la plupart ne l'ont pas fait. Nous allons voir ces deux aspects.

¹²³ Gérard Noiriel, *Le creuset français : histoire de l'immigration, XIX^e-XX^e siècle*, 2006 [1988], p.202

Nombre et caractéristiques des naturalisés

Nous n'avons pas de statistiques propres à la SMN sur les Russes naturalisés. Quand l'usine entreprend de faire une liste de ses salariés étrangers, notamment en 1936 et en 1940, c'est la citoyenneté qui prévaut et non l'appartenance culturelle ou ethnique. Mais nous avons les recensements. A l'échelle départementale, le nombre des naturalisés d'origine russe se répartit ainsi :

	1926	1931	1936
Hommes	6	23	59
Femmes	11	12	21
Total	17	35	80

Les 17 Russes naturalisés Français en 1926 n'appartiennent pas à notre sujet d'étude. Il faut en effet à l'époque dix ans de résidence en France pour acquérir la nationalité française.¹²⁴ Ces 17 ex-sujets de l'empire russe peuvent en partie être des Juifs qui ont fui les pogroms, tels le tailleur Henri Zeldine, né à Odessa en 1868 et recensé comme Français dans les listes nominatives du recensement à Caen en 1921. Son neveu, Abraham Zeldine, a d'ailleurs servi d'interprète pour le Corps expéditionnaire russe en 1916-1919.

En 1927, la législation s'adapte au grand nombre d'étrangers que la France a fait venir depuis la fin de la Première Guerre mondiale. Par une loi votée le 10 août, la durée de résidence requise pour obtenir la nationalité française diminue à trois ans. Le nombre de candidats potentiels augmente donc brusquement, mais le résultat est plutôt décevant pour les autorités. En effet, au recensement suivant, en 1931, on compte dans le Calvados seulement 35 Russes naturalisés Français. Les Russes ne se distinguent guère des autres étrangers. Seuls les Belges sont plus enclins à la naturalisation. Pour les Polonais, c'est l'inverse : seulement 54 Polonais sur 5146 domiciliés dans le département bas-normand sont naturalisés en 1931. Le nombre des naturalisations double pendant les cinq années suivantes, mais les Russes ayant choisi la naturalisation française ne représentent encore que 11% de leur groupe national dans le département. C'est sensiblement le même taux que pour les Italiens et les Espagnols et le double du taux de naturalisation chez les Polonais.

Sur ces 80 Russes naturalisés dans le Calvados, combien concernent les Russes de la SMN ? Au moins une trentaine sont des ouvriers ou des ouvrières (veuves) qui travaillent encore à la SMN en 1940.¹²⁵ A ceux-ci, il faut ajouter les membres de leur famille, pour ceux dont l'épouse est également russe, soit 30 personnes supplémentaires. Si l'on ajoute les enfants d'un père russe et d'une mère polonaise, alors c'est l'ensemble des 80 naturalisés d'origine russe qui provient des Russes de la SMN et de leurs familles. A partir de 1933, ce sont entre trois et cinq familles russes qui font chaque année le choix de la nationalité française. Car ce sont bien des familles et jamais des célibataires. Je n'ai pas trouvé un seul célibataire ayant acquis la nationalité française parmi les centaines de noms vérifiés.

¹²⁴ Patrick Weil, *op.cit.*, 2002, p.77

¹²⁵ Source : mes propres recherches de plusieurs centaines de noms russes de Colombelles dans la *Liste alphabétique des personnes ayant acquis ou perdu la nationalité française par décret, années 1921-1930 et 1931-1940*.

Raisons de la demande de naturalisation

Pour la SMN, la préférence nationale imposée par les lois restrictives de 1932 n'a pas de sens. L'entreprise a besoin d'ouvriers compétents, sérieux et stables. Elle ne peut satisfaire ses besoins avec la main-d'œuvre locale et souhaite retenir ses éléments étrangers quand ils font l'affaire. Elle signale sa particularité aux autorités qui veulent lui imposer de se défaire de son personnel étranger. Elle obtient d'ailleurs gain de cause et Alain Leménorel met en évidence que les effectifs des Français ont davantage baissé de 1932 à 1935 que les effectifs des étrangers.

Pourquoi les Russes n'ont-ils pas profité de la possibilité de devenir Français ? Selon Gérard Noiriel, la naturalisation a toujours des effets positifs : « Quelle que soit l'époque, être naturalisé signifie avoir davantage de chances (au sens statistique) d'accéder à des conditions de vie moins difficiles que celles des immigrés ».¹²⁶ C'est peut-être justement là que la définition trouve sa limite pour les Russes : ce sont des émigrés et non des immigrés. Même en 2013, en parlant avec des enfants de ces Russes arrivés à Colombelles dans les années 20 ou 30, on s'aperçoit rapidement que le mot « immigré » est mal accueilli. Les Russes avaient certes quitté leur pays, mais ils n'attendaient que l'occasion d'y retourner le plus vite possible. Reconnaissants à la France de les avoir accueillis, ils n'en sont pas moins des hôtes de passage. Pour la France, ils sont des travailleurs immigrés comme les autres. Mais, tandis que Polonais, Italiens ou Yougoslaves ont quitté la misère avec l'espoir d'une vie meilleure en France, un grand nombre de Russes connaissent des conditions de vie plus difficiles en France que celles qu'ils ont dû quitter en Russie, au moins en ce qui concerne l'activité professionnelle. Le désir de rentrer dès que l'occasion se présentera et de reconstruire un futur qui s'annonçait heureux avant la Première Guerre mondiale ne les porte guère à vouloir s'intégrer à un milieu qui leur est étranger tant sur le plan culturel que sur le plan économique.

Les témoignages d'enfants d'émigrés attestent que la première motivation pour demander la nationalité française était d'assurer un avenir aux enfants. On pourrait objecter que la raison avancée est biaisée puisque ce sont justement ces enfants que j'interroge. Mais mes observations quant à l'absence totale de célibataires parmi les Russes naturalisés semblent donner raison à mes interlocuteurs. Un de mes informateurs m'a également signalé la peur de certains émigrés d'être les victimes collatérales d'affaires retentissantes dans lesquelles des Russes étaient mêlés : d'abord l'assassinat du président Paul Doumer par l'émigré russe Paul Gorguloff en mai 1932, puis le scandale financier perpétré par l'escroc français d'origine juive russe Serge-Alexandre Stavisky, qui se suicida juste avant son arrestation en janvier 1934. La crainte d'une expulsion possible des émigrés n'a pourtant, au regard des dates d'octroi de la nationalité française, visiblement pas joué un grand rôle. L'espoir du retour, toujours présent chez la grande majorité des réfugiés russes, entraîne une pression du groupe sur les pères qui choisissent de s'installer en France. Certains de mes informateurs ont parlé d'une sensation de trahison que leurs parents ont ressenti en demandant la nationalité française. Un enfant d'émigrés russes, dont les parents étaient devenus évangélistes en 1937 et Français en 1939, évoquait

126 Gérard Noiriel, *op.cit.*, 2006 [1988], p.208

devant moi une double exclusion de la communauté russe, par le changement de religion d'abord et par la naturalisation ensuite. L'absence de célibataires parmi les naturalisés confirme indirectement que l'on n'avait pas besoin de la nationalité française pour soi-même, la SMN offrant toutes les garanties matérielles qu'on pouvait attendre et la communauté garantissant l'inclusion, tant qu'on en respectait les bases culturelles et politiques : le christianisme orthodoxe et la fidélité à la Russie. Cette dernière était symbolisée par la conservation d'un statut de réfugié incompatible avec l'acquisition de la nationalité française.

4.6 Conservation de la culture russe

Dans ce chapitre et le suivant, j'aborde deux tendances divergentes de l'adaptation des Russes de la SMN à la France : une volonté et une pratique de conservation de la culture russe et des traditions de la Russie d'avant la Révolution d'une part, une lente intégration à la société française d'autre part. Si pour la clarté de l'exposé, j'ai séparé ces deux aspects de la vie des Russes, il faut avoir à l'esprit qu'elles ne sont en aucune manière consécutives l'une à l'autre. La volonté de conserver ses traditions et le processus d'intégration à la société française ont lieu simultanément, mais se concrétisent dans le temps et chez les individus de manière variable, en fonction de différents critères qui relèvent à la fois du niveau d'éducation des individus, de leur état-civil et éventuellement de la composition de leur famille.

La conservation des rapports sociaux à l'intérieur de la communauté

Pour les Français ou les autres étrangers, il est souvent difficile de différencier les Russes. Souvent, les qualificatifs extérieurs sont empreints de respect devant « ces messieurs ». Mais les Russes eux-mêmes savent faire la distinction entre les classes sociales d'origine et les signes de respect demeurent.

Les nobles sont très peu nombreux dans l'émigration russe et quasi inexistantes à Colombelles. Un prince passe bien quelques mois à l'usine, mais repart bien vite en région parisienne. La distinction sociale se fait selon plusieurs axes : l'origine géographique, reflet d'une place dans l'ancienne société russe, le grade pour les militaires et le niveau d'éducation pour les civils. Ces informations n'ont généralement pas été enregistrées par les Grands-Bureaux ou les agents d'état-civil. La plupart des Russes, quelle que soit leur éducation ou leur origine sociale, commencent à la SMN tout en bas de l'échelle. Ni les connaissances en français, ni les aptitudes manuelles sont d'un niveau suffisant pour obtenir une meilleure place. Les rapports économiques mettent donc tous les Russes pratiquement à égalité, le salaire de la SMN étant pour tout le monde l'unique ressource pour nourrir sa famille. La première différenciation se fait dans l'appropriation de l'espace. Certains Russes, sans doute gênés par la promiscuité du type d'habitat proposé par l'usine (cantonnement pour les célibataires, cité ouvrière pour les familles), s'établissent à Caen. La distance et le temps accru de transport (à bicyclette ou en tramway) ainsi que le coût du logement, bien supérieur aux loyers très bas des cités SMN¹²⁷, représentent le prix à payer pour se démarquer de la « populace ». Les interviews avec les enfants d'émigrés

127 En 1925, un logement d'une à deux pièces à Caen coûte de 70 à 120 francs par mois, tandis que le loyer au cantonnement de l'usine ne dépasse pas 25 francs par mois (*La Renaissance*, 14 décembre 1925).

russe restés sur le Plateau confirment ces hypothèses : tel ou tel Russe était « à part » et habitait à Caen. Ceux-là ne sont jamais des Russes ordinaires. Mais ceux qui restent aux alentours de l'usine n'étaient pas forcément les moins privilégiés en Russie. Beaucoup s'installent dans les maisons peu confortables du bourg de Colombelles ou obtiennent un logement ouvrier de la SMN simplement par commodité ou par souci d'économies : il faut nourrir une famille et les salaires ouvriers ne sont pas élevés.

Les Russes eux-mêmes font souvent une distinction entre Russes blancs, Cosaques et Ukrainiens. Le chercheur peut quelquefois sentir une légère condescendance des Russes, citadins, parfois venus de la capitale culturelle (Saint-Petersbourg) à l'égard des deux autres groupes. Les Russes considèrent souvent la langue ukrainienne comme un dialecte de la langue russe et le fait que les Ukrainiens de Normandie ont en moyenne un niveau d'éducation plus bas que les Russes n'arrange pas les choses. Les relations entre Russes et Cosaques sont à peine meilleures et plusieurs épisodes auxquelles je reviendrai montrent qu'elles peuvent être tendues. Beaucoup de Cosaques n'ont pas le niveau scolaire des Russes blancs. Ce sont souvent d'anciens soldats habitués à respecter la hiérarchie. Les « vrais » Russes sont plutôt des intellectuels ou au moins des gens ayant fait des études en Russie. La société française les a accueillis sans (re)connaître leurs compétences. Mais les Russes entre eux savent très bien qui est qui. Nicolas Goucovitch, un Russe blanc de bonne famille, note à propos de l'élite locale des Cosaques : « C'étaient des personnages qui ne détonnaient pas dans l'intelligentsia, mais il y avait toujours, me semble-t-il, un bémol dans les relations privées »¹²⁸ Michel Bendzyk, fils d'ouvriers agricoles ukrainiens et « qui n'a que des choses positives à dire sur ces gens-là » en parlant de tous les Russes qu'il a connus à l'usine et autour, fait tout de même la différence entre les intellectuels et les moujiks. Ces derniers, qu'on reconnaît entre autres à leur parler, sont à l'entendre peu nombreux.

L'étude des actes de mariage apporte quelques informations, mais il faut aller au-delà des mentions de profession anodines. Le choix de la partenaire ainsi que des témoins est rarement laissé au hasard. Ainsi, on pourrait s'étonner que l'ouvrier Nicolaëff épouse une Russe professeure de piano¹²⁹. Les deux témoins, Daniloff et Klimenko, sont eux aussi de simples ouvriers d'usine... sur le papier. Mais Nicolaëff est né à Moscou, ce n'est donc pas un moujik, comme dirait M. Bendzyk. De plus, – ce n'est pas indiqué sur l'acte – Nicolas Daniloff a fait des études de médecine en Russie, mais il ne peut exercer comme docteur en France ; très rapidement, il deviendra tout de même infirmier à la SMN. Pierre Klimenko, lui, sera le premier contremaître-chef d'origine russe à la SMN. Quant au marié, Anatole Nicolaëff, il a l'honneur de figurer comme metteur en scène et homme de littérature dans le *Dictionnaire biographique de l'émigration russe*. Pour l'agent de l'état-civil de Mondeville, ce ne sont que trois ouvriers. Pour les Russes, trois représentants de ces « messieurs » comme les appellent avec un brin de respect les ouvriers français impressionnés par leur posture et leur élégance vestimentaire en dehors de l'usine.

¹²⁸ Nicolas Goucovitch, article déjà cité, 1998, p.12

¹²⁹ Acte de mariage d'Anatole Nicolaëff et Marie Alexandrovna Michajlova. Mondeville, 7 janvier 1933

Les femmes ne font pas exception à ces marques d'appartenance sociale. Au contraire, à en croire plusieurs témoignages indépendants mais concordants de retraités de la SMN. L'un affirme que les femmes russes « crânaient » volontiers avec leur porte-cigarette à la main. Un autre les décrit comme hautaines et un troisième souligne que les femmes russes étaient surtout des femmes d'officiers, avec le sous-entendu qu'elles connaissaient leur rang et le respect qu'on leur devait. Les Ukrainiennes dont les Russes célibataires font connaissance en Normandie sont d'une origine complètement différente des femmes de militaires. Elles viennent avec un passeport polonais de villages ukrainiens où la misère et l'analphabétisme sont le lot général. Autant dire qu'entre ces Ukrainiennes et les Russes venues avec leur mari, il n'y a pas grand chose de commun.

L'église comme élément unificateur

J'ai déjà abordé le rôle de l'église comme signe de l'enracinement progressif des Russes à Colombelles. Après une période turbulente empreinte de conflits entre un prêtre autoritaire et une communauté russe peu encline à se laisser dominer, la paroisse se stabilise avec l'arrivée et l'installation sur place du père Michel Sokoloff en 1928. Ce prêtre, qui est resté à Colombelles jusqu'en 1942, semble n'avoir laissé que de bons souvenirs chez ceux qui l'ont connu. Peut-être la différence de génération a-t-elle joué en sa faveur. Après plusieurs prêtres qui avaient vécu en Russie tsariste à l'âge adulte, c'est un jeune prêtre qui va desservir la paroisse : il n'a pas 30 ans et il a sans doute peu de souvenirs du rôle des prêtres en Russie pré-révolutionnaire, puisqu'il est né en 1901. Les Mémoires du métropolite prouvent néanmoins que le prêtre et l'église n'occupaient pas toujours une place centrale pour les Russes et Cosaques domiciliés au cantonnement russe, à deux pas de l'église :

Le père Michel Sokolov [était] un très bon prêtre, jeune et idéaliste. Il était prêt à sacrifier son âme pour ses ouailles. Son épouse était aussi une femme exceptionnelle, pleine de tact, cultivée, intelligente ; elle avait une bonne influence sur son mari et sur les paroissiens. Le père Michel eut du mal à s'adapter. Beaucoup de choses dont il était témoin l'accablaient. Il venait me voir et, les larmes aux yeux, me racontait l'indifférence envers l'Église qu'il rencontrait dans la colonie russe, l'ivrognerie : « En carême, je célèbre dans l'église vide, et dehors, j'entends des chants d'ivrognes et des jurons grossiers ! »¹³⁰

Il faut se rappeler que l'église a été construite à seulement quelques dizaines de mètres du cantonnement russe, où sont recensés en 1931 plus de 150 célibataires, dont deux tiers de Russes.

L'église orthodoxe et l'office dominical représentent dans les années 1930 un lieu de rassemblement des Russes, croyants ou non, d'autant plus quand s'installent deux cafés russes en contrebas du cantonnement. Jean-Claude Fissoun, fils d'un émigré russe, raconte que son père, athée, ne manquait jamais d'aller à bicyclette à Colombelles le samedi soir pour... jouer toute la nuit aux cartes avec de vieux Russes et Ukrainiens !¹³¹

Plus que l'office du dimanche, ce sont surtout les grandes fêtes orthodoxes qui réunissent les Russes et en premier lieu Pâques. Le souvenir de la Pâque orthodoxe est bien vivant chez nombre

¹³⁰ Traduction, non officielle mais conforme à l'original, fournie par M. Élie Korotkoff.

¹³¹ Après un bref passage à la SMN au début des années 30 et son licenciement le 6 février 1932 (motif indiqué sur sa fiche : « réduction de personnel »), Terenty Fissoun ira travailler dans les mines de May-sur-Orne, à 15 km de Colombelles. C'est donc 30 km à vélo qu'il parcourt chaque fin de semaine pour rencontrer d'autres Russes.

d'enfants d'émigrés russes aujourd'hui octogénaires. La préparation du gâteau traditionnel de Pâques, le koulitch, exigeait un four plus grand que celui dont disposaient les ménagères russes dans les logements du Plateau. Un Cosaque avait construit un four dans son jardin, pour y cuire les fameux koulitch. Madame Kirillova décrit ainsi la cérémonie de Pâques :

On faisait cuire les koulitch dans le four de M. Tamentseff, puis on allait à la messe de minuit, à pied, avec dans les sacs deux koulitch que le prêtre bénissait. On revenait à 3 heures du matin avec les koulitch bénis. C'était merveilleux. C'était une lumière. Le lendemain de Pâques, on partait au cimetière avec une petite part de koulitch et un œuf coloré qu'on mettait sur la tombe. On partageait avec le défunt.¹³²

L'église était non seulement un lieu de culte et de fêtes, mais aussi l'endroit où la hiérarchie sociale entre Russes est la plus visible. Une femme, dont les parents étaient d'origine modeste, me citait le nom d'une famille qu'elle qualifiait d'aristocrate : ceux-là se plaçaient systématiquement au premier rang à l'église et ils ne mettaient jamais le front à terre. Une autre femme, d'origine sociale plus élevée, m'a confirmé une certaine distance sociale qu'on pouvait observer autour de l'église : aux grandes fêtes, notamment à Pâques, les hommes pratiquaient le baise-main, mais pas à toutes les dames !

Les Russes fêtaient aussi Noël et le Jour de l'An, treize jours après les Français, suivant le calendrier julien. On a peu de traces écrites de ces fêtes, sauf celles concernant les enfants et sur lesquelles je reviendrai un peu plus loin. Un article sur la disparition tragique d'un ouvrier russe de la SMN, Max Fedorenko, en janvier 1934, confirme que les Russes se réunissaient pour le Jour de l'An russe. Le *Moniteur du Calvados* relate dans son édition du 24 janvier 1934 :

Le vendredi 12 il avait été à son travail comme d'ordinaire, mais le soir, avant de revenir, il s'était attardé avec d'autres compatriotes pour fêter le premier de l'an russe et on a pu établir qu'il avait été avec eux dans un débit de Mondeville et qu'il avait joué au billard avec deux autres russes.¹³³

Le développement de la bibliothèque russe

Après la nourriture terrestre, passons à la nourriture spirituelle ! J'ai déjà abordé les débuts de la bibliothèque russe dans la troisième partie. Voyons maintenant plus en détail la composition et l'utilisation de cette bibliothèque dans la dernière décennie avant-guerre.

Le bâtiment qui abritera les rayonnages de la bibliothèque et les ouvrages jusqu'à aujourd'hui n'a été construit qu'au début des années 30. Si les livres ont bien été conservés, les registres des nouvelles acquisitions et les fichiers de prêt de l'entre-deux-guerres ont été perdus, de telle sorte qu'il est difficile de se faire une idée précise de l'importance de la bibliothèque pour les émigrés.

Sur les 2000 livres que la bibliothèque possède actuellement, un peu plus d'un millier ont été édités avant 1937. Le premier livre acquis en 1945 porte le numéro 1046. Les mille premiers ouvrages montrent une grande variété d'auteurs, de genres et d'origines. Pas moins de 300 auteurs sont représentés. Les principaux écrivains classiques sont dans l'ordre décroissant du nombre d'ouvrages : Léon Tolstoï (18 livres), Pouchkine (16), Dostoïevski (14), Tourgueniev (8). L'émigration russe est toutefois

¹³² Interview de Vera Kirillova, 25 octobre 2013. Son père, le contremaître Nicolas Goucovitch, est décédé en 1937 et est enterré au cimetière de Colombelles.

¹³³ Extrait de l'article conservé dans le dossier de Fedorenko. De retour chez lui à vélo, sans doute gêné par le paquet de bleus qu'il portait sur son guidon, il est tombé dans le canal, d'où on le repêchera quelques semaines plus tard.

plus importante sur les étagères, tant en nombre d'auteurs que de titres : le général cosaque Piotr Krasnoff trône avec 28 titres, suivi du monarchiste Najivine (26 livres) et de Serge Mintsloff (22).¹³⁴ A la quatrième place par le nombre de livres, juste devant Tolstoï, on trouve une femme : Vera Kryjanovskaya, auteure de romans occultes et historiques. La littérature soviétique n'est pas absente, notamment avec Maxime Gorki (12 livres) et Alexis Tolstoï (8). Enfin, la bibliothèque contient un certain nombre de traductions d'auteurs étrangers parmi lesquels les auteurs français ont naturellement la plus belle part. On y trouve Jules Verne, qui avec ses sept titres devance Alexandre Dumas (4 livres), Maupassant (3) et Victor Hugo (2). Certains ouvrages sont anciens, publiés à la fin du XIX^e siècle ou avant la Première Guerre mondiale à Saint-Pétersbourg, Moscou ou Kiev. Ils ont sans doute fait le voyage dans la valise d'un émigré installé à Colombelles. Les lieux de publication après la Révolution russe évoluent en fonction des centres intellectuels des émigrés russes : Tallinn, Riga, Berlin, Prague, Sofia et enfin Paris.

Mais la composition d'une bibliothèque ne donne pas forcément la mesure de ce qui est lu. C'est en ce sens davantage un instrument pour apprécier le goût des élites locales et pas forcément celui des lecteurs qu'ils sont censés servir. En l'absence de registres de prêts, on peut avoir une certaine idée de la popularité des livres seulement en fonction de leur état général. Ainsi, le fait qu'on trouve une édition russe de *Mein Kampf*, publiée à Shanghai en 1935, ne prouve pas qu'Hitler avait de nombreux adeptes parmi les émigrés russes de Colombelles.¹³⁵ Au contraire, si l'on en juge par l'état impeccable de l'ouvrage en 2014 : seuls des insectes ont trouvé le papier de bonne qualité gustative ! Le roman pacifiste *A l'Ouest rien de nouveau* d'Erich Maria Remarque a eu visiblement plus de lecteurs que l'appel à la guerre de son funeste compatriote.

D'une manière générale, on peut remarquer davantage de traces de doigts et de pages déchirées dans des romans d'histoire militaire que dans d'autres types d'ouvrages. Ainsi, *Les Soldats* de Gorki et *Les Cosaques* de Léon Tolstoï ont dû passer entre bien plus de mains que les œuvres complètes de Henrik Ibsen. La poésie a eu moins de succès que les nouvelles : les œuvres complètes de Bounine en donnent une preuve éclatante. Dans le même ouvrage, les pages de poèmes sont encore intactes, alors que le reste du livre, contenant des nouvelles, est en mauvais état.

La bibliothèque recevait également diverses revues publiées par les émigrés. Il est probable que toutes les publications n'ont pas été conservées. Dans son mémoire sur la bibliothèque paru en 1995, Maria Miniejew mentionne la revue littéraire *Annales contemporaines* (Современные записки) que je n'ai pas retrouvée près de 20 ans plus tard. Par contre, la collection de l'organe de liaison des troupes russes à l'étranger *La Sentinelle* est encore sur les rayonnages.

Enfin, on peut deviner que les émigrés les plus éduqués étaient personnellement abonnés à l'un des deux quotidiens russes publiés à Paris et qui consacraient régulièrement des notices aux activités

¹³⁴ Tous les comptages d'auteurs et de titres ont été faits à partir de l'inventaire de la bibliothèque en 1945. Les caractéristiques des auteurs sont tirées du mémoire de Maria Miniejew sur la bibliothèque russe (cf. bibliographie).

¹³⁵ Le livre peut aussi avoir été envoyé de la librairie russe de Paris comme cadeau et n'est pas forcément un achat délibéré des Russes de Colombelles.

de la communauté de Colombelles. Le fait qu'un grand nombre d'activités aient été annoncées dans *La Renaissance* était l'hypothèse d'un lectorat important de ce journal parmi les émigrés de Colombelles.

En résumé, c'est une bibliothèque exceptionnellement riche pour l'époque et pour la localité que les Russes ont développée dans les années 30. Elle fut aussi largement utilisée, aussi bien par les ouvriers de la SMN que par les autres Russes de la région.¹³⁶ Les enfants n'y avaient pas accès directement, mais ils ne furent pas oubliés, comme je le noterai dans la partie consacrée à l'école.

Spectacles théâtraux

Les soirées organisées par les Russes et surtout les Cosaques font leur apparition dans la presse émigrée à partir de 1927. Les articles parus dans *Les dernières nouvelles* et *La Renaissance* mentionnent le nom de nombreux protagonistes, mais un nom revient tout le temps : Anatole Nicolaëff. Ce Cosaque, dont j'ai déjà mentionné le mariage avec une musicienne, devient rapidement après son arrivée à la SMN en juillet 1926 le moteur de la vie culturelle des émigrés. Il est déjà le principal responsable artistique de la soirée musicale et théâtrale organisée à l'occasion de la Journée de la culture russe le 12 juin 1927. Ensuite, de 1928 à 1933, au moins une fois par an, *Les dernières nouvelles* rapportent une soirée culturelle à Colombelles¹³⁷, dans laquelle Anatole Nicolaëff a prouvé ses talents d'auteur, de réalisateur et de comédien. Une nouvelle pièce est montée à chaque fois et on retrouve dans tous les rôles des ouvriers russes de la SMN ou leurs femmes. *L'Ouest-Éclair* ne rend jamais compte de ces événements culturels. Sans doute le quotidien régional n'était-il pas tenu au courant de ces soirées que les Russes organisaient pour eux-mêmes.

Anatole Nicolaëff était également actif avec les enfants des émigrés pour créer des spectacles, peindre des coulisses, etc. Les enfants russes des années 30 se souviennent bien de ce personnage hors du commun. Paradoxalement, son chef de service à l'usine note à son propos en 1940 l'appréciation suivante : « non indispensable »...

Les activités pour les enfants

Les émigrés russes ont eu à cœur de préparer leurs enfants à un éventuel retour en Russie. L'école du jeudi, le catéchisme, les scouts, le théâtre, les arbres de Noël, le dimanche à l'église, tous les loisirs ou presque étaient prétextes à une préparation culturelle pour facilement retrouver la place perdue quand le retour en Russie serait d'actualité. Les documents écrits concernant ces activités sont peu nombreux ou difficiles à retrouver, à part les notices dans *La Renaissance*. Mais les enfants d'émigrés, maintenant âgés d'au moins 80 ans, apportent des témoignages intéressants, souvent confirmés par des photos conservées dans les archives familiales et privées. Ces clichés permettent en partie de pallier au manque criant d'autres types de documents. Voyons les activités recensées et citées par les personnes interviewées.

¹³⁶ Lors de mon interview d'Irène Bozec, la fille de Vladimir Sotnik, il fut mis en évidence aussi pour l'intéressée que son père avait lu Victor Hugo et Maupassant dans les traductions russes de la bibliothèque de Colombelles.

¹³⁷ *Les dernières nouvelles* datées des 15 juin 1927 ; 30 décembre 1928 ; 26 mai 1929 ; 03 mai 1930 ; 24 mai 1931 ; 10 décembre 1933

L'école du jeudi

Les Russes ont très rapidement mis en place des cours pour leurs enfants, en supplément de l'école primaire obligatoire pour eux comme pour les petits Français. Un livre de l'auteur classique Lermon-tov, édité en 1921, porte le numéro 20 et la mention écrite de la même main : « Библиотека Русской Четверговой Школы в Коломбель »¹³⁸. C'est probablement l'une des sources les plus anciennes documentant l'existence d'une école du jeudi dès la première moitié des années 20.

Le *Dictionnaire biographique de l'émigration russe* note que les époux Ptcheliatsky assuraient dans les années 20 un enseignement à l'école paroissiale. Une annonce parue dans *La Renaissance* en septembre 1930 semble confirmer que les Ptcheliatsky jouaient un rôle crucial dans l'établissement de l'école russe : « Suivant l'exemple de l'année dernière, l'école russe du jeudi commencera ses cours à Colombelles le 16 octobre. Peuvent y participer les enfants de 7 ans et plus. S'inscrire chez T. Ptcheliatsky. »¹³⁹ Arrivé de Bizerte et installé en Normandie avec sa femme – pédagogue – et ses deux filles depuis septembre 1922, Ptcheliatsky a sûrement ressenti le besoin d'une école pour ses propres enfants. Lui et sa femme avaient les ressources intellectuelles pour démarrer un tel projet.

Dans les années 30, trois femmes se partagent la tâche d'enseigner la langue russe, l'histoire et la géographie de la Russie aux enfants de la colonie.¹⁴⁰ Au moins l'une des institutrices, Nina Popova, est enseignante de métier. Quant aux deux autres, mesdames Goussarova et Danilova, je n'ai pas assez d'informations sur leur éducation en Russie. Ces trois enseignantes sont de toute façon des représentantes de l'élite culturelle locale : deux sont femmes d'officiers et la troisième est mariée avec l'infirmier de l'usine. L'enseignement avait lieu chez les parents qui réunissaient chez eux à tour de rôle un groupe d'enfants de même âge ou de même niveau. Les institutrices venaient donc donner des cours à domicile et l'école russe n'avait pas de local propre. A ces cours laïcs s'ajoutait le catéchisme dont le prêtre avait la responsabilité. Il est difficile de compter combien d'enfants sont passés par cette école russe du jeudi, mais il s'agit en tout état de cause de plusieurs dizaines d'enfants en 15 ans au moins. Il semble qu'aucun enfant de famille mixte n'ait fréquenté l'école russe. Le fait qu'ils parlaient russe seulement avec leur père (dans le meilleur des cas) à une époque où la mère avait pratiquement l'entière charge d'éduquer les enfants peut facilement expliquer l'absence de cette partie de la colonie russe. Une autre fraction de la communauté russe fait sécession en 1934 : les Cosaques.

En septembre 1934, on ne trouve pas moins de *deux* annonces dans *La Renaissance* pour l'école russe du jeudi à Colombelles : celle des Cosaques, dont les cours commencent le 27 septembre dans un local prêté par l'école française, et l'école paroissiale, qui démarre son enseignement le 4 octobre. Cette nouvelle école cosaque est le fruit d'une tension persistante entre les Russes blancs et les Cosaques. Comment est née l'idée d'une école à part pour les enfants des Cosaques ? Les pères ont malheureusement emporté ce secret avec eux. Peut-être même l'école des Cosaques existe-t-elle avant 1934, mais je

138 Traduction : Bibliothèque russe de l'école du jeudi à Colombelles

139 *La Renaissance*, 25 septembre 1930 (notice en russe – ma traduction)

140 Ce paragraphe, comme celui sur les scouts et les activités pour les enfants, doit beaucoup aux témoignages oraux des enfants d'émigrés russes, notamment Irène Colombier, Lydia Szewc et Tatiana Zelensky.

n'en ai pas trouvé de traces plus précoces. Mgr. Euloge fait allusion à ce conflit scolaire dans ses Mémoires : « Lorsque les cosaques ouvrirent leur propre école, le père Michel, sans polémique avec les séparatistes, décida d'enseigner le catéchisme dans les deux écoles. »¹⁴¹ Les Cosaques ont un seul instituteur, Grégoire Doschetchnikoff.

Grégoire Doschetchnikoff (1886 – 1968)

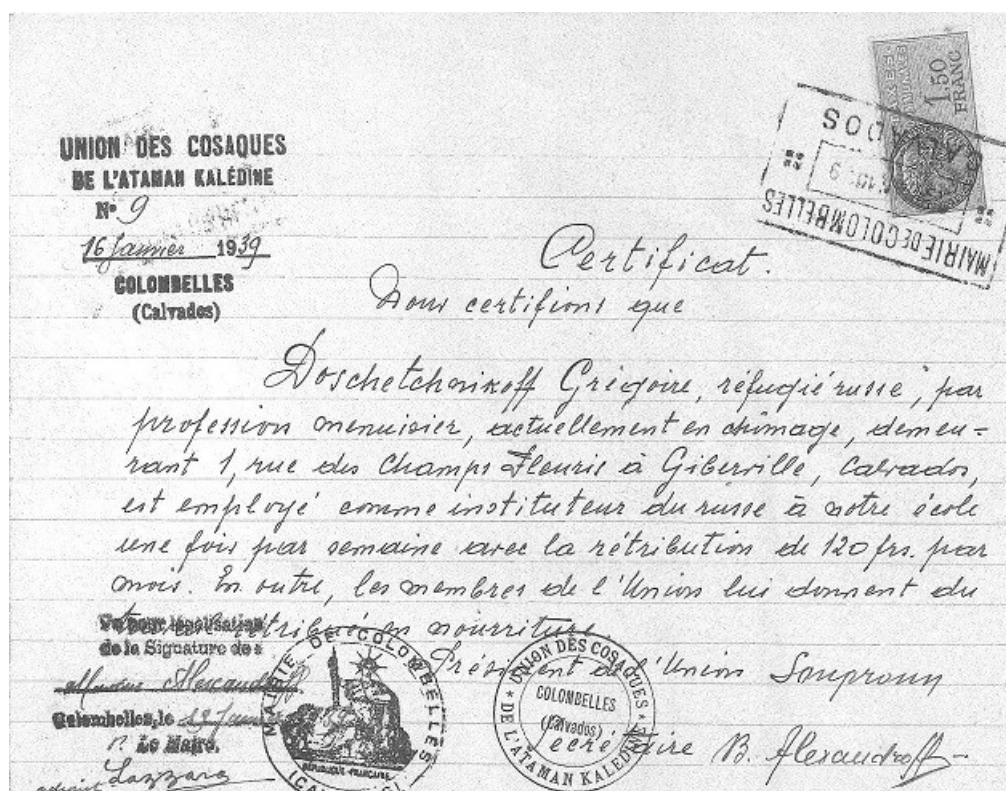
Cosaque du Don, enseignant, chef de chœur.

Né dans la province du Don, marié (sa femme restera en Russie), il arrive à Colombelles par la Bulgarie, où il est recruté par la SMN en décembre 1928 en même temps qu'une vingtaine d'autres Cosaques. Il quitte volontairement la SMN en août 1930. Raison : salaire insuffisant. Il ne revient pas à l'usine, mais continue à habiter à Colombelles. Dans les années 30, il vit en partie comme menuisier – il fabrique des meubles pour les émigrés russes – et il est rétribué pour son service comme instituteur de l'école des Cosaques.

On trouve le nom de Doschetchnikoff au bas d'articles publiés dans le journal des émigrés *Les dernières nouvelles* et il participe aux spectacles montés par l'artiste cosaque Anatole Nicolaëff. Il dirige aussi l'un des chœurs à Colombelles dans l'entre-deux-guerres.

Sources : Dictionnaire biographique de l'émigration russe en France ; dossier de Doschetchnikoff dans le fichier du personnel SMN ; souvenirs d'enfants d'émigrés russes

Le certificat ci-dessous¹⁴² semble indiquer que l'instituteur n'était pas rétribué par la SMN, mais par les Cosaques eux-mêmes :



La SMN, comme toujours, apportait son concours : la salle de classe prêtée par l'école française à laquelle il a été fait allusion plus haut, est sans doute une salle de l'école primaire de la SMN sur le

141 Traduction conforme au texte original en russe publié en annexe du mémoire de Maria Miniejew.

142 Document découvert et aimablement transmis par le doctorant en sciences de l'éducation Jean-Luc Sochacki.

Plateau. Alain Leménorel publie dans son livre sur la SMN par une photo des élèves et de l'instituteur dans ce qui ressemble à une salle de classe ordinaire.¹⁴³ Il semble qu'il n'y ait pas eu seulement des Cosaques parmi les élèves. Michel Bendzyk, le fils d'Ukrainiens placé dans des familles russes du Plateau, a fréquenté l'école cosaque du jeudi pendant deux ans vers 1936–1937 et il se reconnaît sur la photo !

Les scouts russes

Comme pour l'école russe, il est difficile de dater avec précision le démarrage des scouts russes à Colombelles. Les photos connues montrent toutes des groupes de scouts au milieu des années 30. D'après Vladimir Bykadoroff, arrivé à Colombelles en 1935 à l'âge de 12 ans, l'initiateur du mouvement scout autour de Caen serait Mikhaïl Olgskij. Celui-ci est venu de Finlande à Colombelles en 1931.¹⁴⁴ Dans *La Renaissance*, on ne trouve des traces du groupe de scouts colombellois qu'à partir de novembre 1934 : « dimanche 4 novembre, après la messe, aura lieu la promesse solennelle [des scouts] ». ¹⁴⁵

Le mouvement scout russe en émigration ne se différenciail pas beaucoup des autres mouvements scouts nationaux, sauf pour la langue et le choix du drapeau. Le but était d'éduquer la jeunesse en vue du retour en Russie, toujours espéré. Les instructeurs du groupe de Colombelles venaient pour partie de la région parisienne, mais certains étaient également des Russes de Colombelles, entre autres une femme instructrice des filles. L'organisation était la NORR ou *Organisation nationale des éclaireurs russes*. Les estimations de ceux qui ont participé aux scouts dans les années 30 varient quelque peu, mais les photos de groupes confirment que le chiffre de 60-70 scouts russes à Colombelles n'est pas exagéré. Les participants se souviennent spécialement des camps en forêt de Cinglais, à une trentaine de kilomètres au sud de Caen.

Les fêtes et spectacles

Commençons par la fête des enfants par excellence : Noël. D'après les notices publiées dans *La Renaissance*, on peut faire remonter l'organisation de sapins de Noël pour les enfants au moins à janvier 1927. En fait, il s'agit plutôt d'un sapin du Jour de l'an, puisqu'il a lieu vers le 12 janvier et non le 6 janvier, date de Noël suivant le calendrier julien. Il n'en reste pas moins que c'est le Conseil paroissial qui organise cet événement et qu'en 1929 et 1930, le prêtre lui-même remercie dans *La Renaissance* tous ceux qui ont contribué à une fête réussie.

En janvier 1935, il n'y a pas moins de deux sapins de Noël pour les enfants russes, à une semaine d'intervalle. Signe des tensions entre Russes et Cosaques déjà abordées à propos de l'école, le premier sapin est organisé par le Conseil paroissial, alors que le second est à l'initiative d'un comité de parents de l'Union des Cosaques. Tout semble néanmoins être rentré dans l'ordre en janvier 1936 puisque seul le sapin du Conseil paroissial est alors annoncé dans la presse émigrée.

¹⁴³ Alain Leménorel, *op.cit.*, 2005, p.155

¹⁴⁴ Source : *Dictionnaire biographique de l'émigration russe en France*, version numérisée sur Internet

¹⁴⁵ *La Renaissance*, 1^{er} novembre 1934. Nouvelle – et dernière – notice dans le même journal daté du 10 janvier 1935.



Pour les autres manifestations culturelles à destination des enfants, on doit encore s'appuyer sur les documents photographiques et les témoignages oraux pour pallier au manque flagrant d'archives écrites. On retrouve Anatole Nicolaëff au centre de toutes les activités de scène pour les enfants, tour à tour comme auteur, metteur en scène, costumier, décorateur ou peintre de coulisses. Les spectacles étaient préparés pour les parents et un public russophone auquel se mêlait toujours des invités français choisis – par exemple des représentants de la direction de l'usine. C'était d'ailleurs la SMN qui prêtait les locaux nécessaires aux répétitions et aux représentations.

La photo ci-contre, issue de *La Russie illustrée* de décembre 1934, montre deux enfants de Cosaques de Colombelles en costume du prince Ivan et de la princesse endormie (un conte russe traditionnel). Une riche

iconographie de la vie culturelle des Russes dans les années 30 a été la base de plusieurs très beaux livres-albums édités par Andreï Korliakoff sur l'émigration russe, où la communauté de Colombelles est bien représentée. Les livres de Marc Pottier et d'Alain Leménorel contiennent également un certain nombre de photos de sapins de Noël russes et d'autres activités pour les enfants.¹⁴⁶

Les jardins potagers et les élevages d'animaux domestiques

Finissons notre tour d'horizon de la culture par celle des jardins ! Les Russes, comme les autres ouvriers de la SMN, cultivaient leur jardin et élevaient des animaux domestiques. Que faisaient-ils pousser ? Sans doute de l'aneth et des betteraves rouges, indispensables à la cuisine russe. Peut-être aussi des choux et des cornichons destinés à être fermentés. Nicolas Goucovitch raconte ses souvenirs d'enfants des années 30 :

Des petits commerçants ambulants rendaient souvent visite dans les cités. Ces marchands proposaient des produits étrangers. Le Russe se rendait acquéreur de produits et de préparations qu'il ne pouvait faire lui-même tels que harengs de la Baltique, halva, pastèques, etc. Par contre, tous les Russes préparaient, c'était un must, le chou blanc en saumure ainsi que les concombres.¹⁴⁷

Quant aux petits élevages, les courtes notices de faits divers parus dans *L'Ouest-Éclair* nous éclairent. Ainsi, on apprend par le quotidien régional que l'infirmier Daniloïff s'est fait voler deux canards en juin 1926. En décembre 1931, apparaît la première victime russe de vol de lapins. Le même larcin se reproduira chez d'autres familles russes en décembre 1932 et février 1935. Inversement, deux Russes écoperont en 1938 de quelques jours de prison, l'un pour avoir glané du blé et de l'avoine, l'autre pour

¹⁴⁶ Marc Pottier, *Normands de tous pays*, 1999, p.112–114 ; Alain Leménorel, *op.cit.*, 2005, p.156–157

¹⁴⁷ Nicolas Goucovitch, *op.cit.*, 1998, p.11

avoir été surpris à couper du trèfle dans le pâturage d'autrui. Dans les deux cas, il ne peut s'agir que de nourrir à bon marché des animaux domestiques.

4.7 L'intégration à la société française

Tant que les Russes sont entre eux, ils reproduisent tant bien que mal la société d'où ils viennent. Mais le temps passe, l'espoir d'un retour s'amenuise, la santé pour certains se détériore et les enfants grandissent inexorablement. C'est surtout par les enfants que se fait l'intégration. Nous en avons de nombreux exemples. Ou plutôt nous avons des exemples que ceux qui ne sont pas intégrés sont célibataires, sans d'ailleurs pouvoir affirmer si le célibat est la cause ou la conséquence d'un manque d'intégration. Un jeune couple russe venu s'installer à Caen au début des années 60 a tout de suite remarqué que ceux qui venaient encore à l'église orthodoxe étaient surtout de vieux célibataires qui possédaient mal le français. L'église, c'était leur petit coin de Russie à Colombelles. Le même constat avait été fait quelques années plus tôt par Gisèle Launay dans son étude sur la population du Plateau. Elle note à propos des Russes : « Les gens âgés sont les plus fervents, ce sont eux aussi qui sont les moins assimilés à la population française, certains surtout des femmes, ne parlent pas français après 30 ans de séjour ».¹⁴⁸

Le français prend peu à peu la place du russe au cours des années 30, sauf dans la communication entre Russes. Les inscriptions sur les tombes sont à ce titre révélatrices : les plus anciennes tombes dans les cimetières des trois communes du Plateau ont en général des inscriptions seulement en russe, quelquefois également en français. A la fin des années 30, ce n'est déjà plus une évidence. Après la guerre les inscriptions en cyrillique se font plus rares puis disparaissent presque complètement au début des années 60, c'est-à-dire au moment où les émigrés eux-mêmes commencent à remplir les cimetières.

Tous les enfants fréquentent bien sûr les écoles françaises, soit l'école primaire privée de la SMN sur le Plateau, soit l'école communale de Colombelles. Visiblement les enfants n'ont pas de problèmes à suivre l'enseignement en français, si l'on en juge par les carrières professionnelles réussies des enfants des Russes. Il faut dire que le brassage des populations dans les cités SMN empêche la formation de ghettos. Même au cantonnement russe, transformé en cité pour familles au cours des années 30, si les Russes dominent en nombre, des familles polonaises, ukrainiennes et même françaises diminuent l'influence proprement russe. Les contacts entre enfants de différentes origines sont fréquents. Norbert Crespelle, dont la famille 100% française avait été installée au cantonnement russe en 1937, se souvient de quelques phrases où se mélangent des mots polonais et des expressions russes. Il avait neuf ans et ses copains s'appelaient Kouznetsoff, Botchkareff et Baranovsky... Les enfants russes du Plateau jouent avec leurs voisins italiens, français ou polonais et parlent français avec leurs frères et sœurs. Parfois les enfants tiennent le rôle d'interprète. Nicolas Tchémitcheff raconte qu'il traduisait du

148 Gisèle Launay, *op.cit.*, 1956, p.64. L'auteure prend l'exemple de la concierge de l'église russe qui, en 1956, ne parle et ne comprend que le russe. Mais l'exemple est atypique : il s'agit d'une vieille femme qui a suivi son mari de Yougoslavie à Colombelles en 1929 ; elle a alors déjà 50 ans, elle ne travaille pas et n'a pas d'enfants ; en 1956, elle est veuve – comment peut-elle s'intégrer ?

français en russe quand le pasteur évangéliste venait rendre visite à ses nouveaux disciples russes. Le jeune Nicolas avait alors une quinzaine d'années. Il parlait russe avec ses parents, mais français dans la rue et à l'école.¹⁴⁹

Le sport a-t-il joué un rôle pour l'intégration des Russes ? Nous avons vu qu'une éphémère équipe russe de football avait existé dans les années 20. Les Russes ont-ils rejoint l'équipe maison de la SMN, quand celle-ci a vu le jour dans les années 30 ? Pratiquement pas ! La seule exception, de taille, est Georges Bykadoroff, arrivé à Colombelles en 1935 avec sa mère et son jeune frère. Bykadoroff devient très vite un gardien de but adulé des supporters de l'USN.¹⁵⁰ Cela ne l'empêchera pas d'épouser une Russe, comme lui enfant d'émigrés installés à Colombelles. Bykadoroff, né en 1918, n'entraîne avec lui dans l'équipe multinationale de l'USN aucun des ouvriers russes de la SMN. Les Russes se sont investis dans la culture et non dans le sport. L'emploi de leur force physique aux Hauts-Fourneaux suffisait sans doute amplement aux intellectuels et militaires qui formaient la plus grande part de ces émigrés. Ainsi, le sport n'a pas été une voie d'intégration dans la société française pour les Russes.

La plupart des enfants d'émigrés que j'ai rencontrés ont reconnu que leurs parents parlaient assez mal le français et souvent avec un fort accent. Quelques-uns l'avaient appris en Russie, mais s'étaient rapidement rendu compte que leur langue française était bien différente de celle parlée dans l'Hexagone. Des pères de famille n'ont jamais atteint un niveau de français suffisant pour pouvoir lire le journal. Il semble que les mères aient été plus douées pour la langue française que leurs maris. Cela vaut sans doute davantage pour les femmes russes éduquées que pour les villageoises ukrainiennes. Certaines Russes ont en effet grandi dans un milieu bourgeois où la connaissance du français était l'un des éléments de base de l'éducation féminine.

Dans les familles mixtes, l'intégration venait rapidement, l'épouse française maîtrisant très rarement le russe. Au choix des prénoms des enfants, on s'aperçoit déjà de l'influence française dans les couples mixtes : si l'enfant se prénomme Serge, Nicolas ou Irène, alors le père a eu son mot à dire. Si l'enfant a deux prénoms, une coutume inconnue des Russes, ou si le prénom est Marcel, Gisèle ou Yvette, il n'est même pas nécessaire de vérifier la nationalité de la mère sur l'acte de naissance... La mère décidait aussi de la religion des enfants, si bien que peu d'enfants de familles franco-russes ont continué à fréquenter l'église orthodoxe. Dans les familles russo-polonaises, le mari pouvait plus facilement imposer ses vues que lorsque la belle-famille normande était omniprésente. Les Polonaises comprenaient généralement le russe, de telle sorte que cette langue fonctionnait comme pont entre les deux cultures slaves.

L'intégration pouvait également passer par la demande de naturalisation. Mais il faut toutefois interpréter cet acte de civisme avec prudence : la demande de naturalisation, comme je l'ai montré, semble davantage ressortir d'une volonté de protéger l'avenir des enfants que d'une identification à

149 Interviews par téléphone de Nicolas Tchemitcheff, 12 novembre et 22 décembre 2013.

150 Le premier article de *L'Ouest-Éclair* citant le nom de Bykadoroff date du 13 novembre 1937. Suivent 48 autres mentions entre novembre 1937 et février 1943 (fin de la numérisation de *L'Ouest-Éclair*)

une culture et une manière d'être françaises. On trouve par exemple au moins cinq Russes naturalisés français parmi ceux qui partent en Allemagne en février-mars 1941. L'un d'entre eux a même été mobilisé en 1939 puis démobilisé après la défaite de 1940. La naturalisation n'implique pas forcément une adhésion aux valeurs françaises très affirmée. On peut bien être Français d'origine russe et continuer à se comporter comme les camarades restés apatrides.

L'engagement syndical et politique

Je n'ai trouvé aucun document qui indique un quelconque engagement dans des organisations politiques françaises. Un fils d'émigré m'a affirmé que son père, ancien militaire du tsar, était devenu communiste en France. Mon interlocuteur, lui-même membre du PCF pendant de longues années, m'expliquait que son père avait évolué politiquement en étant ouvrier à la SMN puis mineur à May-sur-Orne.¹⁵¹ L'argumentation est acceptable et il n'est pas impossible que certains se soient déplacés vers la gauche après leur arrivée en France et en faisant connaissance avec une nouvelle condition sociale. Pourtant, le fait de ne pas posséder la nationalité française privait les Russes de tout droit de vote en France. L'engouement pour la politique française n'est pas démontré, même dans le cas précité, puisque le père devenu communiste n'optera pour la nationalité française qu'en 1947.

La SMN n'a pas connu de grandes grèves avant 1952. Nous avons vu que la direction se félicitait dans son rapport à l'Assemblée générale en 1938, qu'elle n'avait connu aucun arrêt de travail pendant les deux années précédentes. Le 30 novembre 1938, une grève générale d'une journée est décrétée par la CGTU dans toute la France pour défendre les lois sociales du Front populaire mises en danger par le gouvernement Daladier. *L'Ouest-Éclair*, qui titre le 1^{er} décembre sur sa première page « La grève générale a été un échec », précise en page 5 : « A la Société Métallurgique de Normandie, on ne signale qu'une proportion de grévistes inférieure à 12% de l'effectif total. La défection ne porterait que sur deux atÉliers. » Chez les 300 Russes travaillant à la SMN en 1940, j'ai relevé trois individus qui ont fait grève en 1938 : un ancien soldat du Corps expéditionnaire, un émigré arrivé en 1923, marié à une Française et naturalisé en 1931 et enfin un cas particulier : un réfugié russe faisant l'objet d'un sursis d'expulsion et embauché à la carrière des Aucrais en 1937. Trois sur 300, on est loin de 12% de grévistes ! Peut-être le fait que les étrangers aient été menacés par les Autorités d'expulsion s'ils faisaient grève a-t-il eu un certain effet.¹⁵² La SMN a bien suivi les consignes officielles et les trois grévistes ont été renvoyés – pour faits de grève, le cas est bien indiqué sur leur fiche – le 30 novembre 1938... et tous les trois ont été réembauchés le 1^{er} décembre ! Le risque que certains aient fait grève et n'aient pas été réembauchés est quasi nul : aucun des Russes apparaissant sur la liste des salariés en 1936 et n'y étant plus en 1940 n'a été congédié pour faits de grève.

L'engagement des Russes dans les mouvements politiques et syndicaux français apparaît plus que ténu. Leur activisme politique est pourtant présent, mais il s'exprime à travers les organisations

151 Interview de Jean-Claude Fissoun, 30 octobre 2013 ; voir également son témoignage dans *Ukrainiens en Normandie*, 2006, p.23–24.

152 Vincent Viet (*op.cit.*, 2004, p.312) affirme même sans nuance : « Les immigrés ayant participé à cette grève furent licenciés et expulsés de France ».

politiques et militaires des émigrés. Les annonces de conférences et de réunions à caractère politique sont légion dans *La Renaissance*, le quotidien de droite des émigrés. Les Russes continuent à maintenir une activité politique en France, mais elle est entièrement tournée vers la Russie. Les organisations représentées à Colombelles, d'après les notices de *La Renaissance*, sont toutes conservatrices. Les « Anciens de Gallipoli », pour la plupart d'ex-officiers russes des armées blanches, et l'Union des Cosaques, organisent toutes deux des conférences pour leurs membres et des soirées au profit d'invalides de guerre. Les thèmes des lectures sont souvent en lien avec le régime en place en Russie soviétique. On peut imaginer qu'il était nécessaire de connaître à tout moment l'état des forces de l'adversaire. On n'a malheureusement presque aucune information sur le succès de telles manifestations. Mais les sommes engrangées et les noms publiés, quand ceux-ci sont mentionnés dans les rapports envoyés à *La Renaissance*, laissent penser qu'il ne s'agissait que d'une petite minorité de Russes, au moins en ce qui concerne les Anciens de Gallipoli. Pour les Cosaques, plus nombreux à Colombelles, le nombre des participants à leurs soirées n'est jamais précisé.

En 1930, une nouvelle organisation politique des émigrés russes voit le jour à Paris. De droite elle aussi, elle veut réunir les jeunes qui n'ont pas participé à la guerre civile de 1918–1920 et a pour ambition une nouvelle politique antibolcheviste mais aussi anticapitaliste. Une sorte de troisième voie entre libéralisme et socialisme, et l'organisation prend le qualificatif de « solidariste ».¹⁵³ Ce nouveau mouvement, difficilement classable, est apparemment très actif à Colombelles vers 1934–1935 et propose de nombreuses réunions, fermées aux non-membres (les enlèvements à Paris des généraux Koutiepoïff en 1930 et Miller en 1934 par les services secrets soviétiques invitaient à la prudence), mais annoncées dans la presse émigrée. Le lieu de réunion est intéressant : c'est toujours chez le président ou un membre éminent du groupe local. L'adresse n'est évidemment pas divulguée, mais la précision « Ferme du Marais », « Rue du Bois » ou « Cité des Roches » renvoie dans tous les cas vers des habitations ouvrières du Plateau. On imagine mal plusieurs dizaines de membres se réunir dans un appartement conçu pour une famille de 5 à 6 personnes... Parmi les 40 Russes de Colombelles recensés dans le *Dictionnaire biographique de l'émigration russe*, deux sont indiqués comme membres de cette Union solidariste. Il ne s'agit pas de n'importe qui, mais d'un ataman (chef élu) des Cosaques et du secrétaire des Anciens de Gallipoli. Si ces deux-là avaient une influence politique sur leurs troupes respectives, on peut situer le centre de gravité politique de la communauté russe de Colombelles vers une droite à la fois nationaliste et sociale¹⁵⁴. Mais rien ne prouve que les 300 Russes de la SMN suivaient leurs dirigeants dans tous leurs choix politiques.

En conclusion, on peut affirmer sans réserve que les Russes de la SMN s'intéressaient à la politique, mais ce n'est pas celle de leur principale commune de résidence¹⁵⁵, ni de leur pays d'accueil, mais

153 L'organisation s'appelle «Национальный Союз Нового Поколения» en russe, ce qui est habituellement traduit par « Union des Solidaristes Russes » en français.

154 Et si l'on tente – avec tous les risques d'amalgames possibles – une comparaison avec la droite française, il faudrait rapprocher les solidaristes russes de la droite bonapartiste (cf. le classement de l'historien René Rémond dans son ouvrage devenu classique *Les Droites en France*, 1954), un courant où l'on trouve, entre autres, le gaullisme.

155 Colombelles a été la première municipalité communiste dans le Calvados (1919).

seulement de la Russie qu'ils espèrent toujours revoir un jour, débarrassée du joug communiste. Ont-ils seulement saisi l'ironie du nom de leur salle de réunions ? Les conférences anticomunistes des émigrés se déroulaient le plus souvent à Colombelles, dans la salle municipale Jean-Jaurès...

Ilya Ilitch – un Russe bien intégré ?

On ne peut pas écrire un mémoire sur les Russes de la SMN sans parler d'Ilya Ilitch. De nombreuses fiches du personnel contiennent des lettres en russe adressées à une personne visiblement bien placée dans la hiérarchie, et que les Russes nomment avec déférence Ilya Ilitch¹⁵⁶. La plupart de ces lettres datent de la guerre et de l'immédiat après-guerre. Ce Russe semble avoir bien davantage de pouvoir que les autres. Mais qui est Ilya Ilitch ? Impossible de le trouver sans nom de famille, et aucun Ilya rencontré dans le fichier du personnel n'a un poste important à la SMN.

La clé de l'énigme est venue par hasard, après déjà trois mois de recherches dans le fonds SMN, en consultant le dossier de Jean Kovaleff. Lui aussi écrit à Ilya Ilitch et il commence sa lettre par le traditionnel « Très estimé Ilya Ilitch », mais il a l'heureuse idée d'ajouter tout en haut de la page « Господу Илье Ильичу Друмеру »¹⁵⁷. Ainsi, Ilya Ilitch n'est pas un Russe, mais un Français ! Élie Dromer, qui a commencé sa carrière à la SMN comme aide-garçon de bureau en 1918, avec seulement le Certificat d'études en poche, grimpe rapidement les échelons. Le jeune homme, qui n'a pas 15 ans quand il commence à travailler, profite intellectuellement de l'émigration russe. Comment a-t-il appris le russe ? Son dossier ne le dit pas, mais il contient un grand nombre d'avis positifs de ses supérieurs. Sans doute curieux et doué de nature, Élie Dromer, qui est plus jeune que la plupart des émigrés, est déjà employé-interprète en 1929 et finira chef de bureau, comme l'était son père, Élie « Senior » Dromer.¹⁵⁸ Le parcours d'Élie « Junior » Dromer, c'est l'histoire à la fois de l'intégration d'un Français dans un milieu auquel il est au départ complètement étranger et d'une symbiose réussie entre des Russes appréciés par leur entreprise et un jeune (il a 18 ans quand les premiers émigrés arrivent de Bizerte) qui se fait rapidement la courroie de transmission entre eux et une culture française que beaucoup ne maîtriseront jamais parfaitement.

Élie Dromer, alias Ilya Ilitch – un Russe bien intégré ? Presque ! En tout cas, il est fier de sa fonction, puisque sur son acte de mariage en 1934, là où aurait pu seulement figurer la profession « employé de bureau », Élie Dromer n'omet pas de préciser qu'il est employé-interprète.

Nul doute qu'Élie Dromer, comme l'ingénieur Dhôme qui avait donné 1000 francs pour l'église russe en 1927, comme la Française russophone qui enseignait sa langue aux premiers émigrés avant 1925, comme, enfin, les commerçants juifs domiciliés à Caen mais nés en Russie, tous ont facilité la navigation des Russes dans les méandres économiques, juridiques et culturels de la société française.

156 Alors que les Français diraient poliment (pour prendre un exemple) : « Cher Monsieur Bounine », les Russes utilisent respectueusement son prénom et son patronyme : « Très estimé Ivan Alexeïevitch ».

157 A Monsieur Élie (fils d'Élie) Dromer

158 Dossier d'Élie Dromer (fonds SMN, cote 57 J 346)

Épilogue :

La fin des Russes ou la fin d'une époque?

En 1940, on compte encore 300 Russes à la SMN, y compris une trentaine de naturalisés. Le recensement de 1946 montre que les étrangers sont bien moins nombreux dans le Calvados qu'avant la guerre. Yves Bourlet, qui a comparé les effectifs des étrangers dans le département de 1936 à 1946, relève que les diminutions varient d'un groupe national à l'autre. Ses chiffres enregistrent une perte de 45% pour les Russes contre seulement 9% pour les Polonais et 25% pour les Belges. Seuls les Tchèques ont quitté le département dans une plus grande proportion : 54% par rapport à 1936.¹⁵⁹ Deux questions se posent : 1) Quand les Russes sont-ils partis ? 2) Pourquoi ne sont-ils pas revenus ? Il n'est aisé de répondre ni à l'une, ni à l'autre, mais des hypothèses peuvent néanmoins être avancées.

La date de départ : 1941, 1942 ou 1944 ?

Poser la question de la date de départ, c'est déjà supposer que tous les Russes sont partis en même temps. Ce n'est bien sûr pas le cas. Pourtant, on peut facilement donner trois dates qui toutes concourent au départ des Russes : le 1^{er} mars 1941, le 31 août 1942 et le 6 juin 1944. Ces trois dates précises n'ont aucun lien direct entre elles, si ce n'est qu'elles sont liées à la guerre d'une manière ou d'une autre.

1^{er} mars 1941 : départ pour l'Allemagne

Les dates du 28 février et du 1^{er} mars reviennent trop souvent comme dates de sortie dans les fiches du personnel russe de la SMN pour qu'on puisse croire à une coïncidence. D'autant plus quand la remarque « part en Allemagne » est le motif du départ enregistré par le bureau du personnel pour les Russes concernés. Il ne s'agit pas de tous les Russes de la SMN, loin s'en faut. Entre le 24 février et le 1^{er} mars 1941, quelque 35 Russes – dont quatre ont acquis la nationalité française dans les années 1930 – quittent définitivement la SMN, direction l'Allemagne. Il faut ajouter quelques dizaines qui partent vers la même destination, mais qui travailleront à nouveau à la SMN après la guerre. Début mars, le pacte germano-soviétique signé en août 1939 entre Molotov et Ribbentrop tient encore. Les Russes de Colombelles ne pouvaient pas savoir qu'Hitler romprait ce pacte de non-agression et entrerait en guerre contre l'URSS quatre mois plus tard. En conséquence, il ne peut être question au printemps 1941 d'un engagement des Russes aux côtés des nazis pour vaincre le bolchevisme russe. D'ailleurs, sur certaines fiches, l'indication « parti *travailler* en Allemagne » laisse penser qu'il s'agit là

¹⁵⁹ Yves Bourlet, *op. cit.*, 1948, p.67

soit d'une embauche collective de la part de l'occupant allemand, soit d'un engagement volontaire de la part des Russes pour aller travailler outre-Rhin. Les documents de la SMN ne permettent pas de trancher de manière définitive. Cependant, certaines fiches nous aident à deviner qu'il ne s'agit pas d'un engagement volontaire des Russes, en tout cas pour la majorité de ceux qui partent à cette date-là. En effet, la SMN a tôt fait d'étiqueter certains Russes qu'elle ne veut pas réembaucher en 1945 en mettant en avant le fait qu'ils sont partis *volontairement* en Allemagne (le mot est généralement souligné dans les dossiers du personnel).

Quel était l'état d'esprit des Russes de la SMN à l'égard du pouvoir nazi ? Aucun des documents auxquels j'ai eu accès ne donne de réponse claire à cette question. Le sujet est d'autre part difficile à aborder avec les enfants d'émigrés. Dans plusieurs interviews, mes interlocuteurs m'ont demandé de ne pas enregistrer cette partie de leur témoignage. Les suspicions et les allusions de sympathies envers l'occupant allemand qui pèsent sur d'anciens voisins ou collègues russes sont tellement délicates à prendre en compte, qu'il est impossible de s'en servir à des fins statistiques. De toute façon, elles ne concerneraient que quelques individus et jamais un groupe entier. Yves Bourlet, plus proche dans le temps de ces événements porte le même jugement, avec toutefois une information quelque peu énigmatique sur l'important contingent de Cosaques de la SMN :

Il est très délicat de traiter de l'attitude des étrangers vis-à-vis de l'occupant. Chaque nationalité eut ses « collaborateurs » et ses déportés. Les Allemands cherchèrent à « protéger » les minorités nationales et certains exilés politiques. On a vu les cas des Flamands et des non Serbes de Yougoslavie, mais il en fut de même envers les membres de l'Union des Cosaques de l'Ataman Kalédine de Colombelles. Il est difficile de dire si ces étrangers se montrèrent sympathiques à ceux qui les protégeaient.¹⁶⁰

La politique de réembauche de la SMN après la fin de la guerre éclaire tout de même le comportement de ces dizaines de Russes partis travailler chez l'ennemi du pays. Les nombreuses demandes de réembauche de la part des Russes, conservées dans leurs dossiers respectifs, gardent une trace de l'attitude de la SMN à leur égard. Être parti volontairement est assurément un handicap à une réembauche immédiate. Mais le départ pour l'Allemagne le 1^{er} mars 1941 ne sera pas en soi une raison suffisante pour la direction de la SMN, pourtant sévère à l'égard des collaborateurs, pour refuser le retour des Russes qui veulent revenir à l'usine.

Février-mars 1941 représente en tout état de cause le début de la fin pour les Russes de la SMN, d'où la périodisation 1919–1941 dans le titre de ce mémoire. Les deux premières années de guerre ont été difficiles pour les Russes comme pour tout le monde, mais la SMN avait su épargner ses émigrés lors de la tentative des Autorités de les incorporer dans l'armée en mai 1940. Les efforts de la direction auront été vains. Avant même l'entrée des troupes d'Hitler en Union soviétique, le 22 juin 1941, plus d'un tiers des Russes ont déjà quitté la SMN. C'est le commencement d'une dislocation définitive de la communauté russe, une dispersion qui trouvera son tragique apogée trois ans plus tard. Mais, continuons notre parcours vers la fin de la guerre.

¹⁶⁰ Yves Bourlet, *op.cit.*, 1948, p.65

28 août 1942 : mise au chômage

La deuxième date que je mentionnerai est beaucoup moins sujette à caution que celle du 1^{er} mars 1941. Fin août 1942, les Russes quittent la SMN parce que l'entreprise ne leur laisse plus le choix : devant les difficultés d'approvisionnement en matières premières et surtout en charbon, les Hauts-Fourneaux sont obligés de réduire leur production et de mettre au chômage une partie de leur personnel ouvrier. Cette fois-ci, le contingent russe qui quitte la SMN est beaucoup plus limité qu'un an et demi plus tôt : environ une dizaine de Russes perdent leur emploi et ne reviennent plus à la SMN. Il faut y ajouter quelques ouvriers qui seront réembauchés quand les temps seront meilleurs.

Aucune des fiches de Russes mis au chômage fin août 1942 ne comporte de mention de départ pour l'Allemagne, sauf pour trois hommes dont la fiche mentionne qu'ils ont fait partie de la Légion Speer.¹⁶¹ Il faut croire que ceux qui étaient prêts à aller gagner leur pain (ou requis) dans les usines allemandes sont déjà partis l'année précédente. Les dossiers de ceux qui ont retrouvé une place à la SMN après la guerre montrent que ceux qui ont été mis au chômage en 1942, ont travaillé ici et là, aux chantiers navals, dans des entreprises qui travaillaient pour les Allemands en Normandie ou sur les routes et voies ferrées du Calvados.

Fin 1942, les effectifs russes de la SMN ne sont plus que la moitié de ce qu'ils étaient trois ans plus tôt. Est-ce une raison majeure ou périphérique du départ du prêtre ? Le père Michel Sokoloff, le premier prêtre russe qui a fait souche à Colombelles, quitte en effet son église et ses ouailles le 15 décembre 1942. Certes, il est remplacé sans retard, mais rien ne sera plus comme avant : le père Sokoloff, qui a baptisé tant d'enfants et fêté tant de Pâques avec ses Russes pendant plus de quinze ans représentait la permanence même de la colonie russe. Aucun prêtre n'aura eu un rôle aussi important que lui dans la vie spirituelle de la communauté russe de Colombelles.¹⁶² Le départ de Michel Sokoloff pour une paroisse parisienne en 1942 est de bien mauvaise augure pour l'avenir d'une colonie russe déjà largement ébranlée par les premières années de la guerre.

5 juin 1944 : la fin de l'usine

La SMN continue au ralenti pendant toute la durée de la guerre et jusqu'au Débarquement. L'usine a entre temps été réquisitionnée par les Allemands et forme par conséquent une cible prioritaire pour les Alliés en juin 1944. Ainsi la SMN est bombardée et détruite par les Alliés dans la matinée du 6 juin 1944. Voilà ce qui explique la date du 5 juin 1944 comme dernier jour de travail pour les quelques dizaines de Russes encore à l'usine en cette cinquième année de guerre.

Pire encore que les bombardements qui ont détruit l'outil de travail et le gagne-pain d'un millier de travailleurs, ce seront les bombardements de juillet 1944 sur les cités ouvrières du Plateau qui porteront le coup de grâce à l'attachement des ouvriers – Français, Russes et autres étrangers – à la

161 La Légion Speer était un corps de volontaires combattant pour les nazis. Elle aurait entre autres combattu en 1944 en Normandie, contre les Alliés. (source : <http://www.feldgrau.com/articles.php?ID=77>)

162 Le père Vladimir Golunski jouera dans les années 60–80 un rôle un peu semblable à celui du père Sokoloff dans l'entre-deux-guerres. Mais, tandis que Michel Sokoloff a surtout baptisé et marié des Russes, le père Golunski, recteur de la paroisse de 1960 à 1994 (et dernier prêtre russe), enterrera les derniers émigrés encore à Colombelles.

Société Métallurgique de Normandie. En quelques heures, des centaines de logements sont détruits de façon irrémédiable. Le camp russe, construit en 1919, ne s'en relèvera pas. Il sera rasé après la guerre, presque comme le symbole d'une époque révolue, celle des soldats et des émigrés russes, chassés par la guerre, hors de l'usine d'abord et hors de la région ensuite.

Après s'être réfugiés pendant six semaines dans d'anciennes carrières de calcaire au-dessus desquelles les cités du Plateau avaient été construites, tous les réfugiés sont finalement sommés par les Allemands de prendre la route de l'exode vers le sud. Français et immigrés, jeunes et vieux, adultes et enfants, tous doivent fuir à pied vers l'Orne et les départements limitrophes. Pour un grand nombre de Russes, c'est le deuxième exode et pour beaucoup, ce sera comme pour le premier, un voyage sans retour.

Combien de Russes reste-t-il autour de Caen en mai 1945, à la fin de la guerre ? Aucun chiffre fiable n'est disponible avant le recensement de 1946. La SMN employait environ 80% des Russes du département à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Lorsque ni l'usine, ni les cités ne sont plus debout, il est probable que le nombre de Russes encore dans l'agglomération est inférieure à une centaine. La SMN les réembauche petit à petit, d'abord pour débayer les restes de l'usine puis pour la reconstruire. Les Russes n'ont jamais complètement disparu du paysage et du personnel ouvrier, mais leur nombre, leur dynamisme, leur richesse culturelle, tout s'est considérablement affaibli et rien ne ressemblera plus à la colonie russe d'avant-guerre, celle dont se souviennent encore avec émotion nombre d'enfants d'émigrés nés à Colombelles au début des années 1930.

Pourquoi les Russes ne sont-ils pas revenus ?

Les dossiers des Russes dans le fichier du personnel de la SMN prouvent qu'un grand nombre de ceux qui y travaillaient en 1940, ont écrit à la direction de l'usine pour solliciter leur réembauche. Quand la réponse a été négative, elle est le plus souvent motivée par l'impossibilité de fournir un emploi dans une usine dévastée et qu'il faut entièrement reconstruire. Les cités ouvrières sont sinistrées et les réponses de la direction à ses anciens ouvriers montrent qu'elle est consciente de ses responsabilités traditionnelles pour loger son personnel, mais qu'elle ne réussit pas à faire face à l'urgence devant des besoins immenses. Caen est, elle aussi, détruite à 90% et aucune solution de rechange ne se trouve pour ceux dont le logement SMN a été détruit en 1944.

Sans qu'il soit permis de quantifier ces Russes qui souhaitent revenir mais que la SMN ne peut ni employer ni loger, l'impression domine d'un désir assez partagé des Russes de retourner à Colombelles. Devant l'impossibilité du retour, l'installation définitive dans les zones de refuge de l'été 1944 devient une incontournable nécessité.

Il existe d'autres raisons du non-retour des Russes à Caen. D'abord, il y a ceux qui ne sont pas revenus du tout : quelques-uns sont morts en Allemagne, d'autres pendant l'exode de 1944. Ensuite, il y a ceux qui ont préféré « disparaître » : dans le dossier d'un ancien ouvrier russe de la SMN, on trouve

un article découpé dans *Ouest-France* de juillet 1946, dans lequel M. X (son nom figure en toutes lettres dans le journal) est condamné par contumace pour sympathie avec l'ennemi. On peut supposer que ceux qui se sont engagés dans la Légion Speer n'ont pas jugé opportun de retourner dans une région où leur passé récent était connu. Aux trois candidats au retour pour lesquels la SMN a indiqué au crayon qu'ils avaient été dans la Légion Speer, on peut sans doute ajouter quelques autres qui n'ont pas pris la peine de demander une réembauche. Mais le nombre des collaborateurs est vraisemblablement très limité. Un seul Russe souhaitant être repris par l'usine voit sa lettre commentée aussi sévèrement : « indésirable – a porté l'uniforme allemand ». La collaboration délibérément choisie semble plutôt avoir été un fait d'exception et n'est donc a priori pas une raison majeure du non-retour des Russes dans le Calvados. Dans une étude sur le comportement des émigrés russes en France avant et pendant la Seconde Guerre mondiale, Rita Ouritskaya arrive aussi à cette conclusion que seulement une petite minorité aurait ouvertement collaboré avec les nazis.¹⁶³

Le retour en Russie n'est pas non plus, à la différence des années 1923–1928, un motif pour quitter la Normandie. Les fiches de la SMN mentionnent quelques retours vers 1947, mais là aussi il s'agit de cas isolés, non significatifs d'un nouvel état d'esprit, même si la victoire de l'URSS sur le front oriental a contribué dans les rangs de l'émigration à donner une image plus positive du régime soviétique.

En conclusion, ce sont bien d'abord les réalités économiques de la Normandie des années 1945 à 1952 – fin de la reconstruction de la SMN – qui expliquent le non-retour des Russes à la Société Métallurgique. La plus forte réduction des effectifs russes par rapport aux effectifs polonais peut d'ailleurs fortifier cette hypothèse : les Polonais étaient moins liés aux Hauts-Fourneaux que les Russes. Leur polyvalence professionnelle et leur capacité à migrer entre secteur agricole et secteur industriel les ont probablement aidés à s'adapter plus facilement à la période de l'Occupation et de l'immédiat après-guerre, là où les Russes presque exclusivement métallurgistes ne trouvaient aucune voie d'issue hormis une nouvelle émigration vers d'autres régions de France moins dévastées.

163 Rita Ouritskaya, *Они любили свою страну... Судьба русской эмиграции во Франции с 1933 по 1948 г* [=Ils aimaient leur pays... Le sort de l'émigration russe en France de 1933 à 1948], 2010, p.72–74

Conclusion

Il est temps de mettre un point final, sinon à mes recherches sur les Russes, du moins à ce mémoire. Qu'on me permette ici de résumer, ce qui à mon avis, représente les principales tendances dégagées sur les Russes de la SMN dans l'entre-deux-guerres. Je ferai ensuite un rapide bilan des incertitudes qui pèsent sur mon travail et je terminerai en lançant des pistes de recherches pour approfondir des pans de cette histoire des Russes de Normandie trop superficiellement abordés – faute de temps et de pages – et qui mériteraient d'être explorés dans des études ultérieures.

Les grandes tendances de la présence russe à la SMN

Le premier groupe de Russes à arriver en grand nombre aux Hauts-Fourneaux de Caen est constitué d'ex-soldats du Corps expéditionnaire russe. De février à octobre 1919, ils sont plusieurs centaines à travailler quelques semaines ou quelques mois à Colombelles. Enfin démobilisés en novembre 1919, la plupart de ces soldats sont rapatriés en Russie. Mais la SMN, visiblement satisfaite de leur travail, en conserve plusieurs dizaines. Ceux-ci quitteront l'usine métallurgique petit à petit dans les années 20, mais certains se marieront avec des Françaises et feront souche en Normandie.

En juin 1922 débarque à Colombelles le premier contingent d'émigrés russes, partis de Russie en 1920, stationnés en Tunisie depuis 1921. Puis, pendant environ huit ans, la SMN recrutera directement de l'étranger, en premier lieu de Pologne, de Serbie et de Bulgarie, entre un et deux milliers de Russes. Ils viendront par petits groupes de 20 à 50 personnes, souvent d'anciennes unités militaires de Cosaques qui se sont battues dans les armées blanches du général Wrangel. Ces groupes sont souvent constitués de simples soldats, jeunes et célibataires, et de quelques gradés qui les accompagnent. Les officiers sont généralement mariés et suivis de leur femme, quelquefois d'enfants nés en émigration. Les Cosaques organisent dès leur arrivée de nombreuses institutions pour leurs membres à Colombelles : cantine, bibliothèque, soirées culturelles, et même une caisse de secours pour les chômeurs dans les années 30. La solidarité entre Cosaques apparaît forte à de nombreuses reprises. Leur défiance à l'égard des autres émigrés russes, petits-bourgeois et intellectuels du nord de la Russie fait surface plusieurs fois dans les sources dont nous disposons encore. L'unité se fait toutefois autour de l'église orthodoxe, point de ralliement tant physique que spirituel pour toutes les composantes sociales et géographiques de l'émigration russe autour de la SMN.

L'automne 1931 marque un tournant décisif pour les Russes de la SMN. La crise mondiale a finalement touché la France, et la SMN n'embauche plus. Les Russes qui ont un emploi à l'usine n'ont cependant pas grand-chose à craindre : la direction apprécie ses Russes et ils sont relativement épar-

gnés au cours des dégraissages de 1932. Résignés à rester longtemps en Normandie, les Russes s'installent alors plus durablement. La communauté russe se divise en trois parties sensiblement égales numériquement. Les familles russes essaient de préparer leurs enfants à un éventuel, quoique de plus en plus improbable, retour en Russie. Ce sont ces familles qui créent l'école russe du jeudi, et envoient leurs enfants au catéchisme orthodoxe, aux scouts russes, aux ateliers de théâtre russe et à d'autres activités culturelles où le russe est la langue principale de communication. Un autre groupe, numériquement comparable, est constitué des émigrés arrivés en célibataires, mais qui ont trouvé sur place une compagne, polonaise, ukrainienne ou française. Ils forment en général des unions durables avec de nombreux enfants qui apprendront le russe de leur père, mais ne participent pas aux mêmes activités culturelles que les enfants nés dans une famille complètement russe. Dans un monde très clivé où les hommes sont à l'usine et les femmes mères au foyer, ce sont elles qui décident de la religion et de l'éducation des enfants. Enfin, le dernier groupe est composé des célibataires qui n'ont pas trouvé de partenaire sur le marché matrimonial local. Ceux-là vivent entre eux, notamment au cantonnement russe en contrebas de l'église, et ils sont les moins intégrés à la société française.

La Seconde Guerre mondiale détruira une grande partie du fragile équilibre qui s'est instauré entre les différentes composantes ethniques, sociales et familiales de la communauté russe. Le besoin de nourrir sa famille alors que la SMN ne peut plus donner du travail à tout le monde, puis les destructions des cités et de l'usine en juin-juillet 1944 et l'exode qui s'en suit disperseront à tout jamais une communauté forte d'environ 500 individus tout au long des années 30. A peine la moitié reviendra après 1945, mais rien ne sera plus comme avant. Le dynamisme de la communauté appartient alors au passé et l'après-guerre n'est que le début de la lente décomposition d'une communauté vieillie et dont la nouvelle génération n'est pas assez nombreuse pour assurer la pérennité.

Incertitudes et questions laissées sans réponse

On pourra regretter dans ce mémoire l'utilisation récurrente d'adverbes marquant l'incertitude comme « vraisemblablement », « probablement », etc. L'honnêteté intellectuelle m'a obligé à nuancer les conclusions, là où les sources ne me permettaient pas d'affirmer quelque chose d'une manière péremptoire. En effet, je n'ai réussi à dépouiller systématiquement que le cinquième du fichier du personnel. Donc, si les tendances sont claires, la prudence est de mise pour généraliser des observations faites sur deux ou trois individus : s'agissait-il alors d'une représentation statistique fiable ou d'un hasard ? Dans certains cas, on peut conclure : une seule lettre mentionnant une équipe de football russe suffit à établir l'existence de ce club – on ne joue pas tout seul, même quand on est Russe ! D'autres cas sont plus douteux : que penser de dossiers du personnel où la SMN note « arrive de Bâle » mais où le contrat conservé indique que le Russe réside à l'époque en Serbie ? Comment interpréter l'arrivée à des dates diverses de quelques ouvriers russes en provenance de l'usine sidérurgique d'Homécourt en 1931 ? Et pourquoi le dossier du général Kouyavski est-il introuvable dans le fichier du personnel SMN ? Il figure pourtant sur la liste des ouvriers employés par la SMN en 1940 (né en 1879, marié, très bon élément, domicilié rue du Stade – c'est-à-dire qu'il était agent de maîtrise). Autant d'éléments

parmi beaucoup d'autres qui laissent le chercheur perplexe et le lecteur sur sa faim. J'ai mentionné dans la première partie que j'avais utilisé différentes sources pour apporter des éclairages variés sur mon sujet d'étude. J'aurais pu ajouter que la raison en était presque tout autant de pallier aux lacunes et incohérences de différents matériaux.

Dans l'introduction, j'ai cité un questionnement d'Armand Frémont qui venait à la rencontre de ma propre problématique. Le géographe se demandait entre autres quelle avait été l'influence des Russes et des Polonais dans le domaine politique et syndical. Malheureusement, je ne peux que constater avec dépit que mon travail ne donne pas une réponse vraiment satisfaisante à cette question. Peut-être l'absence de documents signifie-t-elle justement que cette influence était nulle ou dérisoire, mais il est impossible de tirer une telle conclusion de manière définitive. Il se peut que je n'aie pas cherché aux bons endroits. J'aurais dû, bien sûr, relancer la section locale de la CGT, qui n'a jamais répondu à mon premier et unique courriel. Mais en courant après de nombreuses pistes simultanément, il est facile d'oublier l'une d'entre elles.

Certaines sources citées dans des ouvrages ont été impossibles à vérifier, même après contact avec l'auteur ou l'éditeur. Dans certains cas, j'ai dû renoncer à utiliser de telles sources secondaires, où des affirmations intéressantes mais surprenantes étaient totalement dépourvues de renvoi à une source primaire. Marina Gorboff a par exemple écrit un livre digne d'intérêt sur l'émigration russe, mais comme elle mélange allègrement les chiffres officiels des recensements avec des estimations du nombre de Russes issues de sources douteuses, il est impossible de se fier à d'autres chiffres qu'elle cite (toujours sans référence), par exemple sur le nombre de retours en Russie.¹⁶⁴

Bien sûr, ces réserves ne m'affranchissent pas de la responsabilité qui m'incombe : c'est moi qui ai choisi les sources et la répartition du temps imparti à examiner chacune d'elle. J'aurais pu recueillir un échantillon de Russes moins grand dans le fichier du personnel SMN et prendre le temps nécessaire pour explorer la presse syndicale et politique des années 30. J'aurais pu aussi privilégier les interviews de descendants d'émigrés à des recherches sur des documents écrits. J'aurais alors eu moins de statistiques et davantage d'informations qualitatives.

A la lumière des lacunes de ce mémoire, toujours plus évidentes à mesure que la progression de la rédaction en soulignait l'acuité, il m'est au moins possible de lancer des pistes pour des recherches ultérieures, qui s'appuieraient ou non sur mon travail.

Les Russes de la SMN : des pistes à explorer

Malgré tout le temps utilisé à dépouiller le fichier du personnel, notamment la recherche systématique des 300 Russes encore employés en 1940, il semble évident que ce fichier du personnel cache encore des trésors inattendus. J'ai probablement consulté, soit superficiellement, soit en notant les données, environ 1500 fiches de Russes, soit à peine la moitié de ceux qui sont passés à la SMN.

¹⁶⁴ Marina Gorboff affirme par exemple qu'il y a eu 400 000 Russes en France, alors qu'elle utilise les chiffres du recensement à d'autres fins, les mêmes recensements qui comptent seulement 70 000 Russes en France en 1926.

L'exploration des 1700 fiches restantes vaut-elle le temps nécessaire à ce dépouillement, parfois fastidieux ? Oui, sans aucun doute ! Le recensement de tous les Russes de ce fichier permettrait de dresser des tableaux statistiques complètement fiables sur le recrutement, les groupes constitués, les origines géographiques, la durée du service à la SMN, etc. De plus, ces trésors cachés que j'ai évoqués sont impossibles à deviner. Plusieurs lettres citées dans ce mémoire sont les seules preuves tangibles de faits sociaux comme la solidarité entre Cosaques, la difficulté pour les Russes au chômage de retrouver du travail dans les années 30 ou encore l'influence des Russes sur la carrière du chef de bureau Élie Dromer. Sans le tampon « Détachement de travailleurs militaires russes » au dos de la fiche de Iakovleff, il n'est même pas certain que j'aurais fait le rapprochement entre ces Russes de 1919 et les soldats du Corps expéditionnaire russe. Le fichier du personnel a encore des secrets, j'en suis fermement persuadé !

Dans ce mémoire, j'ai donné la priorité aux hommes, parce que ce sont eux que j'ai surtout rencontrés dans le fichier du personnel. Il conviendrait de faire une étude comparable sur les quelques dizaines de femmes russes qui ont accompagné – ou plus rarement rejoint – leur mari jusque dans le Calvados, ou même élargir carrément la perspective : « Les épouses des Russes de la SMN ». Voilà un sujet intéressant pour une jeune étudiante ! Encore de nombreux enfants d'émigrés sont en vie, certes disséminés dans le monde entier, et les trouver et les interviewer avant qu'ils ne disparaissent devrait être une tâche prioritaire. Mon expérience avec ces témoins, enfants des années 20 et 30, est complètement positive. Bien sûr, on ne demande pas à une personne de resituer dans le temps un événement qui s'est produit il y a 80 ans, mais la mémoire des caractères, des valeurs transmises, des comportements est relativement fiable, même à des décennies d'écart.

Le comportement politique et syndical des Russes peut naturellement faire l'objet d'une étude en privilégiant les archives des organisations, aussi bien celles des Russes que les sections locales des organisations politiques et des syndicats français. Dans ce dernier cas, cela peut représenter autant le « regard des autres » que la réalité perçue par les Russes eux-mêmes.

Dans deux ans, en avril 2016, on pourra commémorer le centenaire de l'arrivée de ces quelque 20 000 soldats russes venus se battre avec les Français sur le front occidental. Il conviendrait peut-être à cette occasion de chercher à en savoir davantage sur ces 400 travailleurs militaires russes passés à la SMN en 1919. Le Service historique de la Défense à Vincennes recèle sans doute encore bien des informations sur ces Russes dans les 200 cartons d'archives de la base russe de Laval. Parmi ceux qui ne sont pas repartis en Russie, tous ne sont pas restés à la SMN, sans quitter pour autant la région. J'ai trouvé par hasard plusieurs noms d'ex-travailleurs militaires de la SMN dans les registres de mariages de Caen des années 20. Une étude systématique de ce groupe apporterait sans doute des éléments intéressants sur leur spécificité par rapport aux émigrés russes.

Enfin, une dernière piste que je souhaiterais mentionner pour des candidats parfaitement russophones, serait de s'intéresser aux livres de la bibliothèque russe de Colombelles, avant que ces ouvrages, déjà fortement détériorés par de longues années passées dans une pièce non chauffée, ne

tombent littéralement en poussière. Il y a dans cette bibliothèque des trésors pour un historien de la littérature émigrée russe. Maria Miniejew a déjà fait un travail remarquable pour recenser ces livres et leurs auteurs. Il faudrait passer à l'étape suivante, pour mieux comprendre ce que lisaient les émigrés russes de Colombelles.

Madame Baïdine, directrice adjointe du département de russe à l'Université de Caen, était un peu désolée, quand je l'ai rencontrée, qu'aucun de ses étudiants n'ait choisi de faire des recherches sur les Russes de Colombelles et qu'il eût fallu un Français de Norvège pour s'y intéresser. Je souhaite dire à madame Baïdine (outre un grand merci pour s'être intéressée à mon travail) que je n'ai pas épuisé le sujet, loin s'en faut. Et mon « débroussaillage » du terrain a mis en lumière des pistes jusqu'ici inexplo-
rées. Les documents existent, les enfants d'émigrés ne demandent qu'à raconter ce qu'ils savent – et ils en savent plus qu'ils ne le disent d'abord ; les livres russes n'attendent que d'être ouverts et lus, et moi, je suis évidemment prêt à partager toutes mes sources, tous les détails qui n'ont pu trouver place dans ce mémoire, et enfin tout mon enthousiasme pour ce qui est à la fois une page d'histoire des émigrés russes, une page d'histoire de la grande entreprise industrielle qu'a été la SMN et enfin, tout simple-
ment, une page d'histoire de la société française.

Annexes

Abréviations

BDIC	Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine, Nanterre
ECPAD	Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense
MOE	Main-d'Œuvre Étrangère (Service du Ministère du Travail)
NEP	Nouvelle politique économique (de 1921 à 1927 environ en Russie)
P.R.L.	Prisonnier russe libéré (d'Allemagne 1918–1919)
SGI	Société Générale d'Immigration (organisation privée dépendante des Houillères de France)
SHD	Service historique de la Défense, Château de Vincennes
SMN	Société Métallurgique de Normandie (depuis 1924)
SNM	Société Normande de Métallurgie (a déposé son bilan en 1923 et est devenue la SMN)
T.M.R.	Travailleur militaire russe (ex-soldat du Corps expéditionnaire russe de 1916)

Liste des personnes interviewées

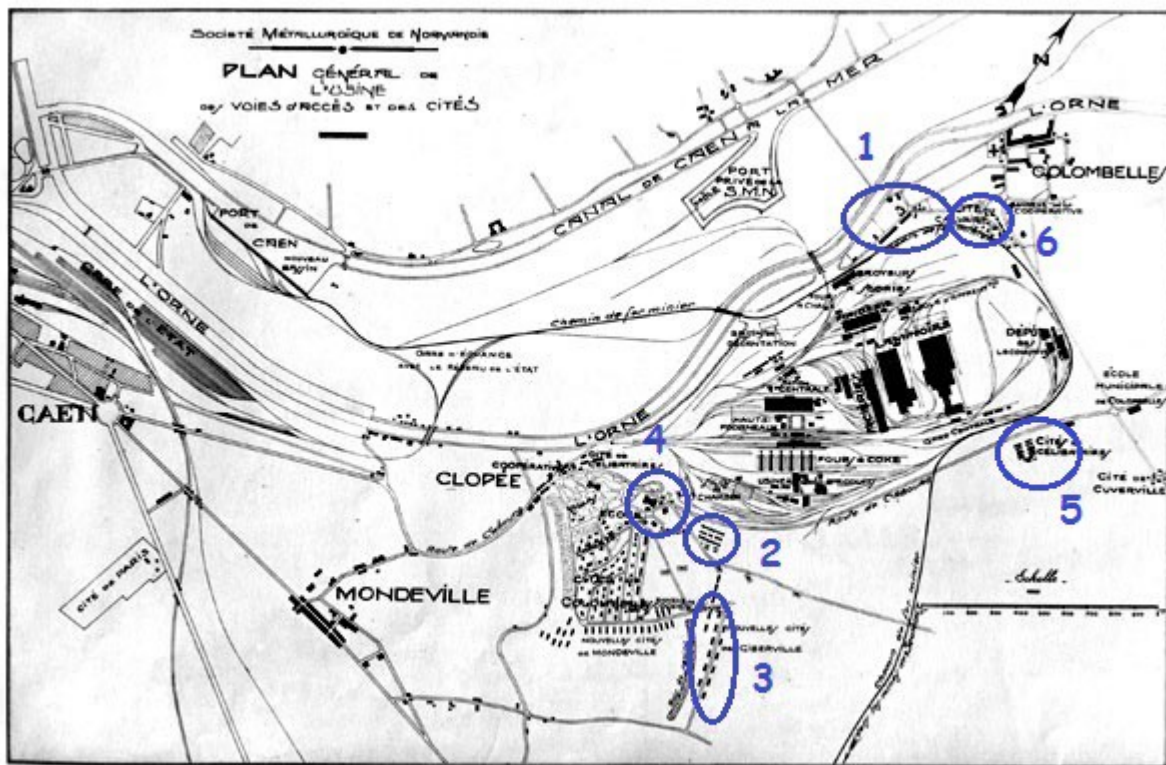
- Daniel Arestoff, né à Caen en 1945, fils d'un Cosaque et d'une Polonaise qui se sont rencontrés en Normandie ; son père a été ataman, c'est-à-dire chef des Cosaques de Colombelles.
- Michel Bendzyk, né à Argentan en 1930, fils d'un couple d'Ukrainiens ouvriers agricoles, placé dans son enfance dans plusieurs familles russes du Plateau ; a fréquenté l'école russe.
- Irène Bozec (Sotnik), fille d'émigrés mariés en Russie ; ses parents habitaient à Giberville, mais n'ont pas travaillé à la SMN. Ils étaient néanmoins partie prenante de la communauté russe.
- Vladimir Bykadoroff, né en Turquie en 1923, fils d'émigrés mariés en Russie, divorcés en France ; arrivé sur le Plateau en 1935 avec sa mère et son frère Georges (né en Russie en 1918).
- Tatiana Bykadoroff, née à Angers après 1945, fille de Georges Bykadoroff et Lydia Petroff, deux enfants d'émigrés russes de Colombelles.
- Irène Colombier (Kirillova), née à Colombelles en 1925, fille d'émigrés russes, belle-sœur de Vera Kirillova.
- Norbert Crespelle, né en France en 1928, sans ascendance russe, mais a habité avec sa famille au cantonnement russe de 1937 à 1944.
- Jean-Claude Fissoun, né en France en 1945, fils d'un émigré russe et d'une Ukrainienne.
- Paul Golunski, né en Yougoslavie en 1954, fils de Vladimir Golunski, dernier recteur russe de la paroisse de Colombelles de 1960 à 1994.
- Vera Kirillova (Goucovitch), née à Colombelles en 1933, fille d'émigrés russes qui se sont connus à Colombelles, sœur de Nicolas Goucovitch (1931–2012) ; s'est mariée à un Russe.
- Élie Korotkoff et Nadia Korotkova, nés à Paris vers 1940, enfants d'émigrés russes, ont grandi et se sont mariés à Paris, arrivés à Caen vers 1960, ont connu les émigrés russes âgés.
- Georges Koulikovsky, né à Paris en 1930, fils d'un couple de Polonais émigrés de Russie ; père né à Moscou, polyglotte et issu d'une famille bourgeoise ; a participé aux scouts russes.
- François Lopez, né à Giberville en 1941, fils d'immigrés espagnols, ancien ouvrier de la SMN, est né et a vécu toute sa vie sur le Plateau, notamment dans la rue du Bois.
- Bernadette Polouchkine, née à Caen dans les années 30, belle-fille du soldat russe Khariton Polouchkine ; elle a connu son beau-père dans les années 1950.
- Lydia Szwec, née dans un village en Biélorussie polonaise (ex-Russie) en 1926, arrivée avec ses parents à Colombelles vers 1928. Parents pauvres et immigrés économiques, mère illettrée.
- Nicolas Tchemitcheff, né en Turquie en 1923, fils d'émigrés qui se sont mariés en Russie, a vécu à Colombelles et Giberville de 1924 à 1944.
- Svetaslaw Tchemitcheff, né à Colombelles en 1933, frère du précédent.
- Tatiana Zelensky, née en 1952, fille d'émigrés russes, petite-fille de Nina Popova, institutrice de l'école russe.

Carte de la région avant l'implantation de la SMN



Extrait de la carte d'état-major (milieu du XIX^e siècle): Colombelles, Giberville et dans une moindre mesure Mondeville sont des communes encore essentiellement agricoles.

Carte du Plateau vers 1930



PLAN DES USINES

1 = cantonnement russe (1923) et église orthodoxe ; 2 = camp russe (1919) ; 3 = rue du Bois ;
4 = Grands-Bureaux et services centraux ; 5 = cantine des célibataires (ancien camp des Algériens) ;
6 = Cité du calvaire (entre la Cité du calvaire et les Grands-Bureaux : l'usine)

Sources et bibliographie

Archives

Fonds Espace Archives ArcelorMittal France (fonds SMN)

NB ! Le fonds SMN, déposé aux Archives départementales du Calvados, était en phase de restructuration pendant mon séjour à Caen. Les cotes des documents ne sont donc plus forcément les mêmes en mai 2014 que ce qu'elles étaient quand j'ai consulté les documents à l'automne 2013.

	Fichier du personnel SMN né avant 1914
57 J 17	Rapports du Conseil d'administration aux Assemblées générales
57 J 338	Listes d'ouvriers étrangers 1935 – 1940 ; demandes de sursis d'incorporation – étrangers prestataires Russes
57 J 346	Dossier d'Élie Dromer
BEF 31	Vieux plans
R9	Règlements des logements de la SMN
Doc1	Bulletin SMN (paru à partir de 1952)

Archives de la base russe de Laval, Service historique de la Défense, Vincennes

12 N 3	Soldats russes restés en France
17 N 585	Documents divers en langue russe
17 N 654	Ordres de mission et d'affectation
17 N 655	Correspondance diverse expédiée et reçue
17 N 660	Compagnies de travailleurs militaires russes ; 3 ^e Région militaire, 1916–1920
17 N 677	Rapatriements
17 N 682	Statistiques officiers
17 N 689	Contingents au 5 novembre 1918
17 N 690	Mises en congé acceptées ou refusées, 1919–1920

Archives publiques, Archives départementales du Calvados, Caen

M 3058	Utilisation de la main-d'œuvre étrangère
M 3070	Avis du préfet sur des demandes de naturalisation d'étrangers ayant résidé dans le Calvados
M 3071	Demandes de naturalisation – Sûreté générale – Correspondance
M 3354	États nominatifs des étrangers au 31 décembre 1933
M 3359	États nominatifs des étrangers au 31 décembre 1935
Liste alphabétique des personnes ayant acquis ou perdu la nationalité française par décret, années 1921–1930 et 1931–1940 (seize volumes)	
Listes nominatives du recensement, Colombelles, 1921, 1926, 1931, 1936	
Listes nominatives du recensement, Mondeville, 1921, 1926, 1931, 1936	
Listes nominatives du recensement, Giberville, 1921, 1926, 1931, 1936	
Tables décennales et registres des naissances, mariages et décès, Colombelles, 1919 – 1938	
Tables décennales et registres des naissances, mariages et décès, Mondeville, 1919 – 1938	
Tables décennales et registres des naissances, mariages et décès, Giberville, 1919 – 1938	
Tables décennales et registres des mariages et décès, Caen, 1919 – 1938	

Bibliothèque russe de Colombelles

Inventaire de la bibliothèque (1945)

Cahier d'enregistrement des nouvelles acquisitions (à partir de 1945)

Livres et autres sources secondaires

Sur le Corps expéditionnaire russe en France

Adam, Rémi *Histoire des soldats russes en France (1915–1920) : les damnés de la guerre*, Paris : L'Harmattan 1996

Cahen, Gilbert *Le temps retrouvé du soldat russe Anissim I. Otmakhov : France 1916–1920*, Versailles : G. Cahen 2013

Cockfield, Jamie H. *With Snow on Their Boots : The Tragic Odyssey of the Russian Expeditionary Force in France during World War I*, New York : St. Martin's Press 1998

Mak, Geert *In Europa* [série télévisée sur l'histoire de l'Europe au XX^e siècle; le 6^e épisode (1917) est consacré en grande partie au Corps expéditionnaire russe en France], Hilversum : VPRO 2007
<http://www.geschiedenis24.nl/in-europa/speellijst.html>

Sur la Russie, l'Ukraine et l'émigration russe

Carrère d'Encausse, Hélène *Le grand défi : Bolcheviks et Nations 1917 – 1930*, Paris : Flammarion, 1987

Cauchy, Pascal (sous la direction de) *Dictionnaire de la Russie*, Paris : Larousse 2008

Gorboff, Marina *La Russie fantôme : L'émigration russe de 1920 à 1950*, Lausanne : Éditions L'Âge d'Homme 1995

Gousseff, Catherine *L'exil russe : La fabrique du réfugié apatride*, Paris : CNRS 2008

Korliakov, Andreï *Русская эмиграция / Émigration russe en photos, 1917–1947 – Volume 3*, Paris : YMCA-PRESS 2005

Laurentin, Emmanuel et Beauvois, Daniel «L'Ukraine : indépendance et soviétisation» dans *La fabrique de l'histoire* [émission radiophonique, la première d'une série de quatre sur l'histoire de l'Ukraine], France Culture 03.03.2014 (<http://www.franceculture.fr/emission-la-fabrique-de-l-histoire-ukraine-14-2014-03-03>)

Lebrun, Jean et Jevakhoff, Alexandre : « Années 20, les immigrés russes en France » dans *La marche de l'histoire* [émission radiophonique], France Inter 11.02.2014 (<http://franceinter.fr/emission-la-marche-de-l-histoire-annees-20-les-immigres-russes-en-france>)

Ledré, Charles *Les émigrés russes en France : ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils pensent*, Paris : Editions Spes 1930

Raeff, Marc *Russia abroad : a cultural history of the Russian emigration, 1919–1939*, New York : Oxford University Press 1990

Struve, Nikita *Soixante-dix ans d'émigration russe (1919–1989)*, Paris : Fayard 1996

Sur la population étrangère en France

Résultats statistiques du recensement général de la population effectué le 6 mars 1921, Tome I, deuxième partie ; Population présente totale, Paris : Imprimerie nationale 1927

Résultats statistiques du recensement général de la population effectué le 7 mars 1926, Tome I, cinquième partie ; Étrangers et naturalisés, Paris : Imprimerie nationale 1931

Résultats statistiques du recensement général de la population effectué le 8 mars 1931, Tome I, cinquième partie ; Étrangers et naturalisés, Paris : Imprimerie nationale 1936

Résultats statistiques du recensement général de la population effectué le 8 mars 1936, Tome I, cinquième partie ; Étrangers et naturalisés, Paris : Imprimerie nationale 1941

- Noiriel, Gérard** *Le creuset français : histoire de l'immigration, XIX^e-XX^e siècle*, Paris : Points 2006 [1988]
- Noiriel, Gérard** *Réfugiés et sans-papiers : La République face au droit d'asile, XIX^e-XX^e siècle*, Paris : Fayard 2012 [1998]
- Ponty, Janine** *Polonais méconnus : Histoire des travailleurs immigrés en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris : Publications de la Sorbonne, 1988
- Viet, Vincent** *Histoire des Français venus d'ailleurs de 1850 à nos jours*, Paris : Perrin 2004
- Weil, Patrick** *Qu'est-ce qu'un Français ? Histoire de la nationalité française depuis la Révolution*, Paris : Grasset 2002

Sur les étrangers en Normandie

- Bourlet, Yves** *Les étrangers dans le Calvados de 1911 à 1948* [mémoire de DES de géographie], Caen : Université de Caen 1949
- Collège Paul Verlaine** *Ukrainiens en Normandie : Témoignages d'immigrants*, Evrecy : Collège Paul-Verlaine 2006
- Goucovitch, Nicolas** « Colombelles, une communauté russe sœur de celle d'Ugine » [article transmis par son auteur ; manuscrit daté de 1998 – inédit ?]
- Lalonde, Lise** *L'église orthodoxe Saint-Serge de Colombelles* [mémoire de master en conservation et gestion du patrimoine], Caen : Université de Caen 2003
- Launay, Gisèle** *Population et main-d'œuvre à Mondeville – Colombelles – Giberville* [mémoire de ?], Caen : Université de Caen 1956
- Lermier, Franck** (et ses élèves de CM2) *La mémoire vivante : autour de l'immigration est-européenne à Colombelles 1917-1939* [livret + cassette VHS], Caen : École Victor Hugo à Colombelles et A.C.C.A.A.N. 1993
- Pottier, Marc** *Mondeville de 1911 à 1926 ou la naissance d'un nouveau Creusot* [mémoire de maîtrise : histoire contemporaine], Caen : Université de Caen 1986
- Pottier, Marc** *Normands de tous pays : l'immigration étrangère en Basse-Normandie de 1900 à 1950*, Cabourg : Cahiers du temps 1999

Sur la SMN et le monde ouvrier en Normandie

- Cheminade, Marie-Jean** *SMN : Pour le souvenir*, Mondeville : Mairie de Mondeville 1994
- Coftier, Pierre** *L'éveil d'un monde ouvrier, 1789-1919 — Calvados : j'entends l'alouette qui chante*, Cabourg : Cahiers du temps 1997
- Ferrette, Jean** *La Société métallurgique de Normandie : grandeur et déclin d'une communauté ouvrière* [thèse de sociologie], Paris : L'Harmattan 2012
- Frémont, Armand** *Ouvriers et ouvrières à Caen* [recherche effectuée pour le CNRS], Caen : Université de Caen 1981
- Le Maître, Yves** *La Société métallurgique de Normandie* [mémoire de maîtrise], Caen : Université de Caen 1968
- Leménorel, Alain** *Du paternalisme à la culture d'entreprise : la fonction identitaire et culturelle de l'entreprise à l'époque contemporaine*, [sans indication de lieu d'édition] 1993
- Leménorel, Alain** *La SMN, une forteresse ouvrière, 1910 – 1993*, Cabourg : Cahiers du temps 2005
- Pages, Pierre Henri** *La Société métallurgique de Normandie* [thèse de droit], Caen : Université de Caen 1951
- Van de Walle, Philippe** *SMN – Les hauts-fourneaux* [film documentaire, 80 min.], Caen : Crécet 1994

Journaux en français

L'Ouest-Éclair, édition de Caen, quotidien, Rennes 1912–1944 (version numérisée et interrogeable : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb41193642z/date>)

Le Bonhomme Normand, « journal des évènements, bruits et nouvelles du Calvados et de la région », hebdomadaire, Caen 1865–1944

Le Populaire Normand, « socialiste – syndicaliste – sous le contrôle des organisations ouvrières », hebdomadaire, Caen 1919–1923

Le Petit Normand, « organe des intérêts économiques de la démocratie républicaine normande », hebdomadaire, Caen 1919–1920

NB ! Les trois derniers journaux cités et consultés sont accessibles en version numérisée non interrogeable : <http://archives.numerisees.calvados.fr/cg14v3/presse.php>

Ouvrages en russe

Российское зарубежье во Франции (1919–2000) Биографический словарь в трех томах (L'émigration russe en France : Dictionnaire biographique en trois volumes), publié sous la direction de Lev Mnoukhine, Moscou : Dom-muzej Cvetaevoj 2008 (fichier interrogeable : <http://dommuseum.ru/?m=dist>)

Русское зарубежье: хроника научной, культурной и общественной жизни, 1920–1940, Франция (L'émigration russe : Chronique de la vie scientifique, culturelle et sociale 1920–1940, France), publié sous la direction de Lev Mnoukhine, Paris : YMCA-PRESS 1996

Энциклопедический словарь Брокгауза и Ефрона в 86 томах (Dictionnaire encyclopédique Brockhaus et Efron en 86 volumes), Saint-Pétersbourg 1890–1907 (plusieurs versions sur Internet, dont : <http://www.vehi.net/brokgauz/index.html>)

Métropolite Euloge / Митрополит Евлогий Георгиевский *Путь моей жизни*, Paris : YMCA-PRESS 1947 (http://www.razlib.ru/religiovedenie/put_moei_zhizni_vospominaniya_mitropolita_evlogiya_georgievskogo_izlozhennye_po_ego_rasskazam_t_manuhinovi/index.php)

Miniejew, Maria *Опись библиотеки русской эмиграции при церкви в Коломбеле (Кальвадос) / Inventaire de la bibliothèque de l'émigration russe (église de Colombelles, Calvados) [mémoire de maîtrise de russe]*, Caen : Université de Caen 1995

Nivière, Antoine / Нивьер А. *Православные священнослужители, богословы и церковные деятели русской эмиграции в западной и центральной Европе 1920–1995 Биографический справочник/ Les membres du clergé, théologiens et responsables laïcs de l'Église orthodoxe dans l'émigration russe en Europe occidentale et centrale 1920–1995 : Répertoire prosopographique*, Moscou-Paris : Russkii Put – YMCA-PRESS 2007

Ossorguine-Bakounine, Tatiana *L'émigration russe en Europe : Catalogue collectif des périodiques en langue russe 1855–1940*, Paris : Institut d'études slaves 1976

Ouritskaya Rita / Урицкая Р.Л. *Они любили свою страну... Судьба русской эмиграции во Франции с 1933 по 1948 г.*, Saint-Pétersbourg : «Дмитрий Буланин» 2010

Journaux et magazines des soldats et des émigrés russes

Возрождение (*La Renaissance*), quotidien russe, Paris 1925–1940
<http://diglib4.princeton.edu/historic/cgi-bin/historic?a=cl&cl=CL1&sp=vozrozhdenie>

Иллюстрированная Россия (*La Russie illustrée*), Paris 1924–1939,
<http://librarium.fr/newspapers/russiaillustrated/>

Последние новости (*Les dernières nouvelles*), quotidien russe, Paris 1920–1940
<http://elib.shpl.ru/ru/nodes/9968>

Русский солдат-гражданин во Франции (*Le soldat-citoyen russe en France*), Paris 1917–1920,
<http://elib.shpl.ru/ru/nodes/10096>

Часовой (*La sentinelle*), Paris 1929–1936 puis Bruxelles 1936–1988,
<https://archive.org/details/chasovoiserialla146orie>